



ATELIER PARISIEN D'URBANISME - 17, BD MORLAND - 75004 PARIS - TÉL: 01 42 71 28 14 - FAX: 01 42 76 24 05 - <http://www.apur.org>

ENQUÊTE SUR LA QUALITÉ DE VIE AUX OLYMPIADES

Quartier des Olympiades – Diagnostic urbain

Mars 2003

ENQUÊTE SUR LA QUALITÉ DE VIE AUX OLYMPIADES

Quartier des Olympiades – Diagnostic urbain

Mars 2003

Sohie Rouay-Lambert – Isabel Nottaris-Morzadec
Urbanistes – Sociologues

Étude réalisée dans le cadre de la Convention entre la Région Ile-de-France
et l'Atelier Parisien d'Urbanisme pour l'année 2003
Article 2.2.3.2

SYNTHÈSE

Le quartier des Olympiades constitue l'un des sites prioritaires du Grand Projet de Renouvellement Urbain de la couronne de Paris adopté en 2001 par la ville de Paris, l'Etat et la région Ile de France.

Le présent rapport sur la « qualité de vie aux Olympiades », réalisé par deux urbaniste-sociologues, vient nourrir le dispositif des études de diagnostic menées sur le quartier, à la fois par l'APUR et par la SCET (définition et mise en œuvre du projet 1960 – 1980, contexte et fonctionnement urbain, expertises foncières et juridiques, sûreté/tranquillité publique et dynamiques commerciales) dans le but de la définition d'une stratégie d'intervention.

Le travail des urbanistes-sociologues s'est fondé sur 15 entretiens qualitatifs semi-directifs, auprès de ménages résidant dans le quartier ou auprès de certains de ses usagers. Les entretiens ont été conduits selon une méthodologie adaptée à l'approche spatiale et urbaine : travail sur plans, photos, dessins et illustration des difficultés par la reconstitution de parcours guidée par celles des personnes interrogées qui le souhaitent.

L'étude s'attache à confronter les pratiques effectives quotidiennes de la dalle et les représentations qui en sont données. Elle met en lumière :

- le très fort « affect » lié à la dalle : les Olympiades constituent un quartier parisien à part ; cette spécificité liée à son histoire (avant-garde de la modernité urbaine dans les années 1970), à sa forme (espaces sur et sous la dalle), à son identité (influence asiatique), est à l'origine d'un sentiment ambivalent : fierté – ou simplement satisfaction - d'habiter ou de travailler là et déception liée à la dégradation du site ;
- le besoin de clarifier les modalités de gestion du site : le manque d'équipements structurants de la vie d'un quartier (certains types de commerces, d'équipements ou de services publics) est exprimé ; cette demande se confronte à un certain désarroi : « qui fait quoi », « qui a le pouvoir d'intervenir » ;
- le sentiment de se trouver, sur la dalle, dans un « espace de passage » ou un « espace intermédiaire » : peu de place à la flânerie (excepté les terrasses de cafés) ; tout est circulation et cheminement mais, le plus souvent, dans des conditions peu fonctionnelles.
- le lien effectué par les personnes entre « sentiment d'insécurité » et l'existence des espaces dégradés, labyrinthiques ou oppressants.

Chapitre 1

LA DALLE DES OLYMPIADES, UTOPIES ET RÉALITÉS	p 7
• LE PROJET DES OLYMPIADES DANS LA PÉRIODE D'ÉDIFICATION DES GRANDS ENSEMBLES	p 9
• S'INSTALLER AUX OLYMPIADES : QU'EN EST-IL DANS LES FAITS ?	p 16
• Un livret d'accueil ancré dans la réalité	p 16
• Motifs d'installation aux Olympiades	p 20
• ÉVOCATIONS DE LA DALLE	p 22
• La dalle est-elle considérée comme un quartier ?	p 23
• PREMIER CONSTAT : LA DALLE EST UN ESPACE DE PARADOXE	p 25
• La dalle est-elle un espace public ?	p 25

Chapitre 2

PRATIQUES QUOTIDIENNES EFFECTIVES ET IMAGES DE LA DALLE - CONSTITUTION DU CORPUS	p 29
• MÉTHODE D'ENQUÊTE	p 31
• Présentation du profils des interlocuteurs	p 32
• Compléments d'enquête : plan, photos et vidéo	p 34
• LA DALLE EN IMAGES : RÉACTIONS ET CLICHÉS	p 36
• PARCOURS ET CHEMINEMENTS SUR LA DALLE DES OLYMPIADES	p 63

Chapitre 3

MODES DE VIE SUR LA DALLE, AVANTAGES ET DÉSAGRÈMENTS	p 67
• RELATIONS SOCIALES DANS LES GRANDS ENSEMBLES : UNE RELATIVE SÉGRÉGATION INTERNE À LA DALLE	p 69
• Représentation subjective de la répartition spatiale des résidents	p 70
• LES ACCÈS : LIENS OU BARRIÈRES ENTRE LA DALLE ET LA VILLE	p 72
• Les problèmes d'accès automobiles et piétonniers	p 72
• Les nouvelles stratégies (parcours d'évitement / cellulaire / accompagnement)	p 73
• NUISANCES ET DÉGRADATIONS	p 75
• Nuisances et désagréments sensoriels	p 75
• Les comportements et parcours d'évitement	p 80
• UN ESPACE DE CONVIVIALITÉ	p 86
• Sur les espaces et lieux de convivialité tels les restaurants, brasseries, et les terrasses en été.	p 87
• Sur l'aspect très familial de la dalle.	p 88
• Sur la dalle elle-même	p 89
CONCLUSION - PROPOSITIONS	p 90
• Propositions pour l'infrastructure même de la dalle	p 90
• Propositions pour les activités économiques et culturelles	p 90
• Proposition pour la gestion	p 91

BIBLIOGRAPHIE	p 93
----------------------------	------

CHAPITRE 1

LA DALLE DES OLYMPIADES UTOPIES ET RÉALITÉS

LE PROJET DES OLYMPIADES

DANS LA PÉRIODE D'ÉDIFICATION DES GRANDS ENSEMBLES

La décennie 1965 – 1976, au cours de laquelle la dalle des Olympiades a été conçue et édifée, correspond à la fin de la période de construction de masse amorcée dès l'après-guerre. Au-delà de la réponse à la pénurie de logements des années 1950-1960, l'édification des grands ensembles devait répondre à un véritable projet de société : un logement de masse pour un travailleur-masse dans une société de consommation de masse ¹. Ces entreprises urbanistiques ont vu le jour dans la majeure partie des abords plus ou moins lointains des grandes villes.

Les Olympiades se distinguent quelque peu des principes de ces grands ensembles, notamment parce qu'elles font partie des grands projets urbains destinés à changer l'image de la capitale et la vie urbaine. Le projet des Olympiades participe en cela de ce que certains nomment l'urbanisme des « *présidents bétonneurs* ² ».

« CHANGER LA VIE, CHANGER LA VILLE »

Ce titre d'une des plaquettes de présentation du projet des Olympiades illustre cette période politique très volontariste de planification de l'espace et de gestion de la population, notamment de la couche moyenne émergente issue de la généralisation du salariat, et celle moyenne à moyenne-supérieure du fonctionariat.

Le projet des Olympiades se fonde sur les préceptes issus du Mouvement moderne, diffusés en Europe après la première guerre mondiale, et lui-même inspiré d'utopies et de théories développées à partir du XIX^e siècle. Ces théories ont toutes en commun de proposer un modèle de société et de ville, notamment en faisant table rase du passé et en instaurant un nouveau mode de vie répondant aux supposées nouvelles aspirations des populations ³. Ainsi, aux préceptes présidentiels considérant qu'il faut renoncer à une esthétique périmée, répondent des envolées convenues des plaquettes de présentation du projet : « *Et déjà, le 13^e oublie son passé* ⁴ ».

On est en pleine période conceptuelle ouvrant la porte à toute forme de transcription spatiale, architecturale et urbaine : « *Aujourd'hui, le quartier Italie vit cette merveilleuse aventure d'une cité qui s'invente un espace, une lumière des couleurs. Une cité qui découvre enfin sa vraie dimension... La cité monte, trouve sa voie vers le ciel, libère le maximum d'espace au sol. Espace pour l'échange, pour la rencontre. Espace pour exprimer sa liberté. Espace pour l'espace* ⁵ ». Les Olympiades tentent toutefois de se démarquer de la connotation déjà péjorative attachée aux premières rénovations urbaines. « *Car pour la première fois à Paris, on ne rénove pas : on crée* ».

Le projet obéit aux principes de répartition rationnelle des espaces et des fonctions, notamment des fonctions de circulation et de communication propres à la politique du tout-voiture. « *Il faut adapter la ville à l'automobile* » énonce Georges Pompidou. Le projet y répond en ces termes : « *... piétons et automobiles ne se rencontrent plus, sauf dans les immenses parkings souterrains. À proximité de la nouvelle ville, l'avenue d'Italie devient voie royale : de la Place à la Porte d'Italie, elle ouvre ses 8 voies pour une liaison rapide entre le cœur de la capitale, et les grands chemins de l'évasion : l'autoroute du Sud et l'aéroport d'Orly* ⁶ ».

Le logement proposé dans le projet répond également aux aspirations modernistes : fonctionnalité, progrès et confort. Au sein du logement, tout est pensé. Du panel des couleurs, pour ma-

1. Flamand, 1989.
2. « *Les présidents de la République ont souvent cherché à laisser leur empreinte sur Paris, écrin du pouvoir. [...] Sous leur impulsion, l'architecture, après avoir été un art, n'est plus qu'une industrie. Ainsi, Georges Pompidou a livré Paris aux voitures et cédé à la folie des tours, symbole de la nouvelle puissance économique de la France.* Dossier : « *Urbanisme : les présidents bétonneurs* », Téléréma, 2002.
3. Choay, 1965.
4. L'extrait présent et les suivants sont tirés d'une plaquette de présentation du projet des Olympiades.
5. Le film *Playtime* de Jacques Tati illustre également cette époque moderniste.
6. Encore en référence à la filmographie de Jacques Tati, voir aussi *Trafic*.

dame: « *Décoration Harmonisée: sols, revêtements, équipements sélectionnés dans la gamme Harmonic – entrée, séjours, chambres et dégagements revêtus de moquette collée dans 5 teintes à choisir pour Mexico, cuisines et salles de bains moquette au choix, pré-harmonisées pour Sapporo* »; au « *Crédit exceptionnel par le Crédit foncier* », pour monsieur.

La répartition des fonctions de chaque membre du ménage est strictement respectée, comme en témoigne l'extrait de la brochure présentant « *un nouvel art de vivre* » (fig. n° 4). La famille « *nucléaire* » constitue l'unique référence. Les grands ensembles de l'après-guerre étaient d'ailleurs conçus en référence aux préceptes des HBM de l'avant-guerre. La cellule familiale, en tant qu'institution, doit assurer la stabilisation sociale de ses membres. Les résidents doivent se rencontrer le moins possible spontanément, d'où l'éviction des espaces publics propices au regroupement (rue, place, etc.).

Dans le projet des Olympiades, les rencontres sont organisées: « *Et aussi un salon de thé et un bar, pour faire connaissance et boire un verre avec vos nouveaux amis. Les heureux parisiens des Olympiades* ».

Les logements proposés alors dans le projet Olympiades se limitent toutefois à la présentation des immeubles les plus luxueux de la dalle, lesquels sont censés répondre à toutes les aspirations de la vie urbaine et prétendent se substituer à la grandeur de la Capitale: « *Quand Paris s'appelle Mexico et Sapporo* ».

La fonction logement est complètement liée aux autres fonctions que propose l'espace des Olympiades, à savoir la circulation souterraine et les parkings, la consommation avec le centre commercial et les activités de loisir situées dans le Stadium.

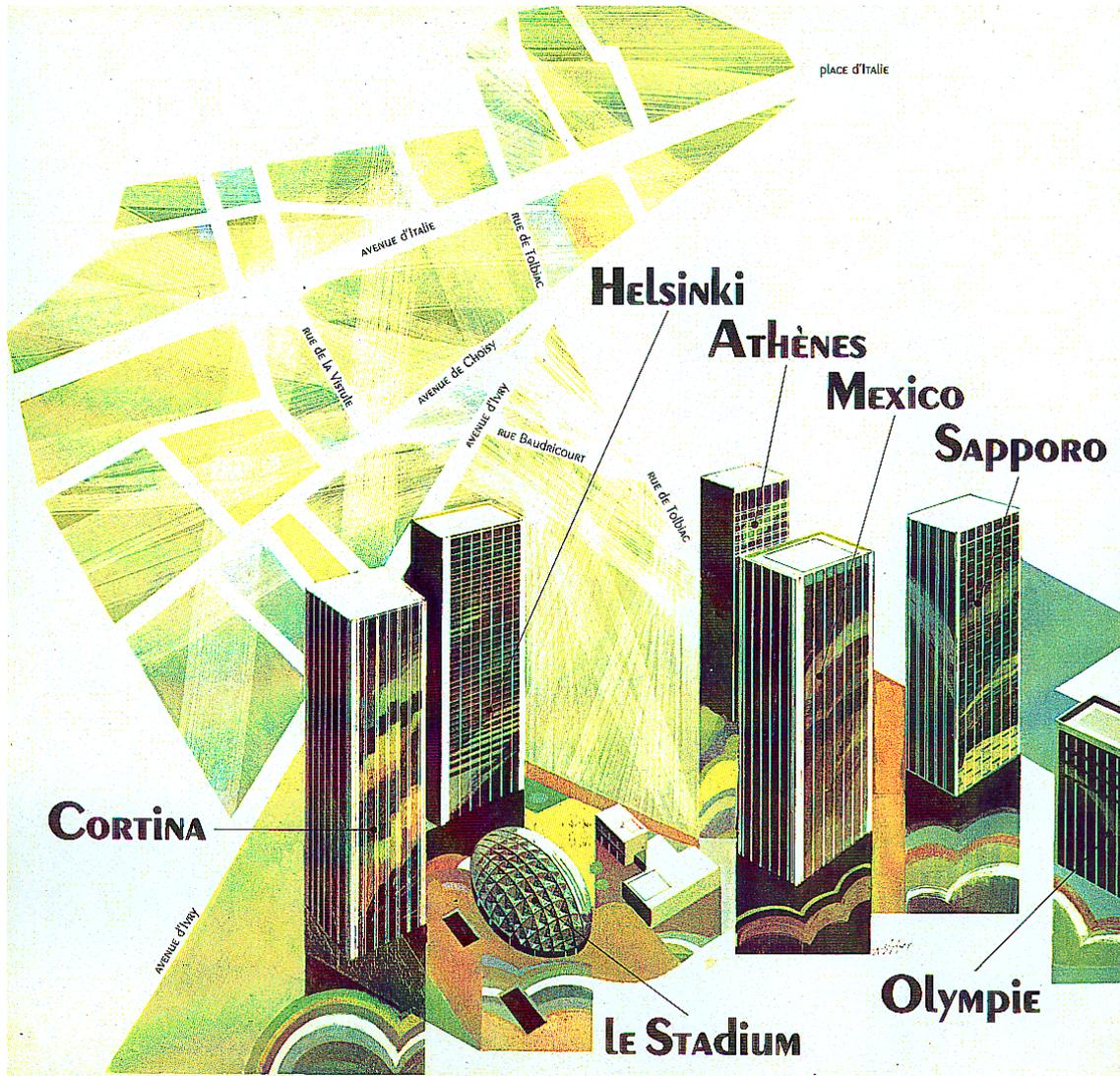
Le projet des Olympiades répond également à une nouvelle fonction en plein essor: le loisir. La politique de rationalisation du temps et de l'espace ne pouvait pas ne pas s'intéresser au temps libre, entre celui lié à l'activité travail et celui passé au sein du logement, en famille. Il faut occuper, organiser le temps libre. On est en pleine période d'émergence de la culture de masse et du loisir de masse qui deviennent, à ce titre, de véritables produits de consommation: « *Voici Paris tel que vous n'osiez plus le désirer. Le Paris tel qu'il fallait oser l'imaginer et le réaliser. Voici la première cité tous loisirs avec Paris autour... Car « Olympiades » s'est donnée un cœur, une profonde et vibrante raison d'être: le Stadium. Le Stadium « d'Olympiades » réalise l'impossible rêve des Parisiens...* ».

À nouvel homme, consommations nouvelles donc: loisirs, culture, sports, " shopping ", etc. Le projet est entièrement centré sur le Stadium. La dalle le recouvre en même temps qu'elle laisse émerger par un dôme sa partie centrale: la patinoire; les immeubles s'érigent tout autour et toutes les allées y mènent. C'est le cœur des Olympiades, le concept clé du projet, sa raison d'être.

Il importe de bien garder cet aspect à l'esprit car, à l'instar de nombre de projets de grands ensembles de la seconde génération (1965-1975), fondés sur l'attrait des équipements et des services socioculturels procurant une autonomie « certaine » et permettant de rompre avec la ville traditionnelle, les Olympiades ne vont finalement pas déroger à l'échec généralisé de ce volet: à savoir la diminution sensible, si ce n'est l'absence totale, de réalisation effective desdits équipements. Voici le discours énoncé aux premiers et futurs résidents des Olympiades et ce à quoi ils étaient en droit de s'attendre à l'achèvement du projet 7.

Fig. n° 1: Illustration de la brochure des Olympiades.

« Autour du Stadium, centre de la vie des Olympiades, surgissent des immeubles. Ils se nomment Mexico et Sapporo. Puis viendront Helsinki, Athènes, Tokyo... Noms qui évoquent les jeux du stade, la beauté de l'effort physique, le voyage aussi... ».



7. Soulignons que faire table rase du passé n'empêche aucunement les auteurs de cette brochure de puiser largement dans la terminologie et dans les références à l'art de vivre antique.

Fig. n°2. reproduction de la page centrale de la brochure de présentation du projet.

LE STADIUM, NOUS ALLONS L'EXPLORER ENSEMBLE POUR LA PREMIÈRE FOIS... ENSUITE, VOUS EN FEREZ TOUT SIMPLEMENT À VOTRE TÊTE! DISTRACTIONS, LOISIRS, SPORTS? VOUS CHOISIREZ SELON LE JOUR, L'HEURE, ET VOTRE FANTAISIE. DE TOUTES LES FAÇONS, QUE VOUS SOYIEZ POÈTE, CHAMPION OLYMPIQUE, PARESSEUX OU INFATIGABLE, NOUS AVONS PENSÉ À VOUS ET LES RESSOURCES DE VOTRE STADIUM SONT INÉPUISABLES.

1) L'école MATERNELLE

SITUÉE AU-DESSUS DE LA DALLE, SES LARGES BAIES VITRÉES S'OUVRENT SUR LA COUPOLE DU STADIUM, SUR LA VIE D'OLYMPIADES.

2) Le Club Olympiades

VOICI LE DOMAINE RÉSERVÉ AUX ACTIVITÉS CULTURELLES... ET À TOUTS LES "VIOLONS D'INGRÈS"! AU SALON DE LECTURE, VOUS FEUILLETEZ TOUTES LES REVUES, LES LIVRES D'ART, LES ENCYCLOPÉDIÉS, OU VOUS DÉCOUVREZ LE DERNIER ROMAN À LA MODE. UN PEU PLUS TARD, VOUS AUREZ LE CHOIX ENTRE UNE PARTIE DE BRIDGE OU DE BILLARD, OU ENCORE (SI VOUS ÊTES TRÈS FORT...) UN DUEL AUX ÉCHECS. VOUS POUVEZ AUSSI APPRENDRE À DÉVELOPPER VOS PHOTOS AU LABORATOIRE PHOTO OU À MONTER VOUS-MÊME VOS ÉTAGÈRES À L'ATELIER DE BRICOLAGE. ET PUIS LE CLUB OLYMPIADES VOUS INVITE AU CINÉMA, AU THÉÂTRE OU AU CONCERT.

3) La piscine

BLEUE, ELLE POSSÈDE UN BASSIN POUR LES PETITS ET DÉBUTANTS, UN PLONGEOIR POUR LES GRANDS ET CONFIRMÉS... VOUS Y PRATIQUEZ TOUTES LES NAGES SOUS LA SURVEILLANCE DE MAÎTRES NAQUEURS ET VOUS Y ASSISTEZ À DES MATCHES DE WATER-POLO.

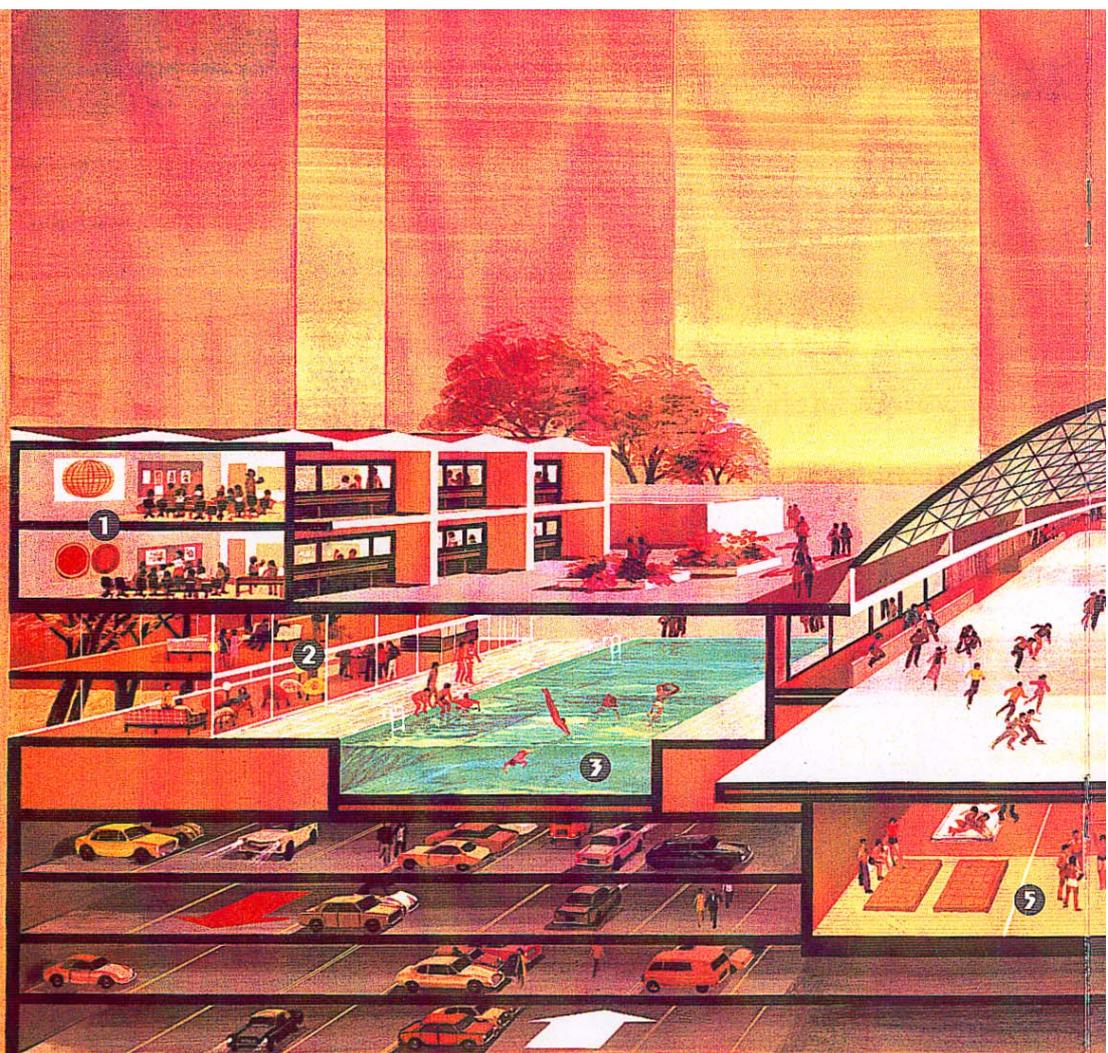
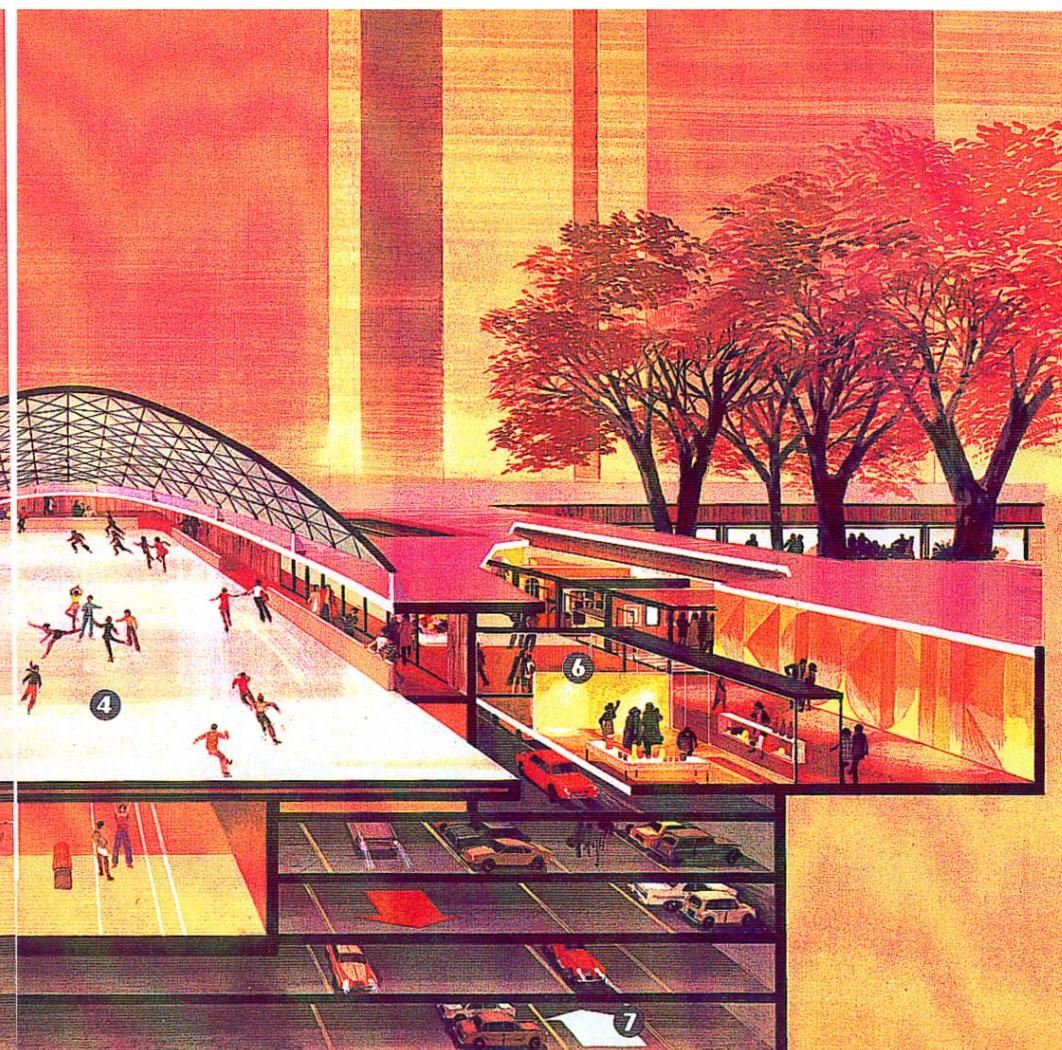


Fig. n°3. Extrait de la brochure de présentation du projet (le Stadium).

POUR
LA PREMIÈRE FOIS
À PARIS,
L'IMPOSSIBLE SE RÉALISE :
voici
LE STADIUM



4) LA PATINOIRE

ET VOICI VOTRE PATINOIRE ARC-EN-CIEL... QUI CHANGE DE COULEUR GRÂCE À UN JEU DE LUMIÈRES. ON Y PRATIQUE LE PATINAGE ARTISTIQUE, LE HOCKEY SUR GLACE ET LE CURLING. DU DÉAMBULATEUR QUI L'ENTOURE, ON REGARDE ÉVOLUER LES PATINEURS OU L'ON PLONGE LE REGARD DANS LA PISCINE À TRAVERS UNE LARGE BAIE VITRÉE.

5) LES SALLES DE SPORT

VOUS POUVEZ Y PRATIQUER TOUTES LES DISCIPLINES SPORTIVES INDIVIDUELLES EN COMPAGNIE DE MONITEURS SPÉCIALISÉS : GYMNASTIQUE, ESCRIME, LUTTE, BOXE, HALTÉROPHILIE, TENNIS DE TABLE, DANSE CLASSIQUE ET RYTHMIQUE... TOUT DEVIENT POSSIBLE AU STADIUM ! VOUS Y TROUVEZ MÊME UN MUR DE TENNIS ET DES PANIERS DE BASKET. ET SI VOUS MARQUEZ UNE PRÉFÉRENCE POUR LES "ARTS MARTIAUX", VOUS POUVEZ CHOISIR LE JUDO, LE KARATÉ OU L'AÏKIDO. ENSUITE, VOUS ALLEZ VOUS RELAXER AU SAUNA FINLANDAIS OÙ VOUS TROUVEZ AUSSI UNE SALLE DE KINÉSITHÉRAPIE ET DE MASSAGE.

6) LA GALÉRIE BOUTIQUES

LARGEMENT OUVERTE SUR LA PATINOIRE, LA GALÉRIE VOUS PROPOSE TOUTE UNE GAMME DE MAGASINS, D'ARTICLES ET DE VÊTEMENTS DE SPORT ET UN SALON DE THÉ POUR VOS MOMENTS DE DÉTENTE ET DE FÂRNIENTE.

7) LES PARKINGS

A OLYMPIADES, PIÉTONS ET VOITURES NE SE RENCONTRENT PLUS : SOUS LE STADIUM, PLUSIEURS ÉTAGES DE SOUS-SOLS OFFRENT 3 000 PLACES DE PARKING.

NOUS L'AVONS BAPTISÉ STADIUM. NOUS AURIONS PU L'APPELER PLANÈTE, ESPACE, CHRYSALIDE, COLISÉE... CAR IL EST TOUT CELA ET BIEN D'AVANTAGE. CAR POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS, ON A INVENTÉ, ON A IMAGINÉ DE FAIRE BATTRE LE CŒUR D'UNE CITÉ, ON A PENSÉ AU PLAISIR DE VIVRE. DANS L'ANTIQUITÉ, LA PALESTRE ÉTAIT LE LIEU PUBLIC OÙ L'ON SE LIVRAIT À TOUTES LES EXERCICES DU CORPS... CE LIEU DE DÉTENTE, DE JOIE PHYSIQUE, OÙ S'OUBLIENT SOUCIS, FATIGUES ET CONTRAINTES, NOUS L'AVONS RÉINVENTÉ À LA MESURE DES NOUVEAUX PARISIENS : VOICI LE STADIUM !

A VOS PIEDS, L'IMPOSSIBLE RÊVE SE RÉALISE : LE STADIUM EST NÉ POUR VOUS. ET RIEN QUE POUR VOUS. UN VRAI COMPLEXE OMNISPORT ET CULTUREL. AVEC UNE VRAIE PISCINE DE COMPÉTITION. UNE VASTE PATINOIRE ARC-EN-CIEL POUR ÉVOLUER SUR LA GLACE BLEUE, VERTE OU ROUGE, OU DISPUTER UN MATCH DE HOCKEY. AVEC DE MULTIPLES SALLES DE SPORTS POUR TOUTES LES DISCIPLINES INDIVIDUELLES : GYMNASTIQUE, DANSE, BOXE, JUDO, KARATÉ, ESCRIME, ETC. AVEC LE CLUB OLYMPIADES, VRAI CENTRE DE REPOS : SAUNA, MASSAGES, RELAXATION. AVEC UN SHOPPING SPORT (BOUTIQUES D'ARTICLES ET DE VÊTEMENTS DE SPORTS). AVEC DES SALLES D'ACTIVITÉS CULTURELLES... ET AUSSI UN SALON DE THÉ ET UN BAR, POUR FAIRE CONNAISSANCE ET BOIRE UN VERRE AVEC VOS NOUVEAUX AMIS. LES HEUREUX PARISIENS D'OLYMPIADES.

Fig. n°4. Extrait de la brochure de présentation du projet (art de vivre).



Fig. n°5. Illustrations d'Un nouvel art de vivre aux Olympiades.

UN NOUVEL ART DE VIVRE ACQUIERT DROIT DE CITÉ

VOICI UNE JOURNÉE COMME
LES AUTRES À OLYMPIADES :

PETIT DÉJEUNER EN FAMILLE DANS LE LIVING ÉCLAIRÉ DE LARGES BAIES OUVERTES SUR L'ESPACE d'Olympiades. MONSIEUR S'EN VA. D'UN JET D'ASCENSEUR, IL RETROUVE SA VOITURE DANS LE PARKING SOUTERRAIN. OU BIEN IL UTILISE LES TRANSPORTS EN COMMUN : 3 LIGNES DE MÉTRO (BIENTÔT UNE 4^e), 6 LIGNES D'AUTOBUS.

UN PEU AVANT 9 HEURES, LES ENFANTS PARTENT POUR L'ÉCOLE. ILS N'ONT QUE QUELQUES CENTAINES DE MÈTRES À PARCOURIR DANS OLYMPIADES POUR REJOINDRE ÉCOLES ET LYCÉES. VOUS POURREZ MÊME LEUR PERMETTRE DE FLÂNER UN PEU EN ROUTE, PUISQUE VOUS N'AVEZ PLUS À CRAINDRE LES DANGERS DE LA CIRCULATION.

A LA MI-MATINÉE, MADAME VA FAIRE SON SHOPPING, SOIT AU CENTRE COMMERCIAL EN SURFACE (4500 M²), SOIT AU SUPERMARCHÉ EN SOUS-SOL (11000 M²). PUIS, ELLE REJOINT UNE AMIE AU STADIUM : APRÈS QUELQUES BRASSES DANS LA PISCINE, ELLES DÉJEUNENT LÉGÈREMENT AU BAR OU AU SALON DE THÉ. L'APRÈS-MIDI, ELLES CHOISIRONT ENTRE UN COURS DE DANSE CLASSIQUE OU QUELQUES FIGURES DE PATINAGE AU STADIUM, UN COURS DE COUPE ET DE COUTURE, UNE CONFÉRENCE AU CENTRE CULTUREL, OU UNE SÉANCE DE CINÉMA.

EN RENTRANT DE L'ÉCOLE, LES ENFANTS VONT PRENDRE UNE LEÇON DE JUDO... OU PATINER... QUANT À MONSIEUR, IL VA SE RELAXER AU SAUNA FINLANDAIS, OU CRAWLER DANS LA PISCINE AVANT D'ALLER BOIRE UN VERRE AU BAR D'OUÛ IL REGARDE ÉVOLUER SES ENFANTS SUR LA GLACE TANTÔT VERTE... TANTÔT BLEUE...

LE SOIR, MONSIEUR ET MADAME PEUVENT SORTIR TRANQUILLEMENT : IL SUFFIT D'UN COUP DE TÉLÉPHONE AU SERVICE DE GARDERIE D'ENFANTS POUR AVOIR UNE BABY-SITTER.

D'AILLEURS, OLYMPIADES VOUS OFFRE BIEN D'AUTRES SERVICES POUR VOUS FACILITER LA VIE : AIDE-MÉNAGÈRE, S.O.S. CUISINE, SERVICE D'EXTRAS. VIVRE AUX OLYMPIADES, C'EST ADOPTER UN NOUVEAU RYTHME, C'EST CHOISIR UNE DIMENSION NOUVELLE, C'EST S'OFFRIR UN NOUVEL ART DE VIVRE.

Il en est de même pour l'individu. À travers ce type de projet, c'est un mode de vie qu'on lui soumet et auquel, dans un idéal, il devrait en retour se soumettre. Le paradoxe de l'individualisme se pose bien là, tant dans les monotypes de logements qui lui sont proposés que dans la diversité des activités mises à sa disposition.

Transparaît ainsi, dans la brochure de présentation du projet, une volonté de dicter l'emploi du temps et d'organiser une construction identitaire. En fait, outre les surcoûts financiers à venir, notamment du fait de la crise économique - et qui empêcheront finalement la réalisation d'une grande partie des infrastructures prévues initialement - le projet est censé fonctionner, voire ne peut réussir qu'à la condition que les individus se conforment au mode de vie inhérent aux Olympiades. À l'instar de la ville devant s'adapter à la voiture, c'est l'homme qui doit s'adapter au mode de vie émanant du concept des Olympiades. L'individu n'est donc pas considéré comme une entité à part entière, avec une liberté de penser et un libre arbitre. L'individu est considéré comme une unité (notamment de consommation) parmi une multitude d'autres unités.

Un nouveau mode de vie est proposé à une nouvelle couche sociale. Cette dernière est massive. Les couches moyenne et moyenne-supérieure sont en pleine promotion sociale : par le travail, le logement et les loisirs auxquels elle peut accéder. En témoigne un nouvel art de vivre illustrant le quotidien idéal de cette population en pleine prospérité économique ⁸.

Les Olympiades, comme d'autres opérations des années 1960-1970, ont ainsi été conçues en référence explicite à un modèle sociétal. Or depuis trente ans, de profonds changements ont affecté la société française : montée d'un chômage de masse, développement de l'exclusion, modification des modes de relations familiales.

L'enquête « qualité de vie » tâchera de mesurer comment, trente ans après son édification, le modèle urbain du quartier des Olympiades répond aux modes de vies et aux aspirations de ses habitants et de ses usagers.

8. Pour une lecture critique de la société de cette époque - et du développement urbain subséquent, voir le courant de la sociologie dite « néo-marxiste » qui se développe dans la décennie 1968-1977.

S'INSTALLER AUX OLYMPIADES : QU'EN EST – IL DANS LES FAITS ?

UN LIVRET D'ACCUEIL ANCRÉ DANS LA RÉALITÉ

À leur arrivée aux Olympiades, les nouveaux résidents se voient donner un livret d'accueil, lequel explique le fonctionnement du grand ensemble tour à tour dénommé « *quartier* », « *petite cité dans la Ville* », et même « *village* ».

D'un point de vue formel, la présentation sur brochure, des Olympiades, diffère. Notons le passage du dessin à la photographie, le glissement de l'utopie projetée à une réalité construite.

On ressent un changement d'échelle entre la ville microsociété utopique des Olympiades illustrées, présentée précédemment, et ce nouveau quartier du XIII^e arrondissement parisien. Le livret d'accueil présenté ci-après est beaucoup plus fonctionnel. Il énumère, pour information, les divers services publics et privés à la personne localisés sur la dalle mais également ceux localisés « *aux alentours* ». En effet, à l'exception du corps soignant indépendant et des Syndics, tous les services sont extérieurs à la dalle des Olympiades. Mais, surtout, le « *cœur* » du projet, le « *centre de la vie des Olympiades* », bref le Stadium, n'est pas achevé. « *L'impossible rêve* » ne se réalisera pas.

La terminologie employée à l'égard des Olympiades a nettement évolué. On ne parle plus de « *merveilleuse cité qui trouve sa voie vers le ciel* », mais plus simplement de village. On va voir que ce terme est encore utilisé par les résidents et les usagers interviewés dans l'enquête, mais souvent dans un sens révolu.

Quant à l'illustration graphique présentée en introduction du livret d'accueil, elle se limite à un joueur de pétanque, lequel n'est pas non plus sans rappeler une certaine évocation de la vie de village. Quel contraste avec le graphisme illustrant le mode de vie futuriste du projet !

Enfin, le plan axonométrique de la dalle diffère grandement de celui présenté dans la brochure du projet (fig. 8). La place attribuée au Stadium est à l'image de ce que ce dernier est devenu dans les faits : presque centrale dans la figure n°1, excentrée et perdue parmi les tours et les barres dans la figure n°8. Par ailleurs, tous les immeubles existants sont localisés sur le plan des Olympiades : non seulement les immeubles de luxe (Athènes, Cortina, Helsinki, Mexico, Montréal, Olympie, Sapporo et Tokyo), mais aussi les immeubles (ILN et HLM) de l'Opac (Anvers, Grenoble, Londres, Rome et Squaw-Valley), ainsi que celui alors encore en projet mais qui n'a pas vu le jour (Oslo).

Il apparaît clairement que le type de population auquel s'adresse ce livret est lui aussi beaucoup plus « réaliste ». Les différentes filières d'accès au logement (notamment de l'OPAC) en attestent.

Les promoteurs des Olympiades ont dû passer outre leur concept utopique et faire face à de nouvelles réalités concrètes :

- la période de croissance économique qui ne réduit pas entièrement une forte différenciation de niveaux de vie entre les résidents⁹. Bien au contraire, un fossé de plus en plus profond se creuse déjà entre ceux qui ont pu bénéficier des bienfaits de la croissance économique et les autres ;
- le début de la crise économique qui freinera la mise en œuvre ou l'aboutissement de certains équipements et immeuble ;
- la frilosité d'une grande part des cadres supérieurs (que les promoteurs prévoyaient de loger dans les tours de luxe), lesquels ont en fait vu dans ce grand ensemble urbain, non pas un nouvel art de vivre Paris, mais l'image déjà fortement connotée des tours et des barres, véhiculée par les HLM de banlieue.

C'est dans ce contexte socio-économique et urbain que viennent s'installer les premiers résidents et usagers des Olympiades. Dans un grand ensemble inachevé mais encore plein de promesses.

Fig. n° 6. Illustration de couverture du livret d'accueil.

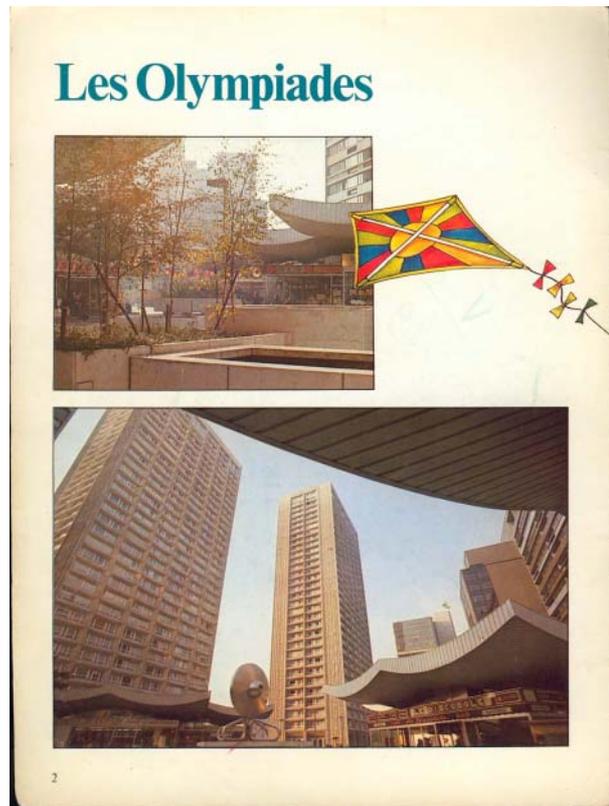
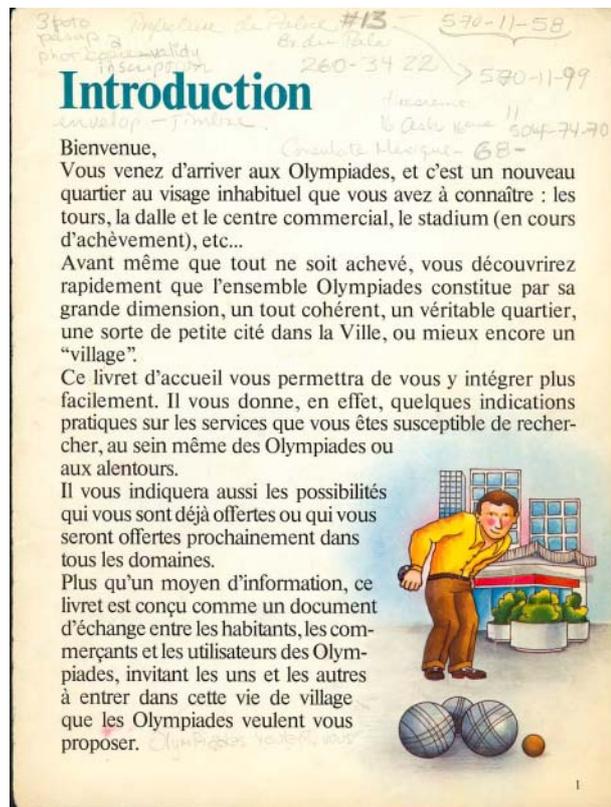


Fig. n° 7. Extrait du livret d'accueil aux Olympiades.



9. On reviendra plus largement sur ce point dans la thématique de la ségrégation socio-spatiale.

Fig. n°8. Reproduction du livret d'accueil distribué aux nouveaux arrivants.

Métro Jany Vos commerçants

ne sort pas vendeurs anonymes, mais plutôt des interlocuteurs que vous êtes appelés à rencontrer régulièrement. Vous découvrirez vite tous les efforts qu'ils déploient pour assurer le service de leur clientèle. Pour mieux faire connaissance, voici leurs noms et leurs numéros de téléphone : ils vous attendent.

En outre, pour vous accueillir lors de votre premier achat, tous les commerçants du centre vous consentiront des réductions appréciables: consultez votre livret "1er achat" et profitez vite des avantages qui vous sont offerts.

Pour votre table	Pour vos habillements
18 Boulangerie-Hôtel M. Della Porta 8, Grande Première Cours des Halles 585 86 83	34 E.H. Ova Spécialité du Jean M. Barrot 583 30 75
21 Pâtisserie Jeannette M. Barrot 585 86 83	33 Kacert Artisanat orfèvre 583 30 75
42 Suis M. Couvreur 584 03 44	30 Miniam Tableaux vintages Mme Ribot 584 21 24
7 Viagerix La Beaujolais M. Beaumais 584 03 44	15 Team Show Librerie-vente chaussures à prix discount Mme Sarda, M. Serna 583 30 75
15 Vins Nicolas M. Jacquelin 583 47 47	28 Tanneries Prêt-à-porter Mme Digne 583 30 75
Pour la vie de tous les jours	Pour vos Madams
39 Condamnerie-Cité Minute M. Mial 583 43 44	25 Culture 2000 Mme Bati 583 01 03
19 Librairie Végas Papiers, journaux M. Courard 583 09 49	1 Miches Fofes M. Z. Requier 584 02 41
19 Optique Ch. Bannet M. Bannet 583 10 70	4 Parfumerie M.F. Mme. Magy 583 10 71
29 Olympic Culture Hommes M. Chouvier 583 10 70	3 Parfumerie Melbaude 3 cabines d'esthétique Mme. Magy 583 10 71
2 Pressing Mercerie M. Assolant 584 21 29	11 Pa.Ma.Ve. Manquegnies Prêt-à-porter M. Dagardin 583 30 75

Handwritten notes: "Départ", "Coffre", "583 25 25", "584 02 41", "583 10 71", "583 30 75", "583 47 47", "583 01 03", "584 02 41", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75", "583 01 03", "584 02 41", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75".

Vos services

Handwritten notes: "10h - 16h 30", "Danielle 38 - De caumont 300 F/mois".

Pour vos animaux	Des cabinets d'assurances
28 L'Ortho M. Despe 583 07 00	26 Marc Bally Assureur conseil 583 61 03
Pour votre intérieur	Des banques
24 Galerie 33 Antiquités Mme Bati 583 09 82	32 B.N.P. Agence ouverte de 9 h à 16 h 30 sans interruption, du lundi au vendredi Mme Page 584 00 00
11 Cuisine Aménagements de cuisines M. Labrousse, M. Rigou 583 00 45	40 Caisse d'Épargne de Paris Agence ouverte du mardi au samedi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h Mme Bouteiller 583 50 82
14 Tissage de Châlois Tissus d'aménagement, volages, décoration,inge de maison M. Serna, Mme Aize 583 61 92	6 Crédit Lyonnais Agence ouverte du lundi au vendredi, de 10 h à 13 h et de 15 h à 19 h - M. Cavaere 583 36 40
Pour vos loisirs	Des pharmacies
27 Hélophila Voyages M. Clouard 583 78 87	41 Pharmacie Odo M. Bouchard 584 20 09
9 Transcar Olympiques Agence de voyages Mme Douart 584 01 34	17 Pharmacie des Olympiades Pharmacie de 9 h à 20 h 30 du lundi de 9 h à 20 h 30 du mardi de 9 h à 19 h du mercredi de 9 h à 19 h du jeudi de 9 h à 19 h du vendredi de 9 h à 19 h du samedi de 9 h à 19 h M. Dubois 583 25 68
17 Novatel Location téléviseurs 583 09 90	1 Société Générale M. Dubois 583 36 40
Des restaurants des brasseries	
3 Le Dicocholo M. Couvreur 584 03 41	
12 Le Pyritien M. Lazard 584 03 30	
22 Self-Girl "Olympe" M. Fourment 583 18 55	

Accès et communications

Handwritten notes: "Départ Montparnasse", "Taxis Bleues", "18h 34", "16h 02", "15h 45", "14h 30", "13h 15", "12h 00", "10h 45", "9h 30", "8h 15", "7h 00", "5h 45", "4h 30", "3h 15", "2h 00", "0h 45".

Métro 136 52
2 Stations
Tolbiac - ligne n° 7 - Mairie d'Ivry/Porte de la Villette
Place d'Italie - ligne n° 7
ligne n° 6 - Place d'Italie/Pantin
ligne n° 5 - Nation/Étoile

Bus
Arrêts des lignes 27 :
Gare St-Lazare/Porte de Vitry
Arrêts des lignes 47 :
Gare du Nord/Le Kremlin-Bicêtre
Arrêts des lignes 62 :
Cours de Vincennes/Porte de St-Cloud
Petite Ceinture
En outre, plusieurs lignes d'autobus partent des portes de Vitry, d'Ivry, de Choisy et d'Italie vers la banlieue Sud.

Cars
Aéroport de Paris - Arrêt: Place d'Italie

Autoroutes
Le Boulevard Périphérique
(entrées portes d'Italie et d'Ivry)
donne accès aux autoroutes
A1 - A6 - A13

Taxis
Station Porte d'Ivry - 380 00 00
Station Porte de Choisy - 380 00 00

Handwritten notes: "385 - 44 41", "4586 0044", "583 18 23", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75", "583 01 03", "584 02 41", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75".

Les adresses du quartier

Handwritten notes: "Institut Polonais", "583 01 03", "583 11 11", "583 06 68", "583 30 75", "583 09 82", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75", "583 01 03", "584 02 41", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75".

Alloges	Hôpital Beca 10, rue Louis-Maurice Neumann 580 32 22	Médecins	Cabinet médical Docteur Troncy 583 06 68
Hôpital de La Pitié 16, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Hôpital de La Salpêtrière 47, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Cabinet médical Docteur Lerbé 583 30 75	Cabinet médical Docteur Chouvier 583 30 75
Centre Chirurgie Marie-Louise 307 47 39	Centre de Fobas 12, rue de Fobas 584 78 49	Pédiatrie	Cabinet médical Docteur Lherbier 583 70 81
Hôpital Saint-Marc 102, rue du Château-des-Bontins 583 37 22	Cliniques	Stomatologie	Cabinet médical Docteur Lherbier 583 70 81
Clinique Chirurgicale Jean-Coty 13, rue de Valenciennes 589 18 39	Clinique des Champs-Élysées 29, boulevard Arago 334 27 30	Dentistes	Cabinet médical Docteur Lherbier 583 70 81
Clinique Jeanne-d'Arc 102, rue de Valenciennes 583 49 92	Clinique "La Villa" Maennel 28, rue de Valenciennes 580 40 00	Infirmerie	Madame Maubourget Toussaint 583 29 77
Centre de protection infantile 17, rue de Valenciennes 583 73 39	Centre de traitement des Affections Respiratoires 206, rue du Château-des-Bontins 580 32 22	Centres médicaux	Centre de rééducation Docteur Lherbier 583 70 81
Centre Médico-chirurgical de la Porte de Choisy 1, avenue de la Porte de Choisy 581 11 62	Centre International 102, boulevard Maennel 583 70 81	Dentistes	Cabinet médical Docteur Lherbier 583 70 81
Centre International 102, boulevard Maennel 583 70 81	Centre International 102, boulevard Maennel 583 70 81	Infirmerie	Madame Maubourget Toussaint 583 29 77

Services administratifs et sociaux

Handwritten notes: "583 19 29", "Assistante Sociale", "33 Rue Danielle 13 E", "Helle Barnier He - 14h à 16h", "707 13 33", "583 01 03", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75", "583 01 03", "584 02 41", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75".

Services administratifs et sociaux	Collège d'enseignement technique de la Croix 11, avenue Baudouin 982 01 11	Services administratifs et sociaux	Mairie 1, place d'Italie 331 71 41
Collège d'enseignement technique 171, rue de Paris 982 01 11	Collège d'enseignement commercial 175, rue de Châteauneuf 982 01 11	Bibliothèque 1, place d'Italie 331 71 41	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22
Collège - Second cycle court - Mixte Collège d'enseignement technique 175, rue de Paris 982 01 11	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	P. et I. 20, rue de Valenciennes 331 71 41	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22
Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	E.D.F. G.D.F. 74, avenue d'Italie 581 11 11	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22
Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Service des Logis 175, rue du Château-des-Bontins 580 32 22	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22
Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Commissariat de Police du XIII ^e 144, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22
Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Sapeurs-pompiers 37, boulevard Maennel 583 26 66	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22
Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Auto-école "Olympiades"	Monsieur Laron 50, avenue d'Ivry 589 41 95
Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Centre de Sécurité Sociale 175, boulevard de l'Hippocrate 580 32 22	Déménagement	Auguste Buzot 129 bis, avenue de Choisy 331 66 62

Kinésithérapeutes

Handwritten notes: "583 30 75", "583 10 71", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75", "583 01 03", "584 02 41", "583 10 71", "583 10 70", "583 10 70", "584 21 29", "583 30 75".

Kinésithérapeutes	M. Lottin 12, rue de Valenciennes 583 30 75	Vétérinaire	Docteur Lherbier 29 bis, rue de Valenciennes 535 13 12
M. Chazot Tour Mexico 580 32 22	Etablissements d'enseignement	Etablissements d'enseignement	I - Ecoles maternelles 57, rue de Valenciennes 982 01 11
Vétérinaire	II - Ecoles primaires 102, boulevard Maennel 583 70 81	Etablissements d'enseignement	II - Ecoles primaires 102, boulevard Maennel 583 70 81
Docteur Lherbier 29 bis, rue de Valenciennes 535 13 12	III - Enseignement secondaire 12, rue de Valenciennes 583 70 81	Etablissements d'enseignement	III - Enseignement secondaire 12, rue de Valenciennes 583 70 81
Etablissements d'enseignement	IV - Enseignement technique 175, rue de Paris 982 01 11	Etablissements d'enseignement	IV - Enseignement technique 175, rue de Paris 982 01 11

Dépannages

Handwritten notes: "Catechisme 1^{er} Année", "Vendredi 19-11", "Samedi 20-11", "Début Catechisme".

Dépannages	Piombierie B.E.S.G. 88, rue de Valenciennes 307 69 22	Syndics	Immeuble Sapeurs/Olympie/Croix/Odo Cabinet Houssier 33, rue de Valenciennes 75008 Paris 580 32 22
Electricité Prémier Moquette 11, rue de Valenciennes 580 32 22	Radio TV Electronique Picard 60, rue de Valenciennes 580 32 22	Immeuble Sapeurs/Olympie/Croix/Odo Cabinet Houssier 33, rue de Valenciennes 75008 Paris 580 32 22	Immeuble Sapeurs/Olympie/Croix/Odo Cabinet Houssier 33, rue de Valenciennes 75008 Paris 580 32 22
Auto Entretien SDM 175, rue de Valenciennes 580 32 22		Immeuble Sapeurs/Olympie/Croix/Odo Cabinet Houssier 33, rue de Valenciennes 75008 Paris 580 32 22	Immeuble Sapeurs/Olympie/Croix/Odo Cabinet Houssier 33, rue de Valenciennes 75008 Paris 580 32 22

MOTIFS D'INSTALLATION AUX OLYMPIADES

Nous avons montré au début de ce chapitre que les Olympiades étaient « vendues » comme un mode de vie particulier, voire utopique, puis, de manière plus réaliste, comme un quartier fonctionnel. Mais, à l'exception d'un ou deux cas dans l'échantillon, les motifs d'installation n'ont rien à voir avec ces aspects.

Pour deux des interlocuteurs, les motifs d'installation sont liés à la modernité : « *C'est une amie qui habitait au 32e et qui m'a fait venir. Elle trouvait ça génial, les escaliers mécaniques et tout... Je revois encore mon amie qui me disait : « C'est formidable, c'est New York à Paris ». C'était vraiment superbe* » ; et au concept de vie en hauteur : « *Ce projet de vivre sur deux niveaux, à 90 m. C'est la hauteur... c'est la tour de Babel, 90 m. Donc on s'est dit, profitons des avantages du siècle, on fait des voyages verticaux, comme ça, qui vous changent complètement* ». C'est donc vraiment le quartier en tant que configuration urbaine qui a motivé leur installation résidentielle.

- Pour la majeure partie des interlocuteurs, les raisons sont d'ordre professionnel : « *Changement de travail* » ; Certains sont « *montés à Paris* » pour rechercher un nouvel emploi ou pour suivre leur entreprise : « *J'habitais dans une petite maison pavillonnaire dans le Val d'Oise à 40 kilomètres de Paris, et j'ai été au chômage. Il fallait absolument trouver quelque chose, alors je suis venue à Paris. [...] Tous les 18 mois environ, je déménageais. Et il n'y a qu'ici que je suis restée* » ; « *C'est très simple, la personne qui tenait (ce commerce) était un ami de mes parents qui habitaient à Pau. Et il m'a proposé de venir travailler à Paris. Et voilà, je suis toujours resté là* ». Là encore, à l'instar de l'interlocutrice citée ci-dessus, intéressée par la modernité des lieux, c'est souvent par l'intermédiaire d'une connaissance déjà établie dans les Olympiades que s'opère ce choix résidentiel : « *À l'époque, avant, j'étais à Orléans. Comme l'entreprise a des succursales à Paris, j'y allais de temps en temps. J'ai beaucoup de copains et d'amis qui sont venus habiter à Paris, et donc moi aussi je suis monté à Paris, avec eux, tous les week-end. Après, en 1991, j'ai commencé à connaître ma femme, et puis j'ai décidé de quitter Orléans pour venir à Paris. [...] Après, il y a un copain, un ami qui a trouvé un petit logement ici, et après je suis venu* ».

- Pour certains interlocuteurs, c'est uniquement le réseau de connaissances, voire la reprise de l'appartement d'une connaissance qui a motivé l'installation sur la dalle : « *En fait, c'est une opportunité d'appartement. Il y avait quelqu'un qui le quittait, et on a pu reprendre l'appartement. C'était quelqu'un qu'on connaissait. J'avais un a priori très défavorable, parce qu'en fait, l'appartement était occupé par l'ex-femme de mon mari ! Donc moi, mentalement... En plus, on avait toujours vécu dans des appartements anciens [...] et moi je n'avais jamais habité dans une tour. [...] je me suis dit : « On va être dans une boîte, ça ne va pas être bien », et une fois qu'on y a été, vraiment c'était super !* ».

Pour une autre, en plus du réseau de connaissance, c'est la recherche d'un appartement particulier : « *Parce que, en fait, l'appartement que j'utilisais était au premier étage, il y avait l'ascenseur partout sauf à mon étage. C'était un appartement de l'OPAC aussi, j'avais bien précisé que j'étais handicapée. Il était tout neuf, l'immeuble, comme ici d'ailleurs. [...] Et la seule handicapée qu'il y avait dans ces immeubles-là, c'était moi. Enfin, handicapée en fauteuil. Et on a trouvé le moyen de la mettre au premier étage alors qu'il n'y avait pas d'ascenseur. Comme, moi, j'étais obligée d'accepter l'appartement, ben j'ai accepté. J'y suis restée quelques années, mais ce n'était vraiment pas pratique. Et après, il y a des amis qui sont venus habiter ici...* ».

- Pour d'autres, c'est finalement le prix qui a fait la différence dans la recherche d'acquisition d'un bien immobilier : « *C'est un peu le hasard. J'ai visité des appartements dans l'avenue d'Italie, qui ne m'ont pas plu. [...] Une agence immobilière m'a dit : « ça ne vous plaît pas là, mais je peux vous montrer quelque chose dans les tours ». J'ai dit : « les tours, ça ne m'intéresse pas, j'ai pas envie d'aller dans les tours ». Il me dit : « vous devriez voir quand même ». Je suis venue voir et puis j'ai acheté. [...] Eh bien, le prix ! C'est moins cher dans les tours que dans les immeubles* ».

Les motifs liés à l'attrait du quartier en tant que tel sont quasiment inexistantes au moment de l'installation. Le quartier peut même être repoussant de prime abord, comme en témoigne cet extrait éloquent : « *Je n'avais pas envie d'habiter dans des tours. [Ça évoquait quoi, pour vous, une tour ?] Une tour infernale ! Un monde de robots, d'inconnus qui ne se côtoient pas, anonyme* ».

au 36e degré ! [Et en fait ?] Et en fait, pas du tout. J'ai beaucoup plus d'amis depuis que j'habite ce quartier-là qu'avant ».

L'attachement au lieu s'est vraiment construit progressivement. La plupart du temps, les nombreux désagréments évoqués le long des entretiens n'entament pas, dans le fond, cet affect. Lorsqu'on évoque, par l'interrogative, la possibilité ou le désir de quitter les lieux suite aux critiques qui peuvent en être faites, les réactions sont majoritairement de l'ordre de la négative. Ceux qui y vivent encore ne désirent pas le quitter, certains souhaitent même y finir leur jours. Ceux qui n'y vivent plus mais qui pratiquent encore les Olympiades (usagers, anciens résidents) le regrettent, voire souhaiteraient y revenir.

Bien sûr, une part des interlocuteurs voudraient quitter le quartier des Olympiades. Les uns sont dans la quête d'un ailleurs, davantage synonyme d'un renoncement à la vie urbaine dans son ensemble que le quartier à proprement parler : « *Le soleil, le cadre de vie. Surtout le cadre de vie. Plus d'espace, plus de soleil, plus de lumière* ». D'autres souhaiteraient le quitter pour un meilleur logement mais n'en ont pas les moyens financiers et trouvent finalement le leur « *pas si mal que ça* » après connaissance du marché.

En fait, au-delà d'une volonté relative de quitter les lieux, c'est l'espoir d'un lendemain meilleur et surtout l'espoir encore tenace de retrouver ce qu'était ce quartier, qui motive le maintien aux Olympiades et contribue à supporter les désagréments quotidiens.

ÉVOCATIONS DE LA DALLE

Parmi les personnes interviewées dans le cadre de cette enquête ¹⁰, certaines font partie des premiers résidents et usagers de la dalle des Olympiades, d'autres s'y sont installés depuis 10 à 15 ans¹¹.

Il importe donc de bien distinguer, dans les propos tenus sur la dalle en tant que telle, ceux émanant du passé et donc relevant d'une reconstruction de la mémoire et ceux émanant du présent et donc pouvant relever du cliché. Ces fréquents sauts dans le temps enrichissent toutefois le contenu des informations recueillies sur la première entrée thématique à l'ouverture de l'entretien, à savoir l'évocation de la dalle. Comme nous allons le voir dans les extraits suivants, les images, représentations et autres rapports à l'évocation de la dalle sont multiples.

Chez les usagers seuls ¹², les évocations sont assez succinctes. Des images clés ou de simples a priori s'y greffent.

- Pour certains, « *la dalle est un quartier* » ; plus précisément pour d'autres, « *le quartier chinois* ».
- Pour d'autres, synonyme d'un mal être : « *La dalle, pour moi, c'est l'insécurité* ».

Chez la majeure partie des résidents, l'évocation de la dalle produit un discours multiple et plus riche de sens. La dalle est tour à tour vécue comme un espace de pratiques commerciales, culturelles, de services, de rencontres, perçue comme un souvenir, une crainte, ou comme un environnement physique plus ou moins attrayant.

- Un espace de pratiques commerciales et culturelles : « *C'est un endroit où on peut faire ses courses et je sais que je vais faire du dessin. Dans les Olympiades, il y a un centre culturel ADAC, qui est fort appréciable, que j'ai découvert d'ailleurs simplement il y a un ou deux ans, et je suis très contente de pouvoir en profiter. Il se trouve qu'il est sur la dalle, c'est pour ça que j'y vais. S'il était je ne sais où dans le XIIIe, c'est possible que je ne l'aurais pas trouvé et que je n'y aurais pas été. C'aurait été dommage. Et puis alors je suis très contente depuis qu'il y a un Champion ou un familistère ou je ne sais plus comment ça s'appelle, un Franprix.* » ; « *Lorsque je suis arrivé en 1975, tout était français. C'était une ville dans la ville. Il y avait des commerçants pour tout le monde. Quand il y a 10 à 12 000 habitants, il faut un charcutier, un boulanger, un bureau de tabac, il faut de tout quoi.* »

- Un espace de convivialité : « *C'est une vie ensemble, pour toutes les populations. C'est la facilité des commerces de proximité. Le cadre de vie est pas mal. Du point de vue de l'éducation pour les enfants, aussi. Pour moi, c'est agréable.* » ; « *C'est un espace piétonnier, ça c'est très important, on peut y marcher sans problèmes, il n'y a pas de voitures ni rien, donc c'est très agréable. C'est un espace de convivialité qui malheureusement a déperissé depuis quelques temps, mais qui a des potentialités très grandes. Des potentialités de rencontres liées à notre travail. On a fait des journées portes ouvertes, de temps en temps, on voit quelques petites signalétiques, on peut rassembler des gens sur cette dalle* ».

- Une période de la vie : « *Ça évoque de bons souvenirs, parce que je n'y habite plus. Ça évoque la naissance de deux de mes enfants. [...] Mes enfants étaient petits, les deux premiers, et donc que des bons souvenirs. Peut-être parce qu'ils étaient petits. On y reviendra plus tard, mais disons que nous, on n'a pas eu de soucis ou des problèmes qu'on pourrait rencontrer avec des enfants plus grands. Pour les petits enfants, il y avait l'école qui était sur la dalle, il y avait un Félix Potin ou je ne sais quoi, et un minimum de commerces, il y avait tous ces restaurants avec ces terrasses ; donc dès qu'il faisait beau, on mangeait chinois pas cher, bref, des choses qui étaient abordables pour une famille pas riche mais pas dans le besoin non plus. Il y avait le parc de Choisy qui était juste à côté, l'école, des gens plutôt sympathiques. Donc voilà, c'est que des bons souvenirs, une bonne période* ».

- Un sentiment de mal être ou une réalité sensible : « *L'insécurité, l'incivilité* ».

- Un espace très contradictoire en termes d'environnement : « *Béton* » ; « *Le calme. Avant, c'était notre jardin. [...] maintenant, restaurants chinois* ».

À ces premières libres évocations suit une relance plus orientée à propos de la dalle des Olympiades, afin de savoir si cette dernière est ou non considérée comme un quartier. Pour l'ensemble des interlocuteurs, la dalle est effectivement un quartier.

10. Les modalités de l'enquête et la méthodologie sont présentées dans le second chapitre du rapport.

11. Cf. tableau n°3 sur l'ancienneté résidentielle des interviewés.

12. Nous avons distingué les usagers qui ne vivent pas sur la dalle, des résidents usagers qui habitent et pratiquent la dalle.

Cette première constatation doit être mise en perspective par rapport à ce que chacun projette dans la notion même de quartier. Qu'est-ce qu'un quartier ? La question n'est pas posée et personne ne s'interroge sur le sens de ce terme. Il fait partie de ces vocables intégrés au langage commun et pourtant lourds de sens et de vécu.

LA DALLE EST-ELLE CONSIDÉRÉE COMME UN QUARTIER ?

À la question donc de savoir si la dalle des Olympiades est un quartier, les discours des interlocuteurs prennent les orientations suivantes.

- La dalle est rarement considérée autrement que comme un quartier sauf a priori d'ailleurs rapidement corrigé par l'observation des pratiques quotidiennes : « *Oh ! Non ! Bof, enfin, si ! c'est mon quartier. C'est quand même là que je traverse et que je vais prendre l'autobus, le 83 ou le 62, c'est mon quartier le plus proche, si vous voulez, oui. Oui, on peut dire que c'est mon quartier le plus proche* » ; ou encore lorsque l'individu ne connaissait pas les lieux : « *Maintenant oui. Mais avant, pour moi, c'était des tours. Je n'avais pas remarqué qu'il y avait une sorte d'esplanade* ».

Le seul interlocuteur qui ne conçoit pas la dalle comme quartier est un usager dont le discours est principalement orienté sur les désagréments réels ou perçus de la dalle : « *Non, c'est un gros morceau de ciment, de briques. Rien que le nom : « la dalle », ça fait penser à ça, un gros tas de ciment et de briques. Qui en plus n'est pas très propre, avec des odeurs de pipi franchement désagréables* ».

- Pour ceux qui la connaissent de longue date, le temps et le changement jouent un rôle important dans l'appréhension du terme de quartier. Certains font référence à un passé perdu : la dalle était un quartier mais ne l'est plus, notamment du fait de la disparition de la diversité des commerces : « *C'était un quartier, qui justement s'est dispersé du fait de ce manque de commerces. On l'a tué. Il faut dire qu'il y a beaucoup de business dans le shoot (drogue). Avant, il y avait une grosse entreprise qui faisait vivre beaucoup de monde. Les charges sont trop chères pour les commerçants. C'est un quartier qui devrait vivre, ici il n'y a rien. Si je compare, moi je viens d'un petit village de province, il n'y a que 6 ou 7 000 habitants, et il y a deux ou trois bureaux de ta-*

LE QUARTIER.

« *Fraction du territoire d'une ville, doté d'une physiologie propre et caractérisée par des traits distinctifs lui conférant une certaine unité et une individualité. [...] Le plus souvent le quartier est indépendant de toute limite administrative. [...] On parle encore de quartier pour désigner la communauté des habitants d'une partie de la ville. Le terme de quartier est aussi utilisé en milieu rural, comme fraction de finage (territoire d'un village). [...] La notion de quartier [...] constitue un élément clé de repérage et d'identification des espaces urbains, au même titre que les monuments, les gares, les cinémas, les parcs, etc., autour desquels le quartier peut s'articuler, en même temps qu'y prennent corps les représentations symboliques dont se nourrit l'imaginaire des villes.*

[...] La réalité sociologique du quartier est tout aussi complexe et controversée. Les représentations traditionnelles du quartier l'associent à une unité de vie collective et postulent une sociabilité spontanée. Cette approche suppose une autonomie minimale sur le plan des services

quotidiens et les manifestations d'une vie sociale qui serait la réplique urbaine des formes traditionnelles de sociabilité du village ou du bourg rural. [...] L'aspect le plus controversé de l'image sociale du quartier est l'existence des attributs d'une entité communautaire. [...] Cette approche nostalgique confine souvent à l'idéologie. [...] En réaction à cette approche nostalgique [...] une thèse opposée mais tout aussi radicale suppose la disparition pure et simple du quartier. Survivance d'un passé révolu, le quartier n'aurait plus, dans l'organisation urbaine d'aujourd'hui comme dans les pratiques sociales et les modes de vie, qu'un rôle subalterne. L'éclatement des réseaux de sociabilité, autrefois largement étayés par l'organisation familiale et la proximité du voisinage, davantage fondés aujourd'hui sur le milieu du travail et sur les pratiques de loisir, retirerait désormais au quartier sa fonction traditionnelle de cellule élémentaire de la société urbaine. [...]

Maurice Imbert, in Merlin, Choay, 1996

bac, des restaurants etc. Ici, il n'y a rien, à part des brasseries, mais à vingt heures tout est fermé. On n'y peut rien, on ne peut pas ouvrir plus tard à cause des problèmes de délinquance. [...] Il n'y a pas le potentiel, non plus, pour le faire » ; « Avant, je trouvais que ça l'était. [...] En 75. Il y avait toutes sortes de... en fait ça faisait comme un... oui, comme un quartier. Il y avait tous les magasins, la boucherie y était encore, des marchands de vêtements, il y avait des pulls, bref, il y avait tout ce qu'on veut. En fait, celui qui voulait vivre dans les Olympiades trouvait tout, enfin pour les choses quotidiennes de la vie. Maintenant, il y a surtout des restaurants ».

D'autres demeurent dans le présent, mais font référence aux dysfonctionnements qui font que la dalle devrait être un quartier mais ne l'est pas : « Ça peut être un quartier très populaire. Mais qui a énormément changé ».

- Pour une partie des interlocuteurs, le fait que la dalle soit qualifiée de quartier est tout simplement une évidence en soi : « Oui. Tout à fait. C'est un quartier. Oui, la dalle elle-même, c'est un quartier ».

- C'est un quartier vécu ou perçu actuellement comme un village : « Ici, c'est carrément un village ! C'est quartier qui est comme un village. [...] C'est un quartier dans son ensemble, très différent d'ailleurs des immeubles anciens que vous pouvez trouver près de la rue Tolbiac ou de la place Jeanne d'arc » ; « Je dirais un village. Parce que les gens se connaissent tous. Vous allez me dire que, dans un commerce, c'est normal. Les gens eux-mêmes disent que c'est un village. Et les gens ici nous ont souhaité la bienvenue ».

- C'est un quartier du fait de la nature des relations sociales qui s'y établissent, de type familial voire communautaire : « En tant que quartier, c'était un bon quartier. C'était un quartier familial, il y avait beaucoup de familles. Je me souviens, les petits faisaient des activités genre initiation musicale, on arrivait à se mettre d'accord avec des mamans pour récupérer les enfants ou pour les amener... c'est un quartier où il y a des familles. Donc on ne se sent pas anormal si on a plusieurs enfants, il y a une certaine solidarité, les gens discutent facilement, voilà. [...] Oui, moi j'ai eu le sentiment d'un quartier. Parce que sur la dalle on rencontre toujours les mêmes gens, on les voit à la sortie de l'école, ou après on les rencontre sur la dalle, on sympathise, c'était sympa ».

- Enfin, c'est un quartier du fait de sa diversité sociale : « Oui, oui. Ça répond à un quartier, pour moi. C'est-à-dire qu'il y a des personnes âgées, des enfants, des étudiants, des marginaux, enfin il y a tout. Il y a des locataires, des propriétaires, c'est vraiment un quartier ».

Ces réactions sur le rapport dalle/quartier sont suscitées dès le début de l'entretien. Mais la thématique du quartier revient souvent le long de l'entretien, soit en sujet à part entière, soit en filigrane ¹³. Nous y reviendrons ultérieurement.

Ce qu'il importe de souligner à ce stade, est le fait que la dalle des Olympiades suscite un discours emprunt d'affects (positifs mais aussi négatifs), duquel se dégage un fort attachement au lieu. Cet attachement s'est constitué dans le temps et ancré dans un mode de vie particulier. La dalle est en effet devenue un quartier en termes de mode de vie. Qu'il le soit encore ou qu'il ne le soit plus. Mais, même dans ce passé perdu, la représentation du quartier/mode de vie demeure très forte – chez certains, le passé est systématiquement magnifié au détriment du présent, et ce, même à quelques années près. Or ce discours lourd d'affects entre presque en contradiction avec les motifs d'installations aux Olympiades.

13. Cf. les comptes rendus d'entretiens présentés dans le second volume du rapport.

PREMIER CONSTAT : LA DALLE EST UN ESPACE DE PARADOXE

Avant d'aborder les pratiques quotidiennes effectives des résidents et des usagers des Olympiades et les images véhiculées par la dalle, ainsi que la méthode d'enquête employée à cet égard, nous souhaitons exposer les premiers constats¹⁴ établis au début de l'enquête. La prise en compte de la complexité du site et des relations sociales spécifiques qui semblent a priori caractériser la dalle des Olympiades a en effet contribué à l'élaboration de l'enquête et à l'emploi d'outils méthodologiques adaptés.

LA DALLE EST-ELLE UN ESPACE PUBLIC ?

— En premier lieu, l'absence de voitures est un aspect positif souvent mentionné par les interlocuteurs. C'est le cas, à plusieurs reprises, lorsque la dalle est abordée en termes d'affect ; en termes de spécificité du lieu et d'avantage : « *C'est un espace piétonnier, ça c'est très important, on peut y marcher sans problèmes, il n'y a pas de voitures, ni rien, donc c'est très agréable* » ; « *Bon, l'avantage quand même de la dalle, c'est qu'il n'y a pas de voitures* » ; « *Le côté bien de la dalle, c'est [...] qu'il n'y a pas de voitures.* » ; en termes de modifications apportées au quotidien de vie lors de l'installation sur la dalle : « *La possibilité [...] d'aller faire ses courses, sans le problème des voitures. Alors qu'avant je faisais mes courses dans un supermarché, il fallait que je remplisse des chariots, que je prenne la voiture et tout* » ; en termes d'environnement sonore : « *Je n'entends pas de bruits, je n'entends pas les voitures* ».

Cet aspect positif, lié à l'absence de voitures sur la dalle, est toutefois contrebalancé par un aspect assez négatif, lié aux problèmes posés par les voitures sous la dalle (accès aux parking depuis les immeubles, danger des souterrains), à la forte concentration de circulation (notamment avenue d'Ivry), ainsi qu'aux difficultés de stationnement (« les amendes pleuvent ») à proximité et sous la dalle. Mais nous reviendrons plus amplement sur ce point dans la dernière partie de ce rapport.

Si l'on se rapporte strictement aux aspects positifs de cette absence de voitures, on peut donc penser que cet espace de la dalle est propice à être ou à devenir un espace public de type piétonnier, un lieu de rencontres. D'autant plus que les commerces, les cafés, les brasseries et les restaurants sont autant de lieux de convivialité.

Cela n'est, en fait, pas aussi évident qu'il pourrait paraître, car il s'avère qu'à chaque avantage correspond un inconvénient. Malgré tous ces aspects, être sur la dalle est vécu, pour beaucoup, comme un désagrément. Un désagrément qui prend des formes multiples.

D'une part, en termes de structures à proprement parler : les intempéries sont amplifiées par les appels d'air dus à la composition architecturale de type long corridor entre les barres, ou, à moindre échelle, sur les rampes d'accès et aux entrées des galeries. Le froid et surtout le vent sont souvent mentionnés. Les parapluies, sur la dalle, ne servent à rien, etc. Dans ce cas, s'installer en terrasse ou se promener n'est pas envisageable, et faire ses courses devient une véritable corvée.

D'autre part, en termes humains : de nombreuses critiques sont faites à l'encontre des regroupements, soit d'enfants qui jouent et qui font du bruit, soit d'adolescents et de jeunes adultes dont la simple présence suffit à générer des craintes : « *Il y a une espèce de phobie face à l'histoire du jeune qui deviendrait subitement agressif même quand il ne l'est pas. C'est-à-dire que le fait de squatter une entrée, c'est un signe d'insécurité* ».

14. Ces derniers sont issus des observations de terrain et des données provenant des premiers entretiens informels (discussions spontanées sur la dalle) et formels (premiers entretiens exploratoires auprès de l'échantillon d'enquête).

L'ESPACE PUBLIC

D'usage assez récent en urbanisme, la notion d'espace public n'y fit cependant pas toujours l'objet d'une définition rigoureuse. On peut considérer l'espace public comme la partie du domaine public non bâti, affecté à des usages publics. L'espace public est donc formé par une propriété et par une affectation d'usage. [...]

Entre l'espace public et l'espace privé proprement dits, l'architecture et l'urbanisme distinguent en outre, souvent, des espaces « intermédiaires », surtout en matière d'habitat. Ainsi on qualifie par exemple d'espace « privatif » un espace réservé à l'usage d'un particulier, sans lui appartenir ; d'espace « collectif » ou d'espace « semi-public », un espace réservé à un usage de voisinage.

Pierre Montal, Patrice Noiset, in Merlin, Choay, 1996

La dalle est donc vécue, tour à tour ou unilatéralement :

- comme un espace de rencontres redoutées (vis-à-vis des jeunes notamment, ou plus généralement le soir, notamment dans les lieux d'accès et les souterrains) ;
- comme un espace de rencontres agréables (parents d'enfants à la sortie des écoles et des crèches, terrasses, relations avec les commerçants, etc.) ;
- ou encore uniquement comme un espace de passage. De passage en termes de cheminements, pour se rendre d'un point à un autre : « *J'y reste jamais. Je vois des gens qui sont en train de déjeuner, ou de jouer avec les enfants ; moi, je ne m'attarde jamais. [...] Je ne fais que passer...* » ; et de passage en termes de configuration spatiale (passage sous Rome, passage dans le centre commercial, passage par le Stadium, passage de la dalle aux rues adjacentes, passage par les rues souterraines, etc.). Ces derniers sont d'ailleurs souvent évoqués en termes de contrainte : « *Je suis obligé de passer par là* », plus rarement en termes de plaisir.

— En second lieu, un autre paradoxe ressort des premiers constats effectués sur le site : en termes de pratiques et de ressenti, la dalle est perçue, a priori, comme un espace public, alors qu'elle relève plutôt d'un vécu d'ordre semi-collectif. Apparaît, à plusieurs reprises et dans le cadre de diverses entrées thématiques, une distinction entre « *ceux de la dalle* » et « *ceux de l'extérieur* ». Ce constat signifierait, d'une part, que les résidents et les usagers se reconnaissent entre eux, et, d'autre part, qu'ils développent un sentiment du « *nous* » par une opposition à « *eux* » (hors dalle). Cela signifierait aussi qu'ils revendiquent un fort sentiment d'appropriation des lieux, par opposition aux différentes formes d'intrusion (tourisme, squat, visites municipales ou autres, etc.) ressenties ou vécues comme telles.

Ces données apparaissent en filigrane dans les entretiens, alors que les discours, eux, sont d'emblée beaucoup plus critiques à l'égard de la dalle, des résidents, des pratiques dites déviantes et des rumeurs.

Il se dégage, par exemple, des propos une forte critique des résidents selon leur localisation résidentielle. Les résidents de tel immeuble sont stigmatisés et fortement distingués des résidents de tel autre immeuble. Cette stigmatisation va à l'encontre du « *nous* », « *ceux de la dalle* ».

Il se dégage également un fort sentiment d'insécurité lié à certains espaces (parkings, souterrains, accès) et aux pratiques dites de squat ou encore aux espaces considérés comme étant appropriés de manière outrancière. Ce sentiment de désappropriation va à l'encontre d'un discours imprégné de possessifs : « *ma dalle* », « *mon village* », « *mon immeuble* », « *ma rue* », « *mon hall* », « *mon parking* », etc.

Il ressort, en fait, de ces approches espace public / semi-collectifs / privatifs, un contraste d'échelle entre les « *eux* » (hors dalle) et le « *nous* » (dalle), entre les « *eux* » (autres immeubles) et le « *nous* » (immeuble X) au sein de la dalle, voire entre le « *eux* » (autres résidents d'un même immeuble) et le « *nous* » (palier / hall dudit immeuble).

Les interactions sociales et interpersonnelles qui en résultent sont multiples et s'inscrivent de manière plus ou moins contrainte, subie ou souhaitée sur la dalle, considérée tour à tour comme un espace collectif propre aux résidents et comme un espace public ouvert. Cependant, lorsqu'il est envisagé comme tel, c'est souvent en termes de revendications portant notamment sur le manque d'infrastructures publiques, mais d'infrastructures publiques pour « *ceux de la dalle* ».

Il apparaît, dans ces premiers contrastes et paradoxes, que la dalle des Olympiades est actuellement plutôt considérée comme un espace intermédiaire ou encore un espace de passage¹⁵ qui nécessite des transformations propres à ce qu'il devienne un « *véritable espace public* ». Or c'est un espace marqué par l'absence de certaines infrastructures types (bancs publics, téléphone public), de « *véritables* » espaces verts, d'infrastructures extérieures de jeux pour les enfants et les adolescents, et d'espaces de loisirs culturels.

— Ces derniers points nous amènent à un autre type de paradoxe. Cet espace de la dalle, bien que marqué par une absence d'infrastructures, est devenu un espace de ressources de jeux, par la nature même de sa conception : c'est notamment le cas pour les préadolescents qui y pratiquent tous les sports de glisse et de saut propres au milieu urbain (cf. séquences n° 2 et 3, support vidéo).

15. Nous faisons ici un rapprochement avec les travaux de recherche effectués par Isaac Joseph sur les espaces des gares, métros, et autres RER : il montre comment, en termes de pratiques et d'usages, ces espaces sont passés de simples espaces monofonctionnels de passage et d'attente d'un moyen de transport, à des espaces dits publics à proprement dits, c'est-à-dire suscitant des interactions sociales entre usagers, et autres acteurs, entre autres. Il souligne également les difficultés qu'éprouvent les différents acteurs face à la gestion de ce type d'espace effectivement de gestion privée mais à usage public. Voir : Joseph, 1999 et 1995.

Ce qui nous amène encore à un autre paradoxe. L'objet architectural même de ces micro-espaces, notamment les diverses rampes d'accès à la dalle et sur la dalle, sont soit des espaces ludiques parce que sources de jeux, soit des espaces dangereux parce que propices aux agressions et donc sources d'insécurité (cf. chapitre 3 parties 2 et 3).

Pour conclure sur ces premiers constats, on peut souligner plusieurs points, lesquels sont plus largement développés dans la suite du rapport, soit à travers les pratiques effectives de la dalle, soit à travers les images diverses qu'elle suscite.

On pressent des actions émergentes en termes de pratiques sociales dans un espace dit public. Mais les tentatives sont tout aussi furtives dans leur apparition que rapides dans leur disparition. Chacun exploite à son profit – ou subit – certains aspects clés de la dalle : c'est notamment le cas des entrées et des sorties (que les interlocuteurs nomment les accès), et celui des interstices (notamment derrière les commerces de Mercure et les passages sous les immeubles). Dans ces espaces-moments clés, tous les sens sont évoqués : couleurs, lumière, odeurs, matière, auxquels s'ajoute la perception d'un mal-être.

On pressent un problème d'échelle entre l'espace public et ses usagers. Certains interlocuteurs évoquent, à ce titre, un aspect très important : la gestion de la dalle. Ils comparent la dalle (du point de vue de la taille démographique) à une petite ville de province. Toute petite ville a sa propre gestion urbaine, sa propre politique, possède une diversité d'activités, de commerces, de services, etc. Le problème de la dalle est justement qu'il n'y a pas cette complexité et cette richesse de gestion urbaine de proximité (or le projet des Olympiades était présenté, nous l'avons vu, comme une ville dans la ville). C'est la gestion complexe d'une grosse infrastructure, mais pas celle d'une ville.

Si les Olympiades ne sont pas considérées comme un espace mono-fonctionnel, mais bi ou trifonctionnel, elles ne sont pas pour autant un espace pluri-fonctionnel. Il y a une sur-représentation du logement et une sous-représentation des commerces et des services de loisirs et de culture. C'est une ville dans la ville qui, dans les faits (contrairement parfois aux propos), a les attributs d'un village ou d'un bourg, mais aucun des avantages.

CHAPITRE 2

PRATIQUES QUOTIDIENNES EFFECTIVES ET IMAGES DE LA DALLE CONSTITUTION DU CORPUS

MÉTHODE D'ENQUÊTE

L'étude proposée au commanditaire et prenant part à l'ensemble des études consacrées au quartier GPRU Olympiades est de type qualitative. Il s'agit, en effet, de prendre connaissance des représentations qu'ont les résidents de leur environnement de vie quotidien – la dalle des Olympiades –, en vue d'appréhender la qualité de vie sur ladite dalle. La constitution des connaissances qualitatives sur les modes de vie et les comportements des résidents doit passer par une première phase exploratoire. C'est ce que nous avons appelé l'enquête exploratoire.

L'enquête exploratoire est un outil d'aide à l'élaboration d'une recherche, à la constitution de son objet, à la construction ou à la reformulation de ses hypothèses, à la définition de sa problématique. C'est un outil d'autant plus efficace que nous manquons justement de connaissances sur les représentations, les modes de vie et les comportements de la population étudiée. L'enquête exploratoire a sa propre finalité. Les données recueillies dans le cadre des entretiens de type semi-directif ne servent pas uniquement à la validation d'une méthode, à la formulation d'hypothèses et à la définition d'une problématique. Leur contenu même est constitutif d'un corpus d'analyse des pratiques quotidiennes des modes de vie et des représentations d'un territoire donné.

L'enquête se fonde sur une série d'entretiens de type semi-directif. Ces derniers sont réalisés à partir d'un guide thématique que l'on aborde en fonction de l'évolution de l'échange durant l'entretien. L'entretien semi-directif a été choisi parce qu'il se prête particulièrement à l'enquête qualitative, plus exactement à la phase exploratoire de l'enquête ¹⁶.

Par ailleurs, l'une des particularités de l'enquête qualitative est de travailler sur une population restreinte. Dans ce cadre, ni la construction d'un échantillon aléatoire ni celle d'un échantillon par quotas n'étaient envisageables. Nous avons donc opté pour la construction d'un échantillon dit « vraisemblable » ¹⁷. Une des techniques en vue de diversifier les entrées pour obtenir un tel échantillon relève donc de la recherche du sujet le plus différent possible du précédent, et ainsi de suite. Il est ainsi possible de considérer chacun des sujets différents comme représentatif d'une part de la population étudiée. Tout en gardant à l'esprit que ce n'est pas tant la représentativité qui est recherchée ici que la volonté de montrer la diversité des représentations et des pratiques de la dalle.

Les critères de définition de la population sont les suivants :

- Âge et sexe : il s'agit d'appréhender les pratiques propres aux générations (enfants et adolescents, personnes actives et retraités) et de savoir, en fonction du sexe, comment les espaces, les accès et les passages sont pratiqués.
- Composition familiale : les ménages composés d'un couple (ou d'un adulte seul) avec enfant(s) à charge ou d'une personne seule ont des contraintes de vie quotidienne différentes, lesquelles se repercutent sur les usages des espaces et des équipements.
- Ancienneté dans le quartier : certains connaissent le quartier depuis son édification et l'ont vu évoluer, d'autres viennent de s'y établir et découvrent les lieux. Outre les motifs de leur installation (par choix ou par obligation), il importe de connaître les histoires individuelles des lieux autant que les représentations et les ouï-dire.
- Liens avec d'autres quartiers : il convient de distinguer les pratiques et les représentations des usagers résidant et travaillant au sein du quartier de ceux qui travaillent à l'extérieur, en d'autres termes entre les résidents qui ne sortent pas du quartier et les autres.
- Profil résidentiel : il convient de répartir au mieux les interlocuteurs en fonction de leur localisation sur le territoire d'enquête (immeubles privés, OPAC) et de leur statut d'occupation du logement (propriétaires, locataires). Les immeubles de l'OPAC seront à privilégier.

Même dans le meilleur des cas, nous ne pourrions recouper ces divers critères et constituer un

16. « C'est le moment où l'on ne connaît encore ni la diversité des attitudes et des comportements que l'on veut étudier, ni le vocabulaire utilisé par les différentes catégories de personnes concernées. Mais elle peut aussi constituer une fin en soi, en particulier lorsqu'on souhaite saisir les représentations qu'il est difficile de faire entrer, sans les déformer, dans le cadre rigide d'un questionnaire, ou lorsqu'on veut recueillir des informations complexes, comme un récit de vie. [ce qui n'est pas notre cas ici] » Benjamin Matalon in Merlin, Choay, 1996.

17. L'échantillon « vraisemblable » est constitué par un ensemble d'individus choisis selon des critères suffisamment éloignés les uns des autres : immeuble de résidence, ancienneté de résidence, âge, type de famille, statut socio-professionnel, etc.

échantillon idéal. En amont, les sources constitutives des informations sur le profil des résidents n'est pas accessible ; en aval, nous nous confrontons à la volonté des personnes contactées de participer ou non aux entretiens.

PRÉSENTATION DU PROFILS DES INTERLOCUTEURS

Une autre contrainte vient entraver le recouplement des différents critères énoncés ci-contre. Il s'agit du respect de l'anonymat, à la demande des interlocuteurs.

La plupart des interlocuteurs ont accepté de se prêter aux modalités des entretiens à la condition que leur anonymat soit garanti, ou que certains de leurs propos ne soient pas cités en leur nom. Les entretiens devant être retranscrits et communiqués sur demande du commanditaire, toutes les parties procurant des informations susceptibles de dévoiler l'identité de l'interlocuteur sont donc tronquées.

La garantie de l'anonymat nous conduit également à ne pas recouper certaines données qui ont permis la constitution de l'échantillon d'étude. Ce dernier correspond au plus près aux critères prédéfinis lors de la préparation de l'étude. La présentation de l'échantillon ne peut donc se faire que de la manière suivante : profils / localisation / ancienneté / indépendamment les uns des autres.

Tableau n°1 : Localisation des entretiens auprès des résidents et des usagers.

Résidents				10	Usagers	5
Immeubles privés		4	Immeubles OPAC		6	Dalle Les entretiens effectués sur la dalle ne sont pas localisés davantage, afin de respecter l'anonymat, surtout lorsqu'il s'agit de commerçants.
Athènes		1	ILN			
Cortina		2	Anvers		2	
Helsinki			Londres		2	
Mexico			HLM			
Montréal			Grenoble			
Olympie			Rome		1	
Sapporo		1	Squaw-Valley		1	

Bien que les immeubles de l'OPAC ont été privilégiés, aucun entretien n'a pu être réalisé dans l'HLM Grenoble. Les différentes personnes contactées ont soit annulé leur rendez-vous, soit n'ont pas ou plus répondu à nos sollicitations.

Tableau n°2 : Profils des interlocuteurs interviewés.

Résidents	19
Profils de l'interlocuteur principal et nombre total de personnes ayant participé à l'entretien	
Homme, environ 60 ans, marié, plusieurs enfants.	1
Femme retraitée, 76 ans, célibataire, sans enfants.	1
Couple asiatique, environ 40 ans, 2 enfants (8 et 10 ans).	4
Femme retraitée, un enfant (environ 25 ans).	2
Couple, environ 40 ans, 2 enfants (17 et 22 ans).	2
Femme, invalidité, 3 enfants (?) , divorcée.	1
Femme, 60 ans, retraitée, handicapée.	1
Femme, 2 enfants, divorcée.	1
Femme environ 40 ans, 3 enfants.	1
Couple, 48 ans, 3 enfants.	3
Femme, 3 enfants.	1
Usagers	5
Profils de l'interlocuteur principal et nombre total de personnes ayant participé à l'entretien	
Homme de 78 ans, chinois.	1
Femme de 45 ans, 3 enfants (8, 27 et 28 ans), travaille à mi-temps sur la dalle depuis 25 ans et réside à proximité de la dalle depuis autant de temps.	1
Hommes, 33 ans divorcé et 41 ans célibataire, commerçants locataires des murs et propriétaires de la société.	2
Homme, 52 ans divorcé, 1 enfant (33 ans), travaille sur la dalle depuis 1975, y a habité durant les 4 premières années	1

Ces 15 entretiens totalisent 24 personnes interviewées. Toutes les tranches d'âge ainsi que les types de composition familiales, sont représentées.

Par ailleurs la moitié des interlocuteurs, résidents ou usager, connaît la dalle depuis le début, l'autre moitié depuis environ 10 à 15 ans, soit deux époques distinctes. En revanche nous n'avons pas obtenu d'entretien auprès de résidents nouvellement installés.

Tableau n°3 : Anciennetés des interlocuteurs et statut d'occupation ¹⁸

Locataires	8	Parmi les interlocuteurs usagers, deux d'entre eux travaillent sur la dalle depuis le début de son édification, soit plus de 25 ans.
locataire depuis 1973		
locataire depuis 1975		
locataire depuis 1975		
locataire de 1975 à 1979		
locataire depuis 1978		
locataire depuis 1991		
locataire depuis ?		
locataire de 199? à 199?		
Propriétaires	2	
propriétaire depuis 1990		
propriétaire depuis 1987		
Logement de fonction	2	
logement de fonction depuis 1993		
logement de fonction depuis ? (hors immeubles répertoriés, mais sur dalle)		

18. Certains des interlocuteurs sont d'anciens résidents toujours usagers. C'est la raison pour laquelle le nombre total de statut d'occupation est supérieur au nombre total d'interlocuteurs résidents présent dans le tableau n°2.

19. Notons à ce propos que, contre toute attente, certains interlocuteurs semblaient plus à l'aise dans le repérage sur plan que sur certaines photographies.

20. Photographie des populations étudiées ou photographie, par les populations étudiées, des sujets et objets illustrant les thèmes d'étude. Voir à ce propos le chapitre consacré aux « images et méthodes » (pp. 18-27) in Baglan, 1996.

COMPLÉMENTS D'ENQUÊTE : PLAN, PHOTOS ET VIDÉO

Le seul discours oral ne permet pas d'obtenir des informations suffisantes sur les pratiques et les représentations de la dalle, notamment du fait qu'il est particulièrement délicat de faire parler sur et de l'espace. C'est la raison pour laquelle ont été combinées plusieurs techniques d'enquêtes utilisées dans différentes disciplines telles que la sociologie, l'ethnologie, la géographie, etc.

- Le plan cadastral de la dalle des Olympiades et des alentours est soumis aux interlocuteurs, durant l'entretien. Ce plan, sur format A3, ne comporte aucune indication de rue, d'infrastructure, ni de nom d'immeuble. Seuls les immeubles de la dalle sont noircis. Cette restriction de l'information graphique permet d'appréhender la manière qu'on les interlocuteurs de se repérer dans l'espace (cartographique) qui est censé leur être familier, et de reconnaître, en deux dimensions, les éléments constitutifs de leur quotidien.

Il leur est demandé de représenter leurs divers cheminements : les parcours quotidiens, moins fréquents, occasionnels ; les endroits qu'ils fréquentent ; les endroits qu'ils évitent selon les contextes évoqués durant l'entretien (horaire, seuls ou accompagnés, intempéries, etc.) ; les endroits qu'ils ne fréquentent pas.

Tous ces cheminements ne sont pas systématiquement représentés. Certains interlocuteurs éprouvent des difficultés à s'exprimer de la sorte, ou n'osent pas malgré les relances. La description orale des cheminements, qui est également enregistrée, apporte toutefois un complément d'informations non négligeable sur les pratiques spatiales (cf. les transcriptions d'entretiens).

- 12 photographies sélectionnées avec le commanditaire et représentant différents espaces de la dalle ont été soumises aux interlocuteurs durant les entretiens. Les commentaires, enregistrés et retranscrits, sont présentés dans la partie suivante.

Il s'agit, par une autre technique que les représentations graphiques, de susciter un discours sur l'espace environnant, de laisser s'exprimer l'interviewé sur des impressions face à des images familières, ou du moins censées l'être ¹⁹. Cette méthode ne s'apparente donc pas à la photographie sociale ²⁰.

Le passage de l'image (mémoire reconstruite) que l'on a d'un espace familier, à ce que ce même espace donne à voir à travers une photographie, suscite des réactions et des émotions très varia-

bles. Certains discours et réactions exprimés face à la photographie d'un lieu donné peuvent par exemple aller à l'encontre du discours tenu (dans le cadre de l'entretien seul) sur l'image et la mémoire reconstituée dudit lieu.

Par ailleurs, des photos ont été prises depuis le lieu de l'interview, en fonction de ce que l'interlocuteur souhaitait nous montrer depuis sa fenêtre ; ainsi qu'une photo de ce qui, pour lui, représentait le mieux la dalle ou son quartier de vie s'il devait les montrer à quelqu'un qui ne le connaît pas. Ce traitement ne fait pas l'objet d'un rendu ou d'une analyse particulière. Il fait cependant partie du corpus général de l'enquête.

- Le support vidéo

L'objet porte sur les cheminements. Les interlocuteurs (volontaires) ont été choisis au terme de la campagne d'entretiens, en fonction de leur profil, des thématiques et des parcours proposés. Acteurs et sujets du film, ils ont choisi eux-mêmes le parcours ou la thématique qui leur paraissait la plus éloquente ou qu'il souhaitaient simplement transmettre.

L'outil vidéo a été choisi parce qu'il permet de rendre compte de façon pertinente de la multiplicité des rapports à l'espace selon les comportements (subis ou choisis) et les personnes, seule ou en groupe, typiques ou atypiques, et ce, dans le temps du déplacement.

Il est question de cheminements, de pratiques et d'univers sensibles. Le support vidéo, en tant que prolongement (caméra subjective ²¹) du discours et du point de vue d'un individu, permet d'en rendre compte, notamment par les contrastes entre le mouvement et le statisme, le bruit et le silence, la lumière et l'obscurité. L'objet vidéo, après traitement (montage), rend compte dans un seul et même champ de l'ensemble des éléments qui participent de la construction du rapport à l'espace dans lequel se situe l'acteur-sujet (lui et le contenu raconté). Il apparaît en mouvement et sur un même lieu dans la multiplicité des perspectives (plongée, contre-plongée, plans larges, zooms, etc.) et des sens sollicités (notamment l'espace sonore et les rythmes vécus).

« Parcours et cheminements sur la dalle des Olympiades »

(Film vidéo, miniDV, durée : 30 mn.)

Séquence n°1 : Espace-ressources pour les « petits Yamakasi »

Séquence n°2 : Espace-ressources pour les Yamakasi « institutionnalisés »

Séquence n°3 : Espace de revendications

Séquence n°4 : Cache-cache

Séquence n°5 : Espace souterrain, « Les bas-fonds »

Séquence n°6 : Espace souterrain, Les parkings

Séquence n°7 : Entrées-sorties

Séquence n°8 : Le «hall 4»

Séquence n°9 : Un espace « adapté »

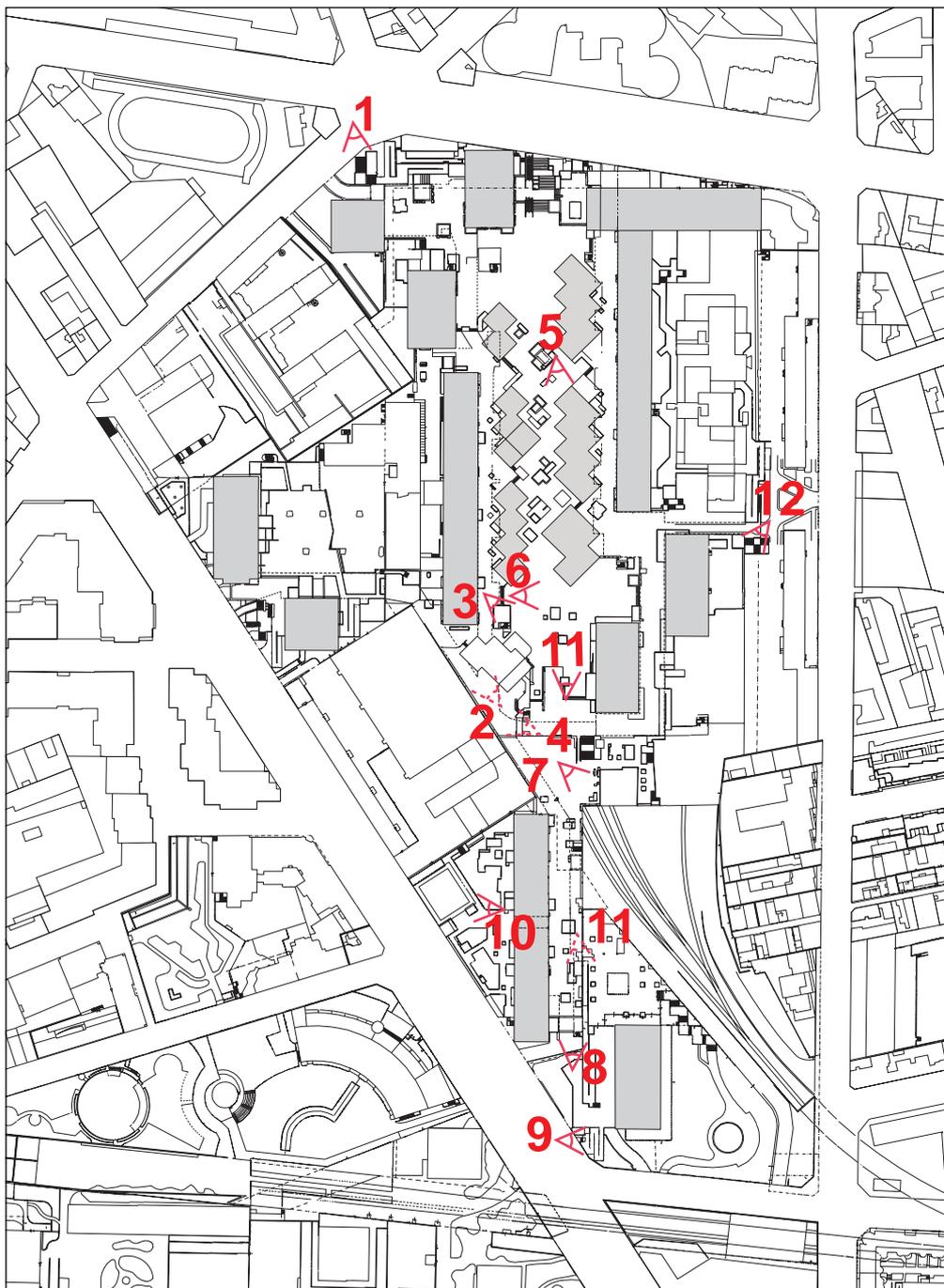
Séquence n°10 : Espace canin

Séquence n°11 : Squat

21. Terme technique signifiant que la caméra est placée au niveau de l'œil du protagoniste.

LA DALLE EN IMAGES : RÉACTIONS ET CLICHÉS

Fig 9 : Localisation des photos sélectionnées avec les commanditaires



12 photographies représentant différents espaces de la dalle ont été soumises aux interlocuteurs durant les entretiens.

Chacune de ces images a suscité des réactions variées, lesquelles sont rassemblées ci-après et regroupées sur les thèmes des 12 photographies. Les propos sont directement extraits des transcriptions d'entretien.

Les séparateurs entre les citations indiquent un changement d'interlocuteur.

Photo n°1

L'escalier de Tolbiac : c'était la montée au paradis, il y a 20 ans. Et puis maintenant, quand je vois ça, c'est la montée aux Enfers presque.

Sa fille : Ce qui est dur, c'est de constater qu'il y a 10 000 personnes assez lâches pour se laisser emmerder par un groupe de 30.

Quand vous dites 30 personnes, vous faites allusion aux jeunes ?

Oui, dès qu'il y a un brin de soleil, ils sont tous là, à hurler comme des dingues jusqu'à minuit. J'ai ma voisine qui habite justement là, à la cage 4. Elle habite au troisième. Alors elle, ce n'est pas la peine, elle ne peut pas dormir de la nuit. Alors c'est sans arrêt appeler les flics, qui ne font rien d'ailleurs. Hier, on en a parlé, les gars sont relâchés aussitôt. Donc, il y a problème, on ne sait pas lequel, mais il y a un problème.



Sa fille : C'est en train de devenir une cité, alors que ça n'en est pas une.

Au départ, j'étais ravie d'être ici, c'était magnifique, j'étais très bien, j'avais tout : mon appartement, mon parking. Maintenant, c'est tout le temps des dégradations, l'ascenseur qui ne fonctionne pas, des merdes par terre.

Sa fille : Ça suit le bilan de la société française.

Celle-ci, voyez les problèmes d'étanchéité de dalle, ça, je réagis là-dessus. C'est la première fois – c'est Pompidou qui a fait ça – que l'on couvrait des voies de chemin de fer. Ça va servir ensuite à Montparnasse et ça sert aussi... donc c'est la première fois qu'un domaine est couvert, donc on va se heurter à des problèmes d'étanchéité, qu'on va rencontrer très souvent. [...] toutes ces parties communes à gérer, cela coûte fort cher, et donc on a des problèmes d'étanchéité. Ça, ça m'évoque l'étanchéité.

Nous avons remarqué qu'il avait beaucoup d'accès à la dalle ; donc, sur cette photo, j'aurais envie de noter l'un des nombreux accès de la dalle. Sinon, je serais incapable de vous dire lequel. Les accès, d'une manière générale, ne sont pas très accueillants.

Hé bien là, c'est chez nous, là. Non ?

Sa fille : Ben oui.

Son fils : Non.

C'est chez nous ou c'est pas chez nous ? Non, je ne crois pas. Non.

Sa fille : Non...

Son fils : Non...

Non, c'est pas chez nous ; non, c'est la montée, tu vois où c'est ?

Son fils : Ah ! oui, à côté du [?].

Oui, à côté de la rue de Tolbiac. La rue de Tolbiac, tu te rappelles ? Après, il y a un escalier va-chement long, il y en a qui jouent avec les rollers là, qui font la descente. Et après, tu as l'école, quand on va à la piscine, par là, on traverse la rue, là.

Qu'est ce qui vous a fait reconnaître l'endroit ?

C'est ce côté-là, les couleurs.

Son fils : Ben oui, ici c'est rouge.

Surtout, c'est les marches. Elles sont plus longues que d'habitude.

Son fils : Et ici, il y a un autre escalier.

Oui, voilà. Si, si, on connaît bien le quartier. Et comme bientôt, comme on dit, en 2006, on va avoir Météore qui va déboucher quelque part par là, dans la rue de Tolbiac, on espère bien un peu plus de sécurité, quoi. Parce que là, si jamais j'ai la possibilité de prendre les transports en commun pour aller au boulot...

Une bouche de métro. Non, puisque ça débouche sur des fenêtres [silence]. Ça ne me dit rien, j'ai l'impression que c'est une descente, comme on descend dans le métro.

C'est un des accès à la dalle...

Un des accès à la dalle ? Ah ! peut-être bien, oui, par... c'est un escalier qui tourne ? Un escalier qui...

Il y a une autre partie, oui.

Il y a une autre partie, oui, je vois, qui va vers les écoles primaires.

Vous pouvez me la montrer sur la carte ?

Alors quand je sors c'est là, il est par là, rue Baudricourt, c'est là qu'il y a les écoles et je vais voter, là. Quand je vote, je descends les escaliers ; effectivement, ça pourrait être ça. Oui, ça pourrait être ça. Et je vais par là. Il y a une boîte aux lettres, qui est très pratique là aussi [silence].

Ça, c'est mon escalier. Ça évoque mon escalier. Alors à côté je crois qu'il y a une rampe ; donc les mômes, enfin le grand dévalait ça à vélo, on avait un peu peur de la façon dont il allait arriver en bas ! Bon, effectivement, c'est un peu délabré. C'était déjà comme ça à l'époque. Mais c'est un paysage urbain qui n'est pas si exceptionnel que ça ! Voilà, ça me rappelle l'entrée de chez moi. Donc je prenais vers le parking, l'embranchement était un peu dangereux d'ailleurs, la circulation. Nous, on arrivait comme ça, et là il y avait des gens qui arrivaient. Ils arrivaient parfois assez vite. Je sais que je faisais attention.

Eh bien, c'est un escalier. Eh bien moi, ce que cela m'évoque (elle rit), c'est que les escaliers, j'en prends pas (elle est handicapée, en fauteuil roulant). J'ai horreur des escaliers !!! (elle rit encore). En plus, ils sont plus ou moins enfermés. Enfin, je ne les ai jamais pris, mais c'est comme les escaliers des immeubles là. Avant, j'habitais au premier et je n'avais que des problèmes avec les ascenseurs. Ici, j'ai demandé le rez-de-chaussée pour ne pas avoir de problème avec les ascenseurs. [Suite inaudible...]

C'est l'accès à la dalle du côté rue Baudricourt. Ça m'évoque le manque d'entretien, les détrit, pas agréable, la dégradation qui n'est pas prise en compte. C'est l'état des choses dans lequel on vit ; la dalle, c'est pareil ; l'école, c'est pareil. Ce que l'on trouve sur la dalle, c'est ça. L'arrière des magasins, c'est immonde aussi. Il n'y a pas d'entretien, et c'est dommage.

Elle : *C'est l'entrée rue de Tolbiac.*

Lui : *Mais ça été refait depuis la photo, non ! Moi, je ne passe jamais par là, alors...*

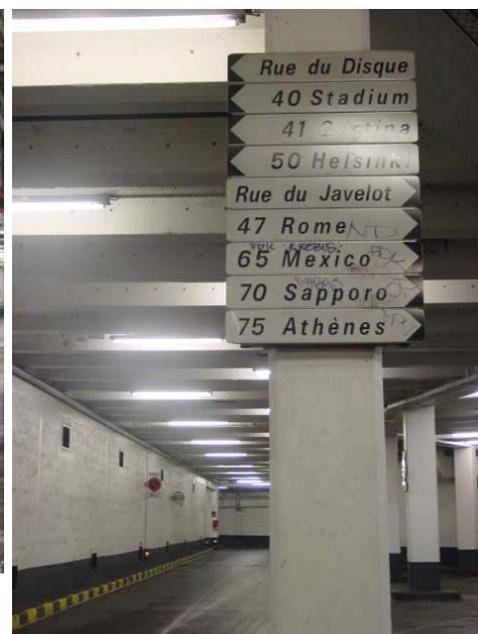
Alors, ça vous évoque quoi ?

Lui : *Le mauvais entretien, la dégradation.*

Leur fille : *Les jolies couleurs (rires).*

Elle : *Oui, le mauvais entretien, ça n'incite pas les gens.*

Photos n°2 et 2bis



Ben ça, c'est mon sous-sol, pour aller chercher ma petite auto. Et puis c'est tout, il n'y a rien à dire. Ils ont repeint en blanc et c'est bien agréable.

Ce n'est pas un endroit qui vous fait peur ?

Non. Mais attention : tout à l'heure quand vous m'avez demandé si délibérément je n'allais pas dans certains endroits, eh bien oui, délibérément je n'irais pas au deuxième sous-sol. C'est clair. Ma voiture, quand on prend la rue souterraine, mon parking, il est tout de suite là. Mais je me suis déjà fait casser la bagnole plusieurs fois.

Ça, c'est au 41 rue du Disque, c'est dans les sous-sols. Par là, je suis passée une fois en taxi, ça me fait penser à ces souterrains-là.

(2bis) Ça aussi, c'est pareil. C'est les rues du Javelot, du Disque, tout ça.

Bon, ça, ici, voyez, c'est les... Ça, c'est la signalétique, elle est petite. C'est petit. Il faut que ce soit plus grand.

Toute la signalétique des rues ?

Oui, c'est petit. Il faudrait que ce soit plus éclairé. Là [les lumières, sur le côté], c'est déjà un peu mieux, mais enfin, ce n'est pas ça. C'est petit. (2bis) Alors là, voilà, on voit bien que c'est petit. Alors là, moi, ça ne me déplaît pas, ça, si vous voulez. Ceci étant, il faudrait que ce soit traité avec plus de couleurs, plus de... Je pense qu'on aurait intérêt à colorer ça. C'est trop usine. Je pense qu'il faut avoir l'audace de colorer, d'utiliser... de sortir de ces blancs, de ces gris.

Pour vous, c'est une manière de sortir de l'aspect uniquement fonctionnel de cet espace ?

Oui, oui, bien sûr, pour le rendre plus...

Comme un espace public ?

Oui, oui, on se promène là-dedans. Moi, j'ai toujours trouvé drôle qu'il n'y ait aucun panneau d'affichage là-dedans ; il n'y a aucune pub, par exemple. Pourtant, c'est une rue comme une autre, il pourrait y avoir de la pub, enfin, vous voyez ? Parce que ça apporte... Ce sont des murs un peu virtuels, bon...

De toute façon, je n'aime pas la rue du Disque, ni la rue du Javelot. Ça fait garage. Ça m'est arrivée quand il pleut très très fort de la prendre. Le seul côté pratique, c'est quand il pleut très fort.

(2bis) Elle a été repeinte, c'est une bonne chose.

Sur la dalle, c'est trop beau, c'est mensonger.

Collègue : Là, moi, je dirais les odeurs. Les odeurs désagréables et je reste poli.

Et moi, je dirais sentiment d'insécurité.

(2bis) Collègue : Même chose que la photo précédente. Même constat, je ne me promènerais pas dans cette rue. Pour moi, c'est idem que pour l'autre.

C'est marrant, parce que le dimanche il y a une vie énorme, tout le monde se gare là.

Son fils : Il y a tout ça !

Eh bien oui, puisque c'est indiqué. Nous, c'est 41 rue du Disque.

Vous arrivez à vous repérer à l'aide de tous ces panneaux ?

Oui.

Et lorsque vous recevez des personnes chez vous, comment leur indiquez-vous votre adresse ?

Je leur indique qu'ils aillent directement au 66 rue d'Ivry.

Donc, comme vous l'avez fait pour moi.

Oui, rue d'Ivry. Si c'est par la rue du Disque, on ne trouve pas.

Et si ce sont des gens qui viennent en voiture ? Ils se garent dehors ?

Oui, ou sinon je leur demande qu'ils me retrouvent devant le 66 rue d'Ivry, et puis on accède directement dans le parking. Il y a trois accès.

Donc vous descendez, vous les retrouvez en bas, puis vous les conduisez dans le parking.

Oui. Parce qu'il y a au moins deux accès depuis lesquels ils peuvent rentrer dans le parking. En quittant, il y a trois accès. Il y en a un qui se trouve rue Baudricourt. C'est pour ça, il y a trop de sorties.

Et après, vous les accompagnez aussi ?

Oui, je les accompagne pour pas qu'ils se perdent, je les fais sortir et je remonte.

(2bis) Son fils : Parking !

Oui, ça, ça vient du côté de la tour Tokyo, après chez nous, c'est de l'autre côté.

Combien de temps mettez-vous à peu près entre le moment où vous garez votre voiture et le moment où vous arrivez chez vous ?

5 à 10 mn, à peu près.

Et vous croisez du monde en dessous ?

J'en croise, mais comme la plupart du temps je travaille en heures décalées, dans la journée, oui je croise des gens, beaucoup, mais dans la nuit et le matin, non.

Ce sont des gens qui garent leur voiture ou qui livrent ?

Non, ce sont des gens qui habitent ici. Soit sur cet immeuble-là, que je connais, soit en face, à Helsinki. Ou sinon des locataires. Parce que des propriétaires louent leurs places de parking à leurs voisins à Londres ou à Anvers aussi. [...] Oui. Ici, en fait, une possibilité serait de mettre des caméras. Là, oui. Dans la galerie-là. Parce que là, il y a beaucoup de voitures ou beaucoup de gens qui circulent.

Des gens qui sont extérieurs à la dalle ?

Oui. Bon, c'est une rue, on ne peut pas interdire aux gens d'y circuler, mais s'il y avait quelques caméras qui surveillaient, ce serait pas mal.

Et vous, madame, ça vous arrive d'être dans le parking, et pour remonter...

Sa femme : Non, non, non.

Voilà, donc ça, ça évoque le parking, des odeurs, des odeurs de poubelles et de bouffe exotique un peu en mauvais état, pas de très bonnes odeurs. (2bis) Parking : rien de spécial à dire.

Lui : Navarro.

Pourquoi Navarro ?

Lui : Parce que souvent, on voit des sous-sols comme ça dans le feuilleton.

Elle : C'est tourné là quand même. Je sais que l'on m'en a parlé à plusieurs reprises ?

Elle : Oui, c'est tourné là. On voit la tour... De son appartement au commissaire Navarro. Et l'été, on voit les éclairages la nuit par chez nous. Oui, parce que lorsqu'ils font des plans de nuit, ils mettent de gros projecteurs.

Lui : Je ne sais quand ont été faites les photos, mais on ne voit pas une seule voiture, dis donc.

Elle : Oui, c'est étonnant.

(2bis) Leur fille : Ce sont des photos récentes, puisque c'est blanc.

Lui : Oui, parce que ça été repeint.

Elle : A moins de s'arrêter devant ce panneau, on ne sait pas où l'on va.

Leur fille : *Oui, ce n'est pas hyper clair. Pour quelqu'un qui ne connaît pas, à mon avis c'est compliqué. En plus, il est obligé de s'arrêter là en plein milieu pour pouvoir lire le panneau.*

Lui : *Il pourrait y avoir de marqué : « sortie avenue d'Ivry, sortie avenue Tolbiac ».*

Elle : *Oui, tout simplement.*

Pour moi, cela caractérise l'aberration architecturale de l'endroit. C'est tant de monde représenté par ces petits panneaux ; Et des rues souterraines, voilà. Pour moi, une rue, c'est un endroit à l'air libre qui est fait pour circuler. Pour moi, c'est une aberration. Nos amis qui viennent chez nous et qui voient ça, ils sont effarés. Ils nous disent : Mais comment pouvez-vous vivre dans un endroit pareil ? Lorsque l'on revient de vacances et que l'on emprunte cet endroit, c'est triste à pleurer. C'est inouï, inouï...

(2bis) C'est la même chose, mais assorti d'odeurs pestilentielles. Car c'est très très souvent très malodorant. Lorsque j'emprunte ces rues, je ferme systématiquement mes vitres de voitures car ça sent trop mauvais. C'est vraiment désagréable. Moi, je trouve ça dommage, car je trouve qu'il faudrait pas grand-chose pour que cela redevienne sympa. Parce que je crois que ça été sympa, car les premiers habitants, ils étaient ravis de leur cadre de vie. Lorsque je suis arrivée en 94, je trouvais que c'était sympa. Et depuis 94, j'ai vu la dégradation. J'ai vu la qualité de vie baisser. On a ce sentiment d'abandon de l'entretien. Et c'est ce qui caractérise cette baisse de qualité de vie. C'est-à-dire qu'au début on choisissait de venir vivre ici, on était fiers d'inviter ses amis, de montrer que l'on avait un appartement duquel on pouvait voir tout Paris, avec de larges baies vitrées, avec une distribution de pièces qui était nouvelle. On sortait de ces immeubles haussmaniens qui étaient étripés, avec des pièces minuscules, et l'on arrivait dans des endroits vastes, avec de grands salons.... C'était une autre vie, c'était autre chose. Je crois que les gens qui y demeurent sont toujours heureux de cette clarté. J'ai une collègue qui habite dans la tour Londres et qui ne déménage pas, elle a deux filles, jeunes adultes et qui n'ont pas spécialement envie de partir. La famille n'a pas envie de quitter la dalle. Oui, parce que cela est supportable. Moi, je sais que j'habite au troisième étage, j'ai une vue sur Paris extraordinaire. J'aurais du mal à retourner dans un appartement même plus grand au premier ou deuxième étage. Mais c'est la qualité de vie ambiante. Je travaille, je ne sais pas si je supporterais si j'étais toute la journée dans le quartier. Travaillant, j'ai des centres d'intérêts ailleurs. Et puis, cela me fait une coupure. J'ai une vie quotidienne extérieure.

Photo n°3



Ma tour, « Home Sweet Home » ! En face, c'est la maternelle, où je serais ravie de mettre ma petite fille, mais il n'y a jamais de place.

Alors ça, oui. Le gros problème, c'est ça. Vous voyez, ça c'est très difficile.

Quoi ça ?

Les dalles, les revêtements. Les dalles, il y a des petites incrustations comme ça, les chewing-gum se mettent dedans, et même au Karcher vous avez un mal fou à enlever ça. Ça a été une telle expérience qu'ailleurs, j'ai une maison en Bretagne, je voulais mettre ça au début, et je l'ai pas mis. Je veux dire que ça vieillit mal.

Vous parlez plutôt en termes techniques, mais du point de vue de la matière...

Il faudrait qu'il y ait plus de choses plantées, plus de rhododendrons par exemple, qu'on laisse ça buissonner un peu. Je sais que les architectes ont peur que des gens se cachent dedans, mais je pense qu'il faut plus d'arbres.

Et en termes de matière de revêtement de sol, vous avez des idées ?

Moi je suis pour des caillebotis, des choses comme ça, d'une part qui laissent entrer les eaux pluviales... Je pense qu'un jour ces problèmes d'étanchéité devront être repris. Ça fait 30 ans que ça tourne comme ça, donc... ça c'est plus une vision des années 1970, l'étanchéification à fond, et maintenant, on essaie de faire plus poreux.

La crèche. Il n'y a rien à dire, à part que c'est net. La photo a été prise un jour où le Karcher était passé.

Là, c'est ce que je vous disais tout à l'heure, les plantes vertes qui sont enfermées derrière des barreaux. Ces barreaux n'existaient pas au départ.

C'est du côté de la crèche. Donc, je dirai un petit côté verdure sympa. Il me semble que c'est de ce côté que l'on voit un peu les jeunes traîner. On les voit quelquefois assis sur la rambarde.

Ça, c'est la maternelle je crois. En face il y a... c'est la dalle en face...

Son fils : Ici [hors cadre !] il y a une poubelle.

Non !

Son fils : Si !

Non ! Ça, c'est la tour Anvers ou Londres, je ne sais plus. C'est la tour Londres, ça. Ici, c'est l'école maternelle...

Son fils : C'est Anvers ! C'est Anvers !

Nous, on descend la dalle et après, ici, il y a une petite galerie entre l'école et l'immeuble [hors cadre]. Il y a une galerie marchande. Oslo, je crois. Donc ça [sur la carte], c'est le début des HLM, rue du javelot. Donc ça [sur photo], c'est Anvers.

Donc ça, c'est l'école maternelle. [Aux enfants :] Vous êtes allés dans cette école ?

Non. Ils sont allés rue de la Pointe d'Ivry, 33-35 rue de la Pointe d'Ivry.

[Au fils :] Et toi, qu'est-ce qui t'a rappelé qu'il y avait une poubelle ici ?

Le père : Parce que là, c'est la sortie du tunnel, en sortie de galerie ; depuis chez nous, on descend par là derrière, il y a le stadium je crois, et ici [hors cadre] il y a une grande poubelle. Donc, c'est une dalle [en pointant le revêtement de sol sur la photo]. Avant, il y avait... La photo est bien prise, mais sinon, il y a certains... L'été, il y a 1 ou 2 ans, sur cette dalle-là, la tour Londres, et tout autour, il y a les petits dealers qui vendent.

Là, cet arbre, je ne le vois pas. Ça, c'est l'école maternelle, donc moi je suis là, je sors et je vois cet arbre ? Ça m'étonne, je ne l'ai jamais vu. [silence]

C'est la crèche.

Oui, là, c'est la crèche, et il y a un arbre comme ça ? Alors c'est la tour Rome qu'on voit de dos, là ?

Non, puisque Rome est une barre, pas une tour, et c'est...

C'est une barre, mais qui a quand même 20 étages !

Oui, mais elle est beaucoup plus large, là, c'est...

Oui, d'accord. Je ne vois pas où est cet arbre. Je vois pas [silence]. C'est joli [silence]. Mais je ne vois pas bien où c'est situé.

Mais vous pensez que vous passez par là, devant la crèche...

Ben, je la contourne, pour aller à l'atelier ou pour aller au temple Bouddhique, mais l'arbre je ne m'en souviens plus. Ça, oui, je veux bien le croire.

L'espace vert au sol ?

L'espace vert au sol, oui. Mais l'arbre... [silence].

Alors là, c'est la crèche. Donc la crèche, mon deuxième est allé dans cette crèche. Les jeunes femmes étaient charmantes, c'était...

Vous n'avez pas eu d'appréhension en mettant votre enfant ici ?

Non aucune. Non, aucune. Moi, je suis très garde collective.

Cela aurait pu être d'ordre physique avec les grillages, etc.

Où ça les grillages ?

La crèche est entourée de grilles, mais peut-être n'y étaient-elles pas à l'époque.

Non, je ne vois pas. Non, et en fait quand on prend une crèche il y a le côté pratique d'être tout près, c'est fabuleux : on pose le gamin, on en pose un à l'école, l'autre à la crèche, c'est vraiment bien.

Elle : *La crèche.*

Leur fille : *C'est juste en bas de chez nous.*

Lui : *Un des rares espaces verts. Enfin, vert...*

Elle : *Oui, mais c'est bien, depuis qu'ils ont mis les grillages.*

Leur fille : *Oui, mais ça pourrait être plus joli. Et la crèche, elle pourrait être beaucoup plus jolie aussi.*

Photo n°4

Sous-sol, même constat que pour 2 et 2bis.

Et ça, tu sais où c'est ?

Son fils : Ah ! oui, parking.

Oui, rue Javelot.

Vous disiez tout à l'heure que vous aviez une voiture...

Oui, je vais au troisième sous-sol dans les parkings entre la Tour Helsinki et la tour de Londres.

Et vous accédez directement depuis le parking à votre immeuble ?

Non. Je sors soit par la sortie de la tour Helsinki, le soir quand je rentre vers minuit, minuit et demi, d'habitude je sors par là, parce que de l'autre côté, c'est...

De l'autre côté, c'est quel côté ?

C'est côté rue du Disque, mais en face du Stadium. Des fois il y a trop de monde et trop de bagarres aussi, donc c'est un peu chaud aussi.

Son fils : Tu te sens un peu perdu là.

Oui, c'est un vrai dédale. Sinon, je rentre directement depuis le sous-sol, par la rue de voirie (?), là-bas. On arrive directement à accéder, à deux pas, quoi.

Son fils : Rue Javelot, à côté du PMU, il y a aussi un escalier.

Oui.

Ça, c'est pareil, c'est les sous-sols du 41 rue du Disque. Comme c'est pas pour les piétons, on ne s'aventure pas par là. Je n'y vais jamais qu'en taxi.

Ma rue. Voilà, c'est la sortie, on doit arriver rue Baudricourt, là. Fallait faire attention, à l'arrivée, parce qu'il y a pas mal d'enfants qui passent devant la sortie du parking, et je me souviens, je faisais spécialement attention.

Un détail du souterrain. Ça été repeint.

Des fois là, ils roulent trop vite ici.



Photo n°5



Le Crédit lyonnais. Alors ça, c'était magnifique. Malheureusement on ne peut plus prendre d'argent car maintenant ils ont fermé les distributeurs, alors...

Sa fille : Ça, c'est symptomatique.

Voilà, alors pareil, on allait à la Caisse d'épargne, on ne peut plus y aller.

Crédit lyonnais. Alors là, je peux vous dire qu'avant c'était à peu près le seul endroit où je pouvais prendre de l'argent car le distributeur n'était pas trop trop haut. Et maintenant, cette agence a été braquée, alors ils ont enlevé le distributeur. Ça montre l'insécurité.

Mais La BNP qui se trouve dans la galerie a un distributeur qui fonctionne ?

Oui, mais le distributeur est trop haut. L'agence écoreuil en face, c'est pareil, elle ne donne plus d'argent. Alors vous voyez, ça montre l'insécurité.

Ça, c'est prémonitoire ! Ça, c'est avant la Chine ; vous le savez, ça a été fait avant, c'est incroyable ! Alors le Crédit lyonnais, ce qu'il y a de moche, c'est qu'on ne peut pas retirer de l'argent, on ne peut pas. Ma femme en parlait encore aujourd'hui, parce que la dalle ne permet pas l'acheminement des fonds entre la camionnette et ça. Moi qui suis au Crédit lyonnais, ça ne me sert strictement à rien. Vous ne pouvez pas prendre de l'argent, vous ne pouvez rien faire, quoi.

Et au guichet ?

Ah oui ! mais au guichet, mais aux heures d'ouverture. Ce qu'il y a d'intéressant, de retirer. Et ça, je trouve ça très bien (les plantes).

Vous savez qu'il y a un distributeur dans la galerie Oslo ?

Oui.

Et vous vous en servez ?

Non, parce qu'on propose moins, et puis le distributeur, c'est compliqué parce qu'il faut avoir une carte et quand c'est au Crédit lyonnais, je peux prendre plus. Bon, ça j'aime bien (les plantes), mais toujours même remarque, il aurait fallu que ça puisse être plus (mouvement des mains en étai)... c'est trop...

Laisser s'échapper un peu la nature ?

Oui, c'est ça. Elle est trop (mouvement des mains en étai)...

Le seul endroit où l'on pouvait retirer de l'argent et où l'on ne peut plus car le distributeur a été retiré. Le Défi, fermé. Et un Crédit lyonnais qui était un distributeur d'argent et qui ne l'est plus. Depuis un certain temps, depuis plusieurs mois, voir même plusieurs années. Ce n'est pas depuis la nouvelle loi sur le transport de fonds ? C'est à partir de la période où les transporteurs de fonds se sont manifestés, se sont mis en grève à plusieurs reprises à la suite d'agressions. Le Crédit lyonnais a cessé de distribuer de l'argent. Donc voilà... Aujourd'hui une carte de crédit, ça fait quand

même partie de la vie quotidienne, et on ne peut plus tirer d'argent sur la dalle. 12 000 personnes et pas un point pour tirer de l'argent. Si, quand même, dans la galerie. Mais vous voyez, moi j'habite et je travaille sur la dalle, et je ne peux pas aller dans cette galerie, je fais un blocage. Je trouve ça d'une tristesse, c'est terrible. Oui, c'est juste un lieu de passage. Je préfère parcourir plus de distance pour aller chercher de l'argent, même aller à la poste rue d'Ivry, plutôt que d'aller dans cette galerie.

C'est le Crédit lyonnais et en face, là c'est la tour de Londres. C'est vrai, c'est dommage que ce soit tout fermé.

Un autre supermarché s'est ouvert. Vous y allez ?

Franprix, non.

C'est trop loin pour vous [à l'opposé de chez eux] ?

Non, c'est pas trop loin, mais c'est-à-dire qu'il vient d'ouvrir il n'y a pas longtemps. C'était au début de l'année, je crois. C'est très récent. Comme l'autre fois, on est passé devant, le matin, avec ma femme, on s'est dit : « Tiens ! ils l'ont ouvert il n'y a pas longtemps ». Avant il y avait une antenne France Télécom, ou non, une antenne de la Poste, provisoirement, quand ils étaient en travaux. Ici, c'est bien le cadre de vie. C'est pas mal.

Ah oui, alors là, oui, je vois bien. Ça, c'est les pagodes... Ça, c'est le magasin qui est fermé, le Crédit lyonnais, ça je vois très bien où c'est.

Ce sont des endroits où vous allez souvent ?

Oh oui ! Ça, j'y vais tout le temps. Je passe devant pour sortir prendre l'autobus.

Le 62 ou le 83, ils sont en face l'un de l'autre. Ils sont au même arrêt. Dans les deux sens, il y a les deux autobus.

Alors là, c'était pas un Crédit lyonnais. Peut-être que si, remarquez. Que dire, sinon que les enfants, et encore maintenant, aiment particulièrement escalader ces... C'est peut-être qu'il manque un espace vert ouvert sur la dalle. Parce qu'il faut avouer que le moindre coin de verdure est en général... Les enfants y vont, quoi. C'est net. C'est vrai que ça manque.

Déjà à l'époque ?

Oui. Déjà à l'époque. Et sinon moi, j'aime bien. J'aime bien l'architecture et je trouve que c'est une jolie idée. Peut-être que ça pourrait être mieux, mais...

Devant le Crédit lyonnais. Il y a le fait que « Défis » soit fermé, donc cela fait un peu plus pauvre de ce côté-là. Rien de spécial.

Leur fille : *Toujours pareil, cela pourrait être vachement mieux exploité.*

Elle : *Oui, l'entretien quand même.*

Lui : *Ça revient à ce que l'on disait tout à l'heure. Le Crédit lyonnais, il est fermé, non ?*

Leur fille : *Non, il est ouvert, c'est juste le distributeur automatique.*

Elle : *La dalle pourrait être plus accueillante quand même.*

Photo n°6



Ça ne m'évoque rien du tout cette photo. Si, si, ça m'évoque hier une moto qui a failli renverser une dame qui était comme ça ici sur la dalle. Alors que c'est interdit aux cyclables.

Alors là, béton, béton, béton.

Elle : Regarde, on dirait ta grand-mère là, au milieu.

Lui : Oui, c'est ce que j'allais dire. Donc la photo 6 : la belle mère.

Leur fille : Non, ça c'est bien, ils ont rajouté des panneaux, des indications, tout ça.

Lui : Oui, la signalétique.

Leur fille : La signalétique, c'est bien.

Elle : Enfin, pour nous, bon... Mais pour les gens qui arrivent, c'est bien.

Là, moi je l'ai vu au moment où on fait quelquefois les opérations portes ouvertes avec les ateliers, parce qu'il y a pas mal d'ateliers d'artistes sur la dalle, là haut, tout ça... Donc il y a 1 ou 2 journées par an, on fait une signalétique qu'on voit, qu'on pourrait très bien... On met quelques chevalets, quelques sculptures, et puis des panneaux, tout simplement avec des photos pour indiquer que c'est là, tout de suite. Ça, on voit, que c'est minimaliste. Il faudrait faire quelque chose là, quelque chose de mieux. C'est petit.

Ça, c'est Londres et Anvers.

Son fils : Et derrière, il y a chez nous [hors cadre].

Il y a chez nous, oui. De ce côté-là. C'est... Enfin, c'est vrai, la nuit, des fois sur cette partie de l'immeuble Londres, c'est pas très bien éclairé. Ça fait un peu peur par rapport aux personnes âgées ou aux personnes toutes seules, aux individus seuls. Des fois, ça surprend.

La partie de la dalle où vous habitez est plus éclairée ?

Oui.

Alors, donc là, voilà [hors cadre], vous prenez le café, au Pyrénéen, à la terrasse, le petit passage pour aller faire les courses, au centre commercial. Je me souviens qu'il y avait eu des photographes qui étaient venus sur la dalle, qui avaient tracé un rond, un grand rond par terre, et qui, en fait, avaient proposé à tous les gens qui passaient de se faire prendre en photo. Et on voyait bien, donc on était dans le quartier chinois, et il y avait eu une grande exposition après, sur la dalle. On avait posé, et on était très content. Les habitants fixés.

Sincèrement, rien de spécial non plus. Il y a un truc quand même, c'est que c'est assez bien indiqué. Bonne signalétique.

Collègue : *Moi, je ne suis pas d'accord avec toi, car tous les livreurs lorsqu'ils viennent nous voir, ils sont totalement paumés.*

Mais le problème des livreurs, c'est que leur adresse c'est rue du Javelot, alors c'est au sous-sol. Donc ça n'a rien à voir avec les numéros qu'ils ont sur la dalle.

Là il y a le magasin, oui, je vois très bien où c'est [silence].

Où est-ce ?

Ben... c'est... [elle rit, ne s'en souvient plus] les escaliers roulants sont là ? Pour sortir ? et puis là, je ne sais pas le nom des tours. C'est la tour Mexico, ça. Centre mercure, ça va par là, galerie Oslo, ah non ! galerie Oslo, c'est pas ce que je pense. La galerie Oslo, est-ce que c'est pas la galerie...

La galerie Mercure, c'est celle qui est à l'extérieur. C'est le centre Mercure, d'ailleurs.

Comme tout ça se ressemble terriblement, tous ces immeubles sont pareils, on les reconnaît pas l'un de l'autre.

Là vous ne les reconnaissez pas parce que la photo est réduite, mais lorsque vous êtes sur la dalle, ce n'est pas plus facile de se repérer ?

Moi, je suis incapable de dire aux gens, quand les gens me demandent : « Je veux aller tour «machin» », en général je leur dis de regarder le plan. Moi, je ne sais jamais. À part Helsinki, Cortina, Mexico ou Tokyo, je suis en train de me tromper entre Mexico et..., non. Tokyo, c'est celle où il y a le centre de sécurité social ; Mexico, c'est celle qui est près de l'escalator de sortie, par lequel je sors. C'est par là [elle me montre sur le plan] ; celle-là, je ne sais pas comment elle s'appelle. Moi, je ne sais jamais le nom de tous ces machins. Ils sont tous pareils.

On regarde ensemble le nom des immeubles : Ça c'est Mexico, ça c'est Athènes ...

Ah oui ! Athènes.

Ça c'est Sapporo, Olympie, Grenoble, Londres...

Alors je ne comprend pas. Ah, si ! alors je ne me suis pas trompée. Je trouve que c'est très difficile de s'orienter dans ces tours.

Tokyo, c'est celui-ci...

Oui, celui-là, je le reconnais.

Et celui-là, Squaw-Valley.

Voilà. Je connais aussi celui-là. J'ai une amie qui habitait là.

Ce panneau n'existe plus.

Pour quelle raison ?

Je ne sais pas. Je sais qu'il n'existe plus, car lorsque des gens me demandaient comment aller à telle ou telle tour, je les renvoyais sur ce panneau et un jour je me suis aperçue qu'il n'existait plus.

Cette photo ne vous évoque rien ?

Je suis là depuis 1981 et galerie Oslo, je ne sais même pas ce que c'est, et Centre Mercure non plus. La galerie Oslo, c'est la galerie souterraine. Enfin souterraine, couverte. C'est ça, non ? Et Mercure, ce sont les boutiques au milieu, je crois. Mais, pour moi, cela n'évoque pas grand-chose. Oui, pas grand-chose, ça n'a pas de sens. Parce que cela ne fait pas vraiment partie de notre cadre de vie. La dalle, c'est le lieu où je travaille, où je vis, mais c'est tout. Ce n'est pas là que je passe du temps de loisirs.

Photo n°7



Alors ça je ne sais pas où c'est. Je n'y suis jamais allée.

Là, je ne vois pas ce que c'est que ces trucs-là.

Vous ne voyez pas où c'est ? Pourtant, à mon avis, vous les voyez depuis chez vous [On va voir à sa fenêtre et je lui montre].

Ah ! oui. Ah, c'est ça ! Au-dessus de la dalle ! Mais personne n'y va jamais là !

Avant il y avait un panier de basket, c'est un endroit où jouent les enfants.

Mais alors les ballons devaient toujours passer par dessus et tomber dans la rue !

Je crois que c'est la raison pour laquelle ils ont ôté le panier...

Oh oui, c'était idiot. Non, c'est pas possible !

Et vous savez comment s'appelle l'espace vert juste derrière ?

Non, c'est nouveau ça, ils sont en train de construire. Je ne sais pas du tout.

La mer de lavande.

Ça n'y ressemble pas ! [elle rit] Ils sont bien ambitieux ! C'est une vue de l'esprit ! Mais qui est-ce qui va là-haut ? Il y a quelques enfants qui jouent aux patins à roulettes, mais qui est-ce qui va se promener là ? Il n'y aura personne ! Il y aura des chiens dont les maîtres auront la flemme d'aller jusqu'à la rue ; il faudrait qu'il y ait un espace canin, sinon ça va être une horreur.

Ça l'est déjà...

Ça l'est déjà, ça ne m'étonne pas. Il faut qu'il y ait un espace canin, ce n'est pas possible. Les gens, même sur la dalle, ne font pas attention. Les chiens errants ou même avec leur maître, les maîtres n'ont pas le courage d'éduquer leur chien, pour les emmener dans les caniveaux. Oh non ! Ces chiens ! Je comprends qu'on en ait, qu'on aime les chiens, mais on les éduque.

Donc vous n'avez jamais vu beaucoup de personnes par là, vous sembliez même surprise que des enfants puissent y jouer...

Non. J'en vois un peu par la fenêtre, sans doute quand je regarde, c'est-à-dire qu'il y a énormément de pétards un peu tout le temps sur cette dalle. Et quand il y a des fêtes, alors c'est abominable. Enfin abominable, ça ne l'est pas.

Les fêtes ?

Les fêtes de nouvel an ou... alors le sol est jonché de papiers de pétards et tous les enfants, je pense à cet endroit dont vous parlez où il y a ce panier de basket, là, il y a des enfants qui font éclater des pétards ; mais beaucoup, alors.

Cela doit résonner ?

Ah, ça résonne énormément. Et ça, des pétards, il y en a tout le temps.

Même en dehors des fêtes ?

Oui, même en dehors des fêtes. C'est une des choses qui m'ont frappée. Je n'entends pas de bruits, alors je n'entends que ça. J'entends pas les voitures.

(Silence)

Vous voyez où c'est ?

Oui, je sais. Le basket, c'est ça ?

Oui, c'est ça.

(Silence)

Vous savez qu'il n'existe plus ?

Ah ! Ils l'ont enlevé ?

Il a été enlevé, oui.

(Silence).

Vous en imaginez les raisons ou pas ?

Je vois parce que... [silence]...

Vous le situez bien ?

Oui, là-bas [geste du bras]... [silence]... Mon opinion, sur tous ces équipements, moi je suis très suédois là-dessus. J'ai vécu en Suède. Quand les enfants partent des écoles en Suède, et ceux qui ne sont pas dans les écoles rentrent. Ça veut dire que tous les stades, tous les gymnases, les cantines, toutes les salles de réunions servent à tout le monde. Ils n'ont pas ce blocage. Là, depuis ma fenêtre, je vois 5 stades vides, des cours vides, des écoles vides, des gymnases vides, qui servent, en gros... il y a je ne sais pas combien de jours de scolarité pour les enfants, j'entendais, c'est d'ailleurs assez curieux, j'entendais les sonnettes, là, qui continuaient de sonner les récréations pendant les vacances, même les week-end. C'est vide, et vous entendez « dring ». Alors je vois ça, je vois 6 ou 7 écoles, et ça, c'est un investissement énorme, vide, qui ne sert à rien ou très peu. Il sert beaucoup, mais dans le temps, dans l'année, allez, soyons gentils, la moitié du temps. Alors qu'il y a des beaux cheval d'arçon, des beaux... Alors je me dis ça, c'est une ânerie et qu'on a ça, avec quelques petits bricolos de cet acabit-là et on a des stades magnifiques qui ne servent à rien, ou très peu. Donc mon opinion est de dire que le problème est d'ouvrir la structure de l'Education nationale qui, avec ses magnifiques cantines, ses magnifiques salles, se ferme. Donc ici, si vous ouvrez l'espace autour, c'est merveilleux pour tous les enfants. Ils sont fermés. Alors on va dire question d'assurance, etc., des tas de choses, mais c'est le signe d'un ghetto !

En fait, le panier a été enlevé pour des raisons de sécurité, parce que, juste derrière, il y a 10 mètres de vide, vous voyez ?

Oui, je vois bien, c'est l'ancienne voie de chemin de fer.

C'est ça, et comme les grilles de côté ne sont pas très hautes et qu'il n'était pas rare que les enfants grimpent dessus... et une autre raison semble-t-il est le bruit, la résonance.

D'accord, mais je voulais vous faire voir ma réaction : je ne peux pas supporter des bricolos comme ça, alors qu'il y a des choses magnifiques à côté. Je trouve ça, vraiment, et c'est avec mes impôts en plus ! Mais ça, vous savez... [silence]...

Son fils : *Ah ! Ça, je sais où c'est.*

C'est à côté, de l'autre côté.

Son fils : *Je sais où c'est, il y a un terrain de basket ici. Derrière, il y a un parc.*

Tu as remarqué qu'il n'y avait plus le panier de basket ?

Son fils : *Si, il y est encore.*

Non, ils l'ont enlevé.

Son fils : *Ils l'ont installé là.*

Non, ils l'ont enlevé.

Son fils : *Ils ont mis un terrain de foot, alors.*

Non, il n'y a rien du tout.

Le terrain de foot dont tu parles, c'est peut-être ce qu'ils appellent la mer de lavande ; vous avez entendu parler de la mer de lavande ?

Non.

C'est une sorte de terrain vague où est plantée de la lavande. Et tu vas y jouer, là-bas ?

Son fils : *Non, pas ici.*

Ah ! ça je ne vois pas où c'est.

C'est sur la dalle supérieure, plutôt vers la tour Tokyo, juste en face de Squaw-Valley, on prend l'escalator et on arrive là...

Alors là, on y allait jamais, certainement parce que... je pense que si on y habitait maintenant, l'aîné qui fait du basket irait là. Mais nous, on n'avait pas de raisons d'aller là, n'en faisant pas nous-même [elle rit].

C'est à la limite de la dalle.

Oui, je vois, il y a le centre commercial et il y a un petit escalator à gauche, qui monte.

Collègue : *Alors je suppose que c'est la dalle n°2, mais je ne connais pas.*

C'est ça, c'est la dalle n°2 ?

Oui, c'est ça. C'est une photo très polémique.

Collègue : *Ah bon, à cause de l'insécurité ?*

Non, pas du tout. C'est à cause du panneau de basket qui a été supprimé.

Collègue : *A cause du bruit.*

Je ne crois pas. C'est à cause de la sécurité, parce qu'il y avait danger. Parce que derrière il y a le vide.

Collègue : *Ah bon, je ne connais pas.*

L'été, les jeunes, ils jouent là. Mais c'est trop près du vide. Les gens rouspètent parce que les jeunes font du bruit lorsqu'ils jouent. En tout cas, le filet, il a disparu.

Oui, ce sont les autorités qu'ils l'ont enlevé ?

Ah bon, pourquoi ?

Parce qu'elles considéraient que c'était trop dangereux de jouer là.

Pourquoi elles n'ont pas fait enlever tout le reste alors. Je ne sais pas.

Alors cette photo ne m'évoque rigoureusement rien, je ne sais même pas où c'est. J'imagine que c'est au fond.

Pourtant c'est une photo très polémique ?

Si, si, si, c'est en face de Squaw Valley, ils ont fait un terrain de basket. J'ai l'un de mes garçons qui va jouer au basket là. C'est en haut des marches et Squaw Valley est ici. Et là sur la droite, ils doivent faire quelque chose pour les petits, je crois. Ils ont déjà mis des grilles et il y a un sol qui est fait. Je ne connais pas.

Et votre garçon, il ne vous dit rien à propos de cet endroit ?

Du basket, il n'en fait pas très souvent, il fait surtout du roller.

Le panneau de basket a été enlevé, et maintenant il y a un grand graffiti sur le sol, où il est inscrit « Plus de but, ni de panneau de basket, et nos enfants ? Que fait la mairie, signé : un père en colère ».

C'est intéressant. Cela dit, est-ce qu'il n'y avait pas un risque que les ballons passent par-dessus, ce qui entraînerait les gamins à escalader. Je ne sais pas.

C'est l'une des raisons pour lesquelles il a été enlevé. Mais l'une des personnes interviewées m'a demandé à ce sujet : « Mais à qui incombe la responsabilité ? À la mairie, aux parents, à la copropriété ?... »

De l'avoir enlevé ?

De l'avoir enlevé, mais surtout en cas d'accident. Parce que panneau de basket ou pas, est-ce que cela les empêche réellement de jouer au ballon ici, et d'escalader ?

Ce qui est sûr, c'est que derrière, c'est le vide. Au moins 20 mètres de vide. (Elles regardent ensemble sur la carte.) Tu vois, c'est précisément ici. Derrière, c'est l'entrée de la gare souterraine. Et ici aussi, il est sensé y avoir une sorte de jardin (la mer de lavande).

Lui : Je trouve ça hyper dangereux. Ça me fait peur.

Elle : Quoi ?

Lui : La 7. Ça me fait peur... Ils ont mis une petite rambarde, mais je vois des gamins qui montent dessus lorsqu'ils jouent au football. Voyez, ils jouent au foot dans ce sens-là. Mais souvent le ballon passe au-dessous. Et les gamins du coup montent dessus. Vous voyez, ils ont mis ça (les rambarde), mais c'est très bas. Je me suis toujours dit en moi-même, un jour il va y avoir un accident. Et qui va être nommé responsable de ça ? Je me suis toujours demandé pourquoi il n'y avait pas quelque chose de beaucoup plus haut. Et c'est resté pendant je ne sais pas combien de temps sans cette petite rambarde... Et vraiment, c'est resté avec cette hauteur-là pendant... je ne sais pas moi... 20 ans, 25 ans. Cette petite rambarde, elle date de l'année dernière seulement.

Elle : Oui, ils pourraient mettre une protection, je ne sais pas moi, un filet, quelque chose.

Lui : Oui, oui, moi j'ai une trouille là de voir les gamins qui montent là-dessus pour voir leur ballon parti en bas.

Photo n°8



Ça me dit quelque chose ; c'est l'entrée de la galerie, on dirait. Mais non, je ne connais pas, ça ne m'intéresse pas.

Alors ça, qu'est-ce que c'est... Non, c'est plus les parkings, qu'est-ce que c'est que ça ? Je ne vois pas où c'est...

C'est peut-être un passage sous Rome ?

Je ne reconnais pas ça. C'est tout d'abord ce que j'avais pensé, mais le revêtement de sol je ne le reconnais pas. Non, c'est pas là. À moins que la tour Rome soit là et que ça soit entre Cortina et la tour Rome, un passage où je ne vais jamais parce que c'est pas ma porte, et ça ne débouche sur rien, ça ne débouche que sur les appartements.

[Silence]...

Vous savez où cela se situe ?

Oui, enfin, exactement, non. Je ne vois pas bien. C'est tout le travail, bon, je n'ai rien contre les ingénieurs, j'en suis d'ailleurs, mais c'est très ingénieur ce truc-là. On le sent bien quoi, la SNCF, les grandes instances, la Caisse des Dépôts qui a travaillé là-dedans, c'est pas Gaudi, quoi.

Ce sont les escaliers qui montent à la tour Tokyo. Et ça aussi.

Son fils : Galerie Oslo !

Non, c'est à la sortie de la galerie d'Oslo et de la sécurité sociale.

Son fils : Après il y a la tour Tokyo, derrière.

Oui, c'est juste à côté. Oui, ça craint un peu aussi la nuit ici, par ici. Ça descend là...

Son fils : Il y a des voleurs, Pierrick il m'a raconté qu'il y a des voleurs qui sautent, là.

Ils sautent ? Comment ça ?

Oui, il y a un petit escalier juste là et eux, ils peuvent sauter jusqu'à peu près 4 mètres de hauteur.

Alors ça, ce doit être vers la tour Rome, non ?

Non.

C'est pas l'entrée ? Alors ça ne me dit rien.

C'est de l'autre côté du centre commercial, côté Sécurité sociale.

Ah ! du côté Sécurité sociale. Pourtant, j'avais ma sécu, là, ça devrait me dire quelque chose, mais ça ne me dit rien ! [elle rit].

Collègue : *Alors là, c'est triste, c'est triste, ce n'est pas très accueillant. Là, il y a un sentiment d'insécurité.*

Où ça ?

Collègue : *Tu sais quand tu passes sous les immeubles.*

Vous pouvez la situer cette photo ?

Pas du tout.

La Sécu. Pas pratique pour moi cette pente, ça glisse.

Je ne sais pas exactement où ça se situe. Si, c'est l'entrée près de la Sécu. Ce que je remarque, c'est les graffitis. Ça en revanche, c'est un accès que je ne prends jamais. C'est quand vous arrivez par l'avenue d'Ivry, et vous voyez là une antenne de la Sécu au bout de la galerie couverte. Oui (? ? ?). Tout au bout de la galerie couverte, tout droit. Ah, oui, je vois. Et là il y a une rampe. Et je sais que quand j'ai la poussette, elle est immense cette rampe. Je ne prends jamais cet accès. Les graffitis, ça caractérise la dalle quand même. On est vraiment envahis de graffitis. Mais, j'aurais quand même envie de dire que, depuis quelque temps, les graffitis sont moins nombreux. Oui, parce qu'ils sont systématiquement enlevés depuis quelque temps. Et moi, j'ai appelé une fois, à la mairie au service de la voirie, un service qui s'occupe de ça, des tags. Et je suis tombée sur une personne fort aimable, qui m'a répondu : « Nous viendrons, entre telle date et telle date, parce que pour le moment nous allons dans le XV, puis nous viendrons dans le XIII. » Et ils sont venus, et ils ont fait ce qu'ils avaient à faire, ils ont tout enlevé. Bon, maintenant à nouveau, il faut que je les rappelle. Mais, au moins, à ce niveau-là, on ne se sent pas abandonné. Lorsque l'on appelle, on a une personne, qui nous répond vite, on a pas des numéros de téléphone, qui nous renvoient à des bureaux, des bureaux et des bureaux. On a quelqu'un qui sait de quoi on parle, qui ne cherche pas à savoir qui est responsable, non, qui répond à la question de façon efficace et précise, et ça c'est bien. Parce que le temps que l'on perd à chercher des correspondants, qui en plus ne savent pas de quoi on leur parle. Dans ce cas, en l'occurrence, c'est vraiment bien.

Elle : *Ici ça pue, c'est sinistre.*

Lui : *Oui, c'est le coin des clodos.*

Photo n°9



Alors ça oui, je vais vous dire, ça c'est l'horreur. Quand on a une poussette d'enfant, et qu'il faut se taper 500 mètres en plein vent et en pleine flotte. Et en plus, ce qu'il y a de terrible sur cette dalle, c'est qu'il y a un courant d'air toute l'année.

Alors celui-là, qu'est-ce que c'est que ça... j'ai l'impression qu'il y a un jet d'eau, je ne vois pas ce que ça peut être, qu'est-ce c'est ces barrières blanches ?... C'est peut-être vers l'escalier dont on parlait tout à l'heure, qui descend vers la rue Baudricourt avec les écoles, c'est peut-être par là. Il me semble. Je ne suis pas très sûr, mais je crois bien. Ce dédale de passages, ça me fait penser un peu à ça. Oui, je pense que c'est ça.

Alors ça, je connais très bien, alors c'est tout le problème des rampes. Là, on dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions, mais il ne faut pas... C'est terrible ce que je vais dire et méchant, mais c'est pas parce qu'un handicapé passe là une fois, qu'on ait des systèmes qui... je préférerais un petit ascenseur, avec une clé... Mais toutes ces pentes, là, je trouve ça désagréable, on marche mal dessus, bon.

Vous ne le voyez donc qu'en termes d'accès pour personnes handicapées ?

Oui, oui, il y a quelques... Mais, par exemple, celle là, elle est très peu employée, quoi. Alors ça fait des obliques et c'est très désagréable de marcher sur ces pentes. C'est comme un escalier, il faut qu'il soit très bien balancé, mais là, marcher, c'est...

Avant, ici, il n'y avait pas de rampe. Mon fauteuil, un jour, a glissé et je suis tombée.

C'est le fameux accès dont je parlais, que je ne prends jamais. C'est avenue d'Ivry, ça. C'est l'accès que je ne prends jamais, car la rampe, en poussette, est absolument interminable.

Lui : Panne d'escalator.

Elle : Moi, j'utilise ce coin que pour aller à la Sécu. Je ne passe jamais par là autrement.

Ça, ce sont les escaliers qui montent à la tour Tokyo. N'est-ce pas ? (à l'attention de son fils)

Là, c'est pareil, c'est du même côté. Ça nous est arrivé de descendre par là. Je n'ai rien de spécial à dire.

L'escalier qui donne accès à la dalle. Je me demande si ce n'est pas l'accès du côté rue de Choisy ou bien celui de la rue Baudricourt. Mais je ne suis pas sûr, ça se ressemble un petit peu. Là encore, je dirais « sentiment d'insécurité ».

Ah bon, là aussi ?

Oui, tous les accès, je trouve, donnent ce sentiment. À part celui de la rue de Tolbiac. Je trouve que tous les accès ne sont pas très sûrs.

Photo n°10

Alors ça, c'est comme ça que ça devrait être partout Le ciel bleu, l'herbe verte.

Ça, je ne vois pas du tout où c'est. Il y a un petit immeuble là, vers Tokyo, c'est vers Tokyo, ça ?

C'est en bout de dalle de toute manière, puisqu'on voit...
Un autre immeuble, de type classique...

Bon, ça, je trouve qu'il y a un peu de vert qui apparaît. Ça, c'est assez bien, quand on voit les bâtiments plus anciens qui se mélangent avec les autres, je trouve ça assez... Il faudrait presque avoir ça sur ordinateur et y aller carrément pour le modifier, quoi. Ça, j'aime bien.

C'est le contraste que vous aimez bien ?

Oui, j'aime bien. J'aime bien les effets buvards entre les structures, pour moi, c'est ça la ville. Il faudrait essayer de les faire s'interpénétrer.

Son fils : Ah ben ça, c'est l'école (bâtiment rouge).

Oui, ça, c'est l'école où ils ont été. Là, ça (hors cadre), c'est aussi la tour Tokyo tout ça. Là, c'est pas loin de la tour Tokyo. Oui, c'est vrai, sur cette dalle-là (chez eux) il n'y a pas beaucoup de petits jardins.

[Silence] Alors là, je n'arrive pas à voir où... honnêtement. Pourtant, ce truc rouge me dit quelque chose.

C'est derrière Squaw-Valley.

Il y a des petites maisons, là, une rue avec des petites maisons, des trucs comme ça, là on n'allait pas non plus ; c'est un peu excentré.

Je ne situe pas du tout, je ne vois pas où c'est. Il y a un côté verdure sympa.

Avant, je me mettais ici pour prendre un peu le soleil. Maintenant, je ne le fais plus. Vous êtes là, mais vous avez le sentiment que tout le monde peut observer. Et puis il y a quinze étages au-dessus de vous.



Je reconnais l'école du 47 avenue d'Ivry. C'est la rue de la pointe d'Ivry. C'est la seule photo où il y a du vrai vert. Ca m'évoque pas grand-chose.

La fille : Je n'y suis jamais allée là-bas, moi. Peut-être que pour les gens de Squaw Valley, ça a un intérêt.

Elle : Si, pour aller au parking, lorsque le premier ascenseur est en panne.

Leur fille : Oui, mais bon, tu ne te balades pas là.

Elle : Ah non, c'est sûr.

Lui : C'est un passage, c'est une sortie.

Leur fille : Oui, mais eux, ils ont du vert, n'empêche.

Photo n°11



Alors ça, c'est pareil. Il y a 20 ans, c'était magnifique, parce qu'il y avait tous les commerçants. C'était une galerie commerciale très attrayante. Malheureusement, maintenant c'est sympathique, mais c'est « Chinatown ».

Sa fille : Avant, c'était différent, il y avait plein de magasins, il y avait une esthéticienne. Je me souviens quand j'étais petite. C'était presque chic ici.

Ça c'est la galerie marchande de Mercure.

Mercure ou Oslo ?

Ou Oslo, je ne sais pas la différence.

Mercure, c'est celle qui est à l'extérieur avec les...

Ah ! c'est celle-là, c'est Mercure ! Alors celle-là, c'est Oslo. C'est la galerie Oslo. J'y vais quasiment jamais. J'y vais quand il pleut, et que je veux traverser sous les passages couverts. Mais il y a que des cassettes, des musiques asiatiques, des colifichets, des robes asiatiques, rien de ce que j'achète.

Bon, là, vous voyez, quand c'est déjà plus coloré et plus éclairé, ça change quand même tout. Alors ça, c'est très vivant, ça grouille ; là vous avez des fruits que vous connaissez pas, que vous achetez chez le Chinois. L'autre jour, il y avait un plateau de fruits, j'en connaissais aucun ! Quand même, à 60 et quelques années, n'en connaître aucun, c'est pour dire ! et tout ça près de chez vous, pas obligée de prendre l'avion pour aller à Shanghai...

Son fils : Galerie Oslo.

Oui, ça c'est la galerie Oslo, à l'entrée. L'opticien.

Vous connaissez les commerçants ?

Oui. L'imprimerie, oui, après il y a l'agence de voyage...

Son fils : Là, il y a la librairie...

Oui, et puis là, il y a des boutiques de coiffure.

Son fils : Et là, on peut louer des cassettes.

Oui.

Voilà la galerie aux chinoiseries (elle rit). Mon mari avait son comptable, là. Un comptable chinois.

La galerie marchande. Alors là, j'adore, je trouve ça très sympa. On a l'impression d'être en Asie. On a l'impression d'être ailleurs, c'est génial. Il y a une bonne ambiance. Moi, j'aime bien.

Leur fille : Rien.

Lui : Galerie marchande.

Elle : Galerie marchande.

Leur fille : Un peu trop de magasins chinois.

Lui : Ce n'est pas désagréable.

Elle : Oui, ce n'est pas désagréable.

Leur fille : À part le bar qui a été ouvert. Enfin, en même temps, ils ne nous embêtent pas les gens qui sont au bar. Mais, eux, c'est un fumoir. Et nous, on passe avec les enfants... Et c'est un endroit clos, et tout le monde fume et boit.

Elle : Mais c'est où ce bar ?

Leur fille : Au milieu de la galerie.

Lui : Oui, dans la galerie, en face la BNP.

Ce bar vous pose un problème ?

Leur fille : Oui, je ne trouve pas ça bien, dans un endroit clos comme ça.

Lui : Et en plus, ils ont la licence IV, ce qui veut dire qu'ils ont les appuis qu'il faut.

La fameuse galerie. Elle est presque à son avantage sur cette photo. Oui, car il y a toujours beaucoup de monde dans cette galerie. Moi, il y a quelque chose qui m'horripile sur la dalle, ce sont les groupes de visiteurs qui viennent visiter la dalle. Oui, avec le Nikon en bandoulière. Oui, on a l'impression d'être au zoo. Ce sont en général des messieurs, des dames d'un âge certain qui se baladent avec conférencier et conférencière. Vous, vous passez avec votre caddy à provisions, vous avez l'impression d'être le lion dans sa cage. Ça me met en rage. Finalement, on est devenu une attraction pour les visiteurs. Et ce ne sont pas des groupes de l'étranger, japonais ou vietnamiens en voyage qui viendraient visiter la dalle, ce sont nos concitoyens qui viennent voir l'attraction. C'est un endroit que je ne fréquente, parce que je n'aime pas du tout, donc je ne l'emprunte jamais.

Et pour vous ?

Pour moi, c'est un passage. Je trouve que c'est triste, ça ne me donne pas envie d'y rester. Oui, c'est ça, je trouve cet endroit triste, glauque, sordide. Je trouve que ça sent mauvais. Le bruit et les odeurs me gênent. Mais, autrefois, je me souviens que j'allais plus régulièrement dans cette galerie, car il y avait un maroquinier qui vendait des produits de qualité, qui me plaisaient bien. Et il y avait le cordonnier, et le cabinet de radiologie. Le cabinet de radiologie existe toujours. Mais maintenant, lorsque j'y vais, je passe de l'autre côté.

C'est en dessous de chez moi, j'y passe tout le temps. Je ne suis pas spécialement cliente. Je vais faire des photocopies. Pendant un moment, ils avaient interdit les présentoirs. Parce que c'est quand même étroit, il faut voir le monde qu'il y a pendant le week-end !!! Et maintenant ils recommencent à mettre des présentoirs à l'extérieur des boutiques, ce qui fait que si un jour il y a un mouvement de panique, eh bien les gens vont se prendre les pieds dedans.

Photo n°12



C'est derrière la tour. C'est la halte-garderie.

Sa fille : Ah bon ? Il y a une halte-garderie ?

Mais oui, je te l'ai dit. Tiens, on va aller voir en partant. Il faut dire qu'avant j'étais jamais dans le quartier. Je partais travailler, je rentrais le soir. Je m'intéressais absolument pas. Je faisais mes courses à l'extérieur. Sauf le week-end, on faisait les courses ici, il y avait le boucher, le poissonnier, et il y avait un beau marchand de légumes. C'était super, vraiment c'était super.

Et ça... Ah ! eh bien, c'est l'escalier qui descend vers la rue Nationale. Vers rue Ponscarme, celle que j'utilise pour aller voir les infirmières, je crois que c'est ça.

Ça, toutes ces choses-là, comment vous dire, c'est... Moi, je dessine, je suis dessinateur. Ce qu'il y a de terrible, c'est la prétention, enfin... On a tendance sur une feuille de papier, à dessiner un certain nombre de choses. Parce que se projeter à l'intérieur avec ces régularités, c'est un travail d'homme. Et c'est pas ça. Je trouve que c'est plus un travail de femme, c'est-à-dire, je vois ma femme quand elle travaille, c'est pas un travail [sculptrice] mais bon, c'est beaucoup plus avec un matériau, beaucoup moins conceptuel. Ça, c'est le résultat : d'un bout à l'autre, c'est uniquement de la projection intellectuelle sur un espace.

L'application d'une théorie...

Oui. Et ça, c'est ennuyeux. C'est ennuyeux, parce que c'est un espace qu'on occupe longtemps. On peut faire ça, quand je fais un dessin par exemple, c'est pas trop grave, mais faire ça et que pendant 30 ans, 40 ans, votre projection du moment reste...

C'est une responsabilité...

Oui. Et puis, c'est une sacrée occupation de l'espace. D'ailleurs, c'est une des principales conditions que d'occuper l'espace comme ça, mais bon, faut bien se loger aussi.

La garderie d'enfants. Cela ne m'inspire rien.

Là, c'est derrière, la tour Montréal, tout ça. Il y a l'ANPE, ça, c'est la tour Londres [sur carte], on descend là. Parce que tout à l'heure, j'ai été agressé et puis j'ai couru jusque-là pour monter là, pour choper les deux voleurs. Je ne suis pas arrivé à les rattraper ces deux-là.

C'est la halte-garderie qu'on voit là ? Vous la connaissez ?

Non.

Son fils : *Oui.*

Savez-vous que des personnes jettent des choses par les fenêtres ?

Oui. Mais honnêtement, c'est pas très bien. Je sais, mais c'est pas bien. (silence) Oui, mais on ne peut pas mettre de filets ! Mais, pour moi, la meilleure solution c'est de mettre des caméras.

Des caméras de surveillance ?

Oui.

Son fils : *Comme on a vu hier ?*

Oui. C'est pas mal, oui.

Je ne vois pas où c'est. Si, c'est le bas de la tour Londres, avec la halte-garderie, et la descente sur l'avenue nationale. Ah oui, l'avenue nationale. Moi, c'est un circuit que je n'emprunte pas, et la halte-garderie, je ne l'ai jamais utilisée. Moi, j'ai failli, lorsque je me suis installée et que je n'avais pas de place en crèche, je m'étais renseignée. Et il prenait des enfants sous certaines conditions. Le problème, c'est qu'ils n'ont pas assez d'enfants. C'est étonnant, parce qu'habituellement ont fait la queue pour s'inscrire.

Ça vous interpelle ?

C'est béton, béton, béton. Rien d'autre, et pas entretenu encore une fois. Graffiti aussi, et un accès pas libre. On a l'impression qu'il n'y a pas de vie là-dessus.

C'est la petite halte-garderie, qui est de l'autre côté. J'ai assisté à des anniversaires. Il paraît que, pareil, ils sont obligés de mettre des grilles parce qu'il y a des gens qui balancent... Voilà.

Je ne la situe pas du tout.

Leur fille : *La sortie derrière la tour Londres.*

Elle : *Vers la rue nationale.*

Lui : *On n'y passe pas.*

Elle : *Si, c'est quand on va à la clinique.*

Lui : *Mais la clinique, je n'y suis allé qu'une fois.*

Leur fille : *Il y avait là la halte-garderie du fils de ma sœur. Il y a des morceaux de béton à certains endroits au milieu dans la cour. On ne sait pas bien pourquoi, ce n'est pas très bien pour les enfants. Ils pourraient aménager un peu mieux.*

Lui : *Ce n'est pas mis en avant, cet endroit. C'est dans un recoin.*

Leur fille : *Et les enfants se prennent plein de trucs sur la tête. Les gens ne respectent pas. Ils prennent leurs fenêtres pour des poubelles. Et encore, ils sont plus respectueux que nos tours à nous. Parce qu'ici, c'est pire.*

Lui : *De ce côté-là, c'est affreux, affreux. Il y a des gens qui donnent à manger aux pigeons. Ils ne se rendent pas compte, vraiment ils ne se rendent pas compte.*

Elle : *Oui, c'est vrai, c'est dégoûtant.*

Lui : *Ils jettent, jettent.*

Leur fille : *Ils venaient juste de nettoyer, c'était tout propre. Il n'y a pas longtemps, quelques jours. Et regardez dans quel état c'est.*

Comment vous expliquez-vous ça ? Comment pouvez-vous expliquer que ce côté de la tour, les gens jettent comme ça par les fenêtres ?

Lui : *Peut être parce qu'il n'y a pas d'éclairage et moins de passage.*

Elle : *Oui, moins de passage.*

Lui : *Peut-être parce que ce sont des appartements différents ? Je ne sais pas. Mais il y a la même chose à l'opposé. Et non, ce sont les mêmes appartements. Et encore, quand c'est un gamin, vous pouvez vous dire, c'est un jeu. Il ne se rend pas compte. Mais là, il y a des choses vraiment dégueulasses, et ce ne sont pas les enfants.*

Leur fille : *Oui, et puis, bizarrement, ils ne le font pas de ce côté-là. Encore que si, si. Le jeu des gens, c'est de lancer sur le toit des gens.*

Elle : *Oui, oui, vous regarderez tout à l'heure.*

Leur fille : *Donc, ils arrivent à lancer suffisamment loin pour que ça ne se voit pas.*

Mais, à votre avis, c'est du vandalisme pur ou une forme de revendication, parce que les gens se sentent abandonnés ?

Elle : *Je ne pense pas.*

Lui : *Il y a des gens qui viennent de cités qui étaient encore plus lugubres. Et qui vivent comme ils ont été habitués à vivre avant.*

Elle : *Et puis, on ne peut pas dire que ce sont les enfants. Parce que nous sommes presque tous arrivés ici en même temps dans cette tour-là, et les enfants avaient à peu près les mêmes âges. Donc, aujourd'hui, ils sont grands maintenant. Il n'y a plus de tous petits.*

Lui : *Mais il y a eu du renouvellement quand même.*

Elle : *Oui, mais des tous petits, il y en a plus dans cet escalier.*

Leur fille : *Oui, mais c'est toute la Tour qui jette, pas seulement cet escalier.*

Lui : *Mais, aux pieds de Sapporo, c'est encore pire que chez nous.*

Leur fille : *Mais je pense que c'est aussi une histoire de bruit. Les gens balancent des choses par les fenêtres lorsqu'ils veulent les faire taire.*

PARCOURS ET CHEMINEMENTS SUR LA DALLE DES OLYMPIADES

Le plan cadastral soumis aux interlocuteurs était de format A3, pour un confort de lecture et de maniement.

Le traitement des parcours et cheminements reproduits ci-après ont été réduits afin d'embrasser l'ensemble des données en une lecture.

Fig 10 : plan de localisation des cheminements.

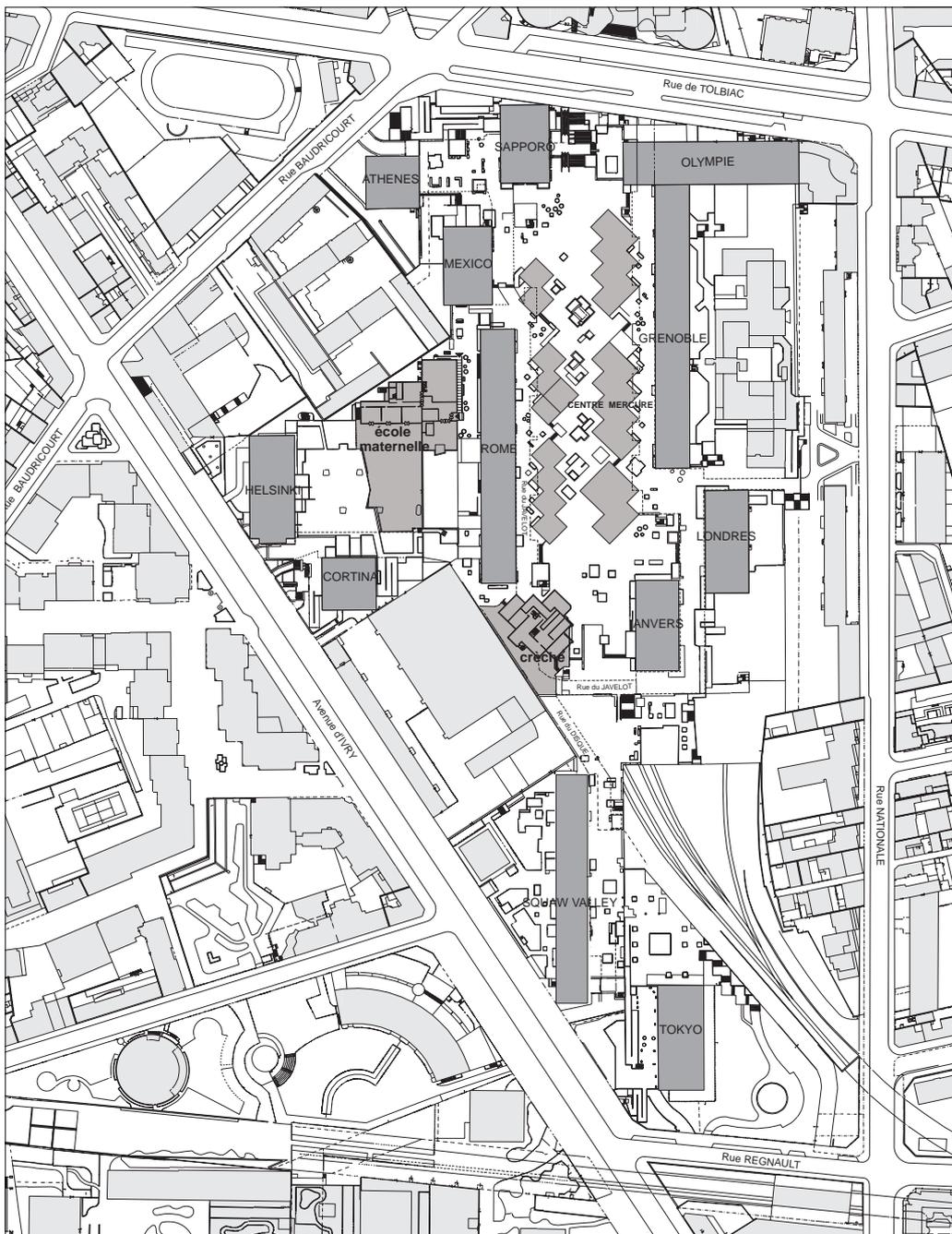
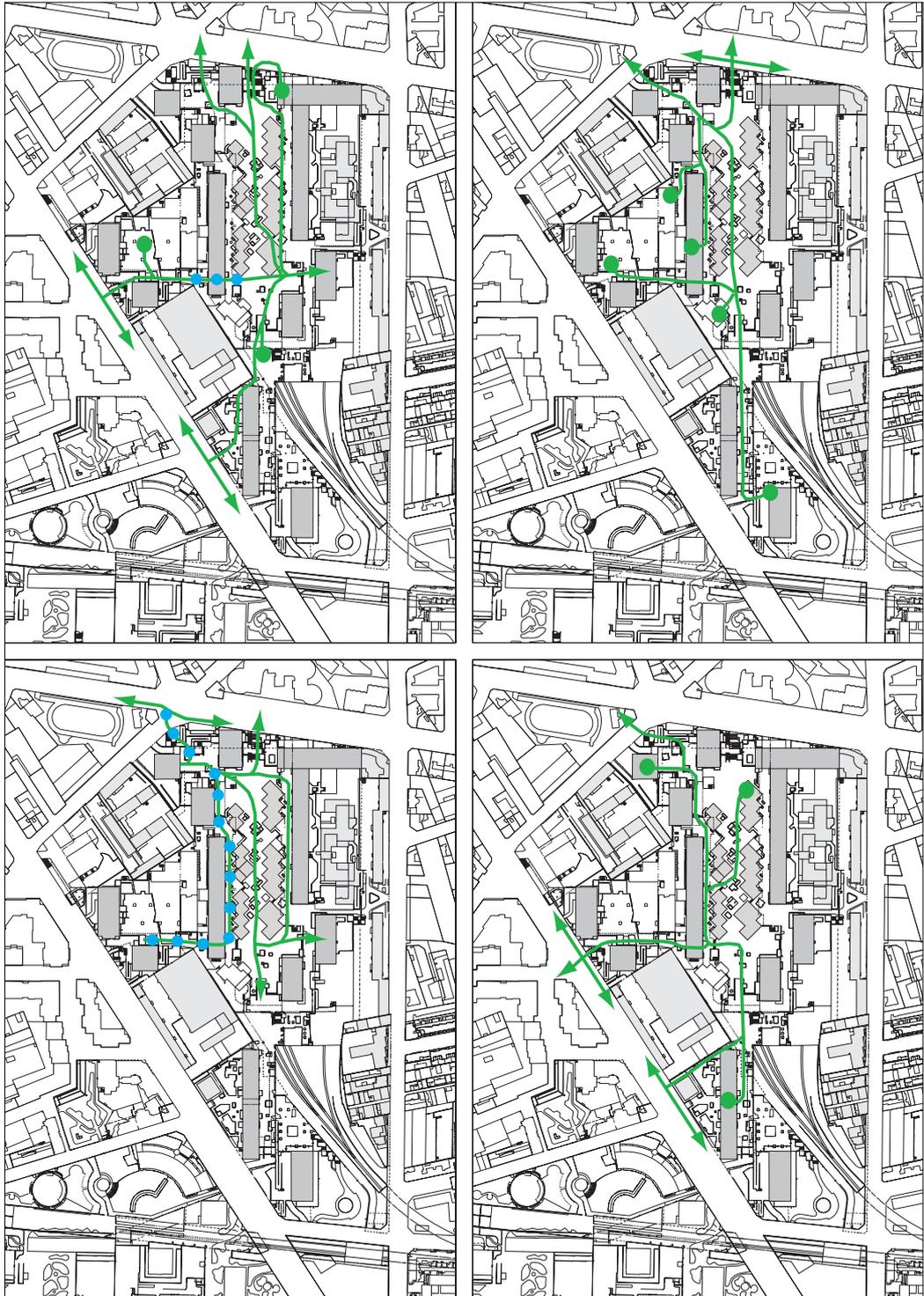


fig 11 à 18 : 8 cheminements

Les données ont été traitées de la manière suivante :

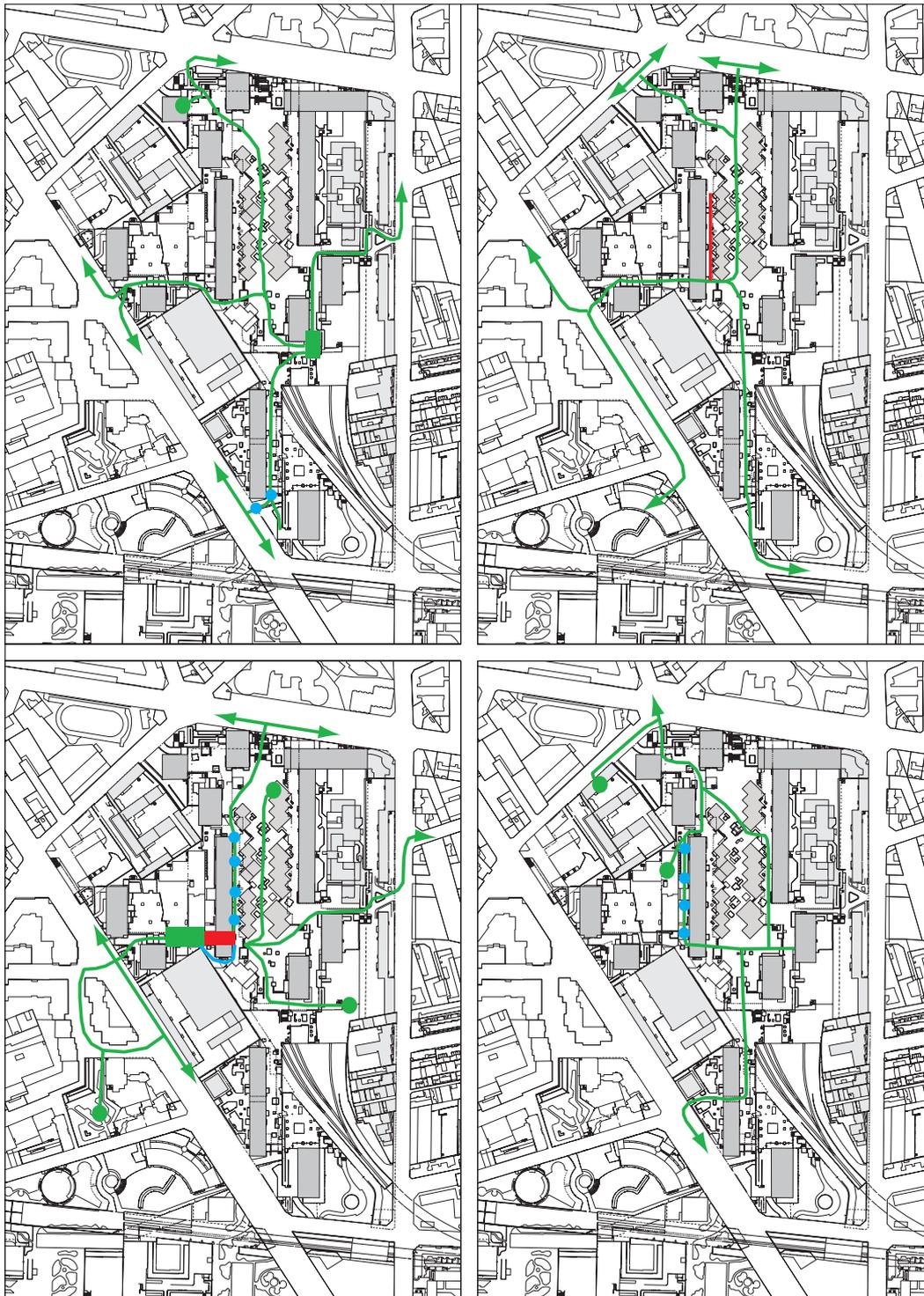
- parcours et cheminements quotidiens ou plus occasionnels
- évitements ponctuels (selon horaire, pratiques adaptées, ou craintes récurrentes)
- trajet jamais emprunté
- destination
- ← orientation vers...



Tous les cheminements ne sont pas reproduits ici : seuls les cheminements des résidents ont fait l'objet d'un traitement ; et parmi ces derniers ceux qui étaient peu parlant n'ont pas été reproduits.

Aucune indication sur le profil ou la localisation résidentielle est mentionnée, toujours dans le souci de garantir l'anonymat de chacun.

Chaque plan représente les pratiques quotidiennes ou plus occasionnelles d'un interlocuteur (ou d'une famille, le cas échéant).



CHAPITRE 3

MODES DE VIE SUR LA DALLE AVANTAGES ET DÉSAGRÉMENTS

RELATIONS SOCIALES DANS LES GRANDS ENSEMBLES : UNE RELATIVE SÉGRÉGATION INTERNE À LA DALLE

La population initialement prévue dans les grands ensembles correspondait à la moyenne nationale sur le plan des revenus et laissait entrevoir, ou tout du moins espérer, le creuset uniformisateur de la société française moderne. L'utopie de la mixité sociale était déjà (ou encore ?) d'actualité.

Paul Henri Chombart de Lauwe va, le premier, centrer son travail sur les modes de vie dans les grands ensembles qu'il considère comme un « *observatoire social* », à l'instar de Park qui voyait la ville de Chicago comme un « *laboratoire social* ». Il développe les thèmes liés à la mixité sociale, dans le cadre des grands ensembles d'habitation en banlieue.

Chombart de Lauwe va notamment montrer que les modes d'appropriation de l'espace varient selon les catégories socio-professionnelles, l'âge, le sexe et les trajectoires de vie ²². « *Dans le milieu ouvrier, les réseaux de relation apparaissent beaucoup moins dispersés géographiquement que dans les couches moyennes ou supérieures; que ces dernières ont un usage plus diversifié et plus large des espaces urbains* ». Il montre que « *les appartenances sociales induisent fortement les modes d'organisation de l'espace domestique, les sociabilités, les mobilités quotidiennes et les pratiques urbaines* » ²³.

A partir des années 1970, Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire ²⁴ analysent et critiquent l'utopie technocratique de la fusion harmonieuse des classes sociales dans les nouveaux grands ensembles.

À travers leur travail de terrain sur les grands ensembles, ils vont mettre en évidence des logiques différentes dans le peuplement, les perceptions, les modes de sociabilité et les rapports sociaux. Les habitants se distinguent par leur position dans le cycle de vie (début de carrière, fin de carrière), par leur trajet antérieur et leurs projets d'avenir, etc.

Leur présence dans les grands ensembles ne revêt pas pour tous le même sens ni la même valeur. La « moyennisation » escomptée ne s'effectue donc pas. Bien au contraire. Les différences propres à chaque type de population lors de leur arrivée tendent à se renforcer et vont se cristalliser sous forme de problèmes de voisinage. Les cultures et les valeurs n'étant pas les mêmes, ni les uns ni les autres n'arriveront à imprimer leur domination.

Les tensions vont notamment se focaliser sur un point précis: les jeunes. La raison majeure tient au fait qu'une forte proportion de familles a pu accéder aux grands ensembles dans un cycle avancé de leur vie et parce qu'elles étaient des familles nombreuses bénéficiant d'allocations familiales suffisantes pour être solvables. Ce sont donc des familles issues de milieux assez défavorisés, avec de grands enfants.

Or ces derniers ont une forte présence physique dans les quartiers des grands ensembles. Les tensions vont donc peu à peu se focaliser sur eux et se transformer en conflit de génération et de classe (adultes de classe moyenne et adolescents de classe populaire) ²⁵.

En définitive, ces multiples particularités de population et ces multiples tensions juxtaposées dans un même espace conduisent assez rapidement à la dissolution des formes de solidarité et d'appartenance.

Ces processus déjà constatés dans les années soixante-dix restent d'actualité. La situation, dans certains cas, s'est toutefois dégradée. Beaucoup de ces grands ensembles dit « quartiers défavorisés » sont dorénavant marqués par les différentes formes d'handicaps sociaux et d'exclusion.

Ces processus à l'œuvre dans les grands ensembles et leur évolution n'apparaissent pas systématiquement dans le cas de Olympiades.

22. Cf. notamment : Chombart de Lauwe, 1951-1952 et 1959 et 1960. *L'ensemble de ces travaux fait la lumière sur les manières dont se structurent les modes de vie urbaine et d'habiter dans la France des années 1950-1960, et notamment ceux des ouvriers.*

23. Grafmeyer, 1995.

24. Chamboredon JC, Lemaire M., 1970

25. Sur ces points voir également : Mucchielli, 2001 ; Bordreuil, 1997.

Représentation subjective de la répartition spatiale des résidents

Dans les représentations des résidents sur le peuplement des immeubles des Olympiades, se distinguent quatre types de répartition socio-spatiale (cf. tableau n° 3). Cette répartition socio-spatiale est à considérer pour ce qu'elle est, à savoir une représentation, de la part des résidents, de leur environnement social.

Toutefois, c'est bien ce type de représentation qui participe des stéréotypes et de la dénomination des habitants en fonction de leur lieu de résidence.

Autant les habitants des immeubles privés sont considérés comme un tout, uniquement différencié par leur localisation sur la dalle : les « tours de luxe », « les privés » de l'avenue d'Ivry, ou « les privés » de la rue de Tolbiac; autant les habitants des immeubles de l'OPAC sont très différenciés les uns des autres : « ceux d'Anvers » (etc.) pour les ILN, « ceux de Rome », « ceux de Grenoble » (etc.) pour les HLM, voire d'un hall à l'autre au sein de ces deux derniers : « ceux du Hall 4 », notamment pour Rome.

Ce type de dénomination souvent stigmatisante est cependant relativisée voire pas employée lorsqu'un résident d'un immeuble connaît personnellement un résident d'un des autres immeubles. Dans ce cas de figure, la généralisation ne vaut plus.

Certains ont en effet bien conscience qu'il suffit d'une seule famille ou d'un nombre très restreint de ménages, dits « à difficultés », pour que l'« ambiance » de toute une cage d'escalier (dégradations verticales par l'ascenseur) ou d'un immeuble entier (dégradations horizontales par les halls) en soit modifiée.

Tableau n° 3 : Répartition spatiale subjective des résidents.

Cortina Helsinki Tokyo ²⁶	Une population à dominante asiatique et de classe sociale moyenne supérieure voire assez élevée dans les immeubles privés situés vers l'avenue d'Ivry.
Athènes Mexico Sapporo	Une population à dominante française et de classe sociale moyenne supérieure voire assez élevée dans les immeubles privés ²⁷ situés vers les rues de Tolbiac et Baudricourt.
Rome Grenoble Squaw-Valley	Une population à dominante française comprenant des résidents des DOM-TOM et des résidents originaires d'Afrique du Nord naturalisés, allant de la classe moyenne, moyenne inférieure au quart-monde ²⁸ .
Anvers Londres ²⁹	Une population à dominante française et de classe sociale moyenne.

L'altération ou l'amélioration de l'ambiance à l'échelle d'un immeuble est donc fonction de modifications très subtiles de comportements à l'échelle d'un très petit nombre d'individus.

À ce titre, les gardiens ont une grande importance. Que ce soit du point de vue de leurs rôles et fonctions ou des relations sociales internes ou externes à l'immeuble : « Une chose très importante, c'est les relations avec le gardien. C'est très important, très important. [Pourquoi ?] Si on a besoin de quelque chose, de se plaindre s'il y a un problème, d'aller discuter ou rejoindre d'autres personnes qui sont en train de discuter. Même s'ils ont des problèmes aussi » ; « On a un gardien dans cette tour. On dit qu'il n'y en a pas forcément dans les autres maisons. Comme je travaillais encore à ce moment-là, le fait d'avoir un gardien c'est extrêmement appréciable quand on est seule, parce qu'il s'occupe, quand on a un gentil gardien, il peut vous remettre une ampoule, je dis une ampoule, enfin, vous faire un petit travail de dépannage, qu'on n'a pas sous la main si on n'a pas de gardien. Il reçoit le courrier, les lettres recommandées, les paquets, c'est épatant. Le fait d'avoir un gardien, c'est énorme un gardien ! Surtout quand ils sont sympas comme ceux qu'il y a là. Il sont en couple, il y en a eu plusieurs des gardiens d'ailleurs, celui-là est

26. Dans les représentations, Tokyo fait partie intégrante des immeubles des Olympiades. Sa taille et sa localisation marquent l'entrée sud de la dalle.

27. Les immeubles Montréal et Olympie, quand à eux, ne sont pratiquement jamais mentionnés. Leur taille relativement basse et leur localisation en extrême bordure de la dalle les font disparaître du champ visuel comme des discours.

28. Des résidents de Grenoble iraient régulièrement fouiller les poubelles de la rue Javelot, notamment certains jours de la semaine, afin de récupérer des denrées alimentaires périmées jetées par les commerçants de la galerie Oslo.

29. Les immeubles ILM Anvers et Londres se sont dégradés plus tardivement et de manière moins récurrente que les HLM Grenoble, Rome et, dans une moindre mesure, Squaw-Valley. Déjà dans les années 1980, des dégradations diverses et des odeurs d'urine marquaient certaines cages d'ascenseurs de Grenoble.

remarquable » ; « Le courrier c'est pareil, ça va, les livraisons, ça marche assez bien, et c'est surtout, pour un truc comme ça, c'est le gardien. Très important. Ils nous règlent un tas de problèmes, ils nous évitent des ennuis. On a quelqu'un de très compétent, de très bien » .

Mais l'image du gardien peut aussi être péjorative. Certains relèvent que les relations entre les résidents et le gardien peuvent être tendues : « Moi, quand je suis arrivée ici, les grilles que vous voyez là, elles n'y étaient pas. Maintenant il y a des vitres de cassées. Si je vous emmène dans la cour, vous allez voir comme elle est pétée. Et si on la répare, le lendemain elle est pétée de nouveau. Sa fille : Oui, mais il y a une raison. Elle : Mais je n'en sais rien... Sa fille : Mais si, tu sais. Il y a une raison... » .

L'importance des gardiens importe également dans le maintien ou la création de liens entre les résidents et la dalle. Ils sont le point d'articulation pour que s'effectue un passage entre des rapports sociaux de paliers et des rapports sociaux de voisinage d'un étage à un autre, voire d'un immeuble à l'autre.

Outre les représentations subjectives sur la répartition spatiale des résidents, on constate en effet une forte ségrégation sociale et spatiale interne à la dalle, d'un type d'immeuble à l'autre (Privé/OPAC) voire d'un immeuble à l'autre, notamment au sein du parc de l'OPAC (ILN/HLM), etc., ainsi qu'un discours préconstruit et une forte représentation sociale stigmatisante des populations en fonction de leur localisation résidentielle.

C. Avenel ³⁰ a étudié le jeu des rapports sociaux à l'intérieur des « quartiers sensibles » : « Le rapport aux autres est vécu dans une ambivalence plus ou moins prononcée. D'une part il est dominé par un mécanisme de démarquage qui repose sur la volonté de ne pas être assimilé à son voisin le plus proche dans lequel on voit souvent l'image de son propre malheur, si fait que, pour échapper au stigmaté, chacun le reporte sur les autres (...) Au sein même du mélange social se tisse une longue chaîne d'imprécations contre ceux qui sont considérés comme responsable de la mauvaise réputation —ces gens là— et on ne craint guère de renchérir sur les stigmatés physiques, ethniques et sociaux comme pour mieux se démarquer de tous ceux auxquels on craint d'être assimilés » .

Si l'attitude stigmatisante se construit au sein du quartier, elle est exercée également de l'extérieur vers la dalle des Olympiades.

La presse participe à la propagation d'une image socialement dégradante de la dalle, vers l'extérieur, et concourt également aux discours nourrissant le sentiment d'insécurité, au sein de la dalle. Si les faits divers sont bien réels, c'est la mise en contexte qui déforme l'information et amplifie l'acte délinquant.

Cet exemple tiré du Parisien daté du 20 février 2002 illustre bien ce phénomène : « Deux hommes s'en sont pris à une agence de la BNP du XIII^e arrondissement hier matin. Le visage masqué et armé, les braqueurs ont fait irruption dans l'agence situé 40, av. d'Ivry, sur la dalle de la cité des Olympiades. Ils en sont ressortis et ont pris la fuite, sans blesser personne, etc » . L'adresse de la banque seule devrait suffire à localiser l'acte criminel. Or le journaliste ajoute que ce méfait s'est produit sur la dalle, qui est un vaste espace couvrant un large territoire urbain. La dalle, dans son ensemble, devient alors un espace d'insécurité. De surcroît, l'appellation même de la dalle est volontairement connotée : « la dalle de la cité des Olympiades » . Or on sait quels types de représentations stigmatisantes se rapportent aujourd'hui au terme de « cité » et ce qu'il véhicule dans l'imaginaire collectif sur la violence, l'insécurité, et aussi sur les jeunes.

Le comportement d'une certaine presse contribue ainsi à la construction d'un sentiment d'insécurité, voire à l'édification d'une zone de non-droits.

Les résidents, eux, bien que quotidiennement confrontés à certains aspects négatifs de la dalle, relativisent les faits. Après un premier discours préconstruit (de type discussion de comptoir), sur les zones, les faits et les populations à problèmes, ils développent davantage leur propos et les clichés s'estompent. C'est ce que nous allons développer dans la partie sur les « nuisances et dégradations » ³¹.

30. Avenel, 2001.

31. Rappelons enfin que l'enquête s'est déroulée en pleine période électorale, présidentielle puis législative. Les discours sur l'insécurité qui ont fusé durant ces campagnes n'ont fait qu'attiser les propos et diverses revendications (surcroît de graffitis et d'expressions variées sur les murs et les entrées des immeubles).

LES ACCÈS : LIENS OU BARRIÈRES ENTRE LA DALLE ET LA VILLE

Les liens entre l'immeuble et le reste limitrophe de la ville sont vécus de manière particulière du fait de la configuration même des lieux : la dalle.

Le trajet entre la rue et le chez soi est disproportionné en termes de distance et de temps à parcourir par rapport à ceux des quartiers plus traditionnels.

Cet espace normalement dit de transition, devient ici un espace à part entière, dont il faut tenir compte dans le temps et les modalités du trajet entre le chez soi et la rue. C'est un espace intermédiaire de mobilité, un entre deux, un temps à part, entre la ville et l'habitation.

Cet espace et ce temps suscitent des parcours particuliers, notamment de contournement ou d'évitement et des nouvelles stratégies dans l'acte d'accéder chez soi ou d'accéder à la ville.

LA DALLE

« Tablette de pierre, peu épaisse, servant à revêtir le sol de certains édifices ou pièces ainsi que les voies réservées aux piétons ; par extension, aujourd'hui, le sol artificiel surélevé et destiné aux piétons dans certaines réalisations de l'urbanisme (villes nouvelles, nouveaux quartiers), après la deuxième guerre mondiale.

L'idée remonte à Léonard De Vinci qui, dans ses Carnets, l'illustre par une série de croquis superbes et indique que cette voie surélevée « sera exclusivement réservée à l'usage des gentilshommes (genteli omini) et qu'aucun charroi ni véhicule ne devra y circuler ».

Cette conception fut reprise au XXe siècle, par E. Hénard (Rapport sur l'avenir des grandes villes, 1910), pour qui les problèmes posés par la ville contemporaine viennent « de cette vieille idée que le sol de la rue doit être éta-

bli au niveau du sol naturel primitif (alors que) les trottoirs et la chaussée doivent être artificiellement établis à une hauteur suffisant pour laisser, en dessous, un espace capable de contenir tous les organes des services de voirie ».

Cette vision de Hénard, demeurée à l'état de projet, fut reprise et développée, en particulier par L. Hilberseimer et Le Corbusier (qui inversait les fonctions de la dalle et réservait le sol au piéton), mais appliqué seulement après la deuxième guerre mondiale. La dalle connut une grande vogue dans les années 1960, en Europe et aux Etats-Unis. Depuis, elle a fait l'objet de critiques nombreuses, surtout à cause de son coût élevé ».

Pierre Montal, in Merlin, Choay, 1996

LES PROBLÈMES D'ACCÈS AUTOMOBILES ET PIÉTONNIERS

D'un point de vue strictement pratique, un espace et une fonction qui se voulaient rationnels lors de la conception puis de la réalisation du projet, à savoir l'accès direct de la ville à l'immeuble par rues et parkings souterrains, deviennent problématiques. L'avantage prévu s'est transformé en véritable désagrément au quotidien, du fait de l'évolution du quartier environnant et du trafic automobile.

Pour ceux qui possèdent un véhicule, rentrer chez soi ou stationner (le temps de déposer) devant chez soi (ici « sous » chez soi) est source de difficultés.

• Plusieurs interlocuteurs ont à plusieurs reprises souligné ces problèmes de circulation aux abords de la dalle notamment les week-end : « On a évoqué la circulation. L'accès rue nationale, pour vous situer un peu le problème, nous on a fait des fois la queue 1 heure pour décharger. Pour aller à nos parkings, on est obligé de sortir, reprendre la rue de Tolbiac, reprendre la rue Château des rentiers, reprendre la porte d'Ivry, reprendre l'avenue d'Ivry pour rentrer dans notre parking. Elle : Alors le week-end, tous ceux qui attendent dans la rue d'Ivry pour aller... C'est affolant, on ne peut pas passer, on ne peut pas rentrer dans la rue du Disque. Lui : On met une heure. La circulation était à double sens au départ. Elle : Et nous, les parkings, on est obligé de rentrer par la rue du Disque, on ne peut pas faire autrement. Lui : Donc on se tape tout le tour du quartier Olympiades. Et donc ça, c'est une sacrée nuisance puisqu'on pollue, on fait du bruit, etc... Alors qu'une sortie ici et l'on pourrait rejoindre, ou une petite partie à double sens qui donnerait un accès au parking. C'est un peu égoïste mais bon... [Vous n'êtes pas les seuls à avoir abordé ce problème de circulation en dessous.] Elle : En dessous et aussi dans l'avenue » .

• Par ailleurs, le stationnement temporaire entre la rue et chez soi est manifestement sanctionné par une amende. Nombre d'exemples sont évoqués sur ce point, le plus souvent lorsqu'il s'agit

de décharger ses courses, mais également d'accompagner une personne jusque chez-elle : « [Y a-t-il des véhicules qui viennent vous chercher ?] Ça m'arrive. [Et ils viennent par la rue souterraine ?] Des fois oui, et des fois non. ça dépend de leur possibilité à eux. Alors dans ce cas là, c'est moi qui suis obligée de descendre avenue d'Ivry. Je vous dis c'est tellement encombré... et dans cette rue souterraine, je peux vous dire que... J'ai des amis qui habitent... Moi, c'est arrivé qu'on me ramène, par exemple, et le temps que la personne m'accompagne, elle revient en bas, ils étaient déjà en train de lui mettre une contravention, qu'on lui a quand même mis d'ailleurs. Alors elle a expliqué qu'elle accompagnait une personne handicapée. Bon, après elle a pu la faire sauter parce qu'elle en avait la possibilité mais bon. Alors que vous voyez, tous les week-end, il y a plein de voitures et pas des gens qui habitent là, mais c'est pour les restaurants, c'est un problème. Les gens qui vont faire leurs courses, qui veulent monter leurs courses chez eux, ils sont obligés de stationner dans la rue. Par exemple, j'ai des amis qui habitent la tour Rome, et bien ils s'arrêtent en bas devant l'accès de leur immeuble. Alors comme on n'a pas le droit normalement, c'est un problème » .

- Ces problèmes d'accès sont également évoqués à propos de l'accessibilité à la dalle par les services d'urgence (Samu, pompier), ou de livraison (déménagement) : « Elle : Tout se passe par le sous-sol. [Est-ce que c'est un sujet d'inquiétude ?] Elle : Non. Sa fille : Si le week-end ça peut l'être, le Samu, les pompiers et tout ça. Lui : Oui, le week-end c'est affreux. Sa fille : La police ne passe pas le samedi soir. La semaine, on se fait retirer la voiture si on la laisse dix minutes, mais le week-end ça fait partie du truc. Et donc, vu comment les voitures sont garées dans le sous-sol, un camion de pompier ne passe pas c'est sur. [Mais ça c'est quelque chose que vous avez en tête, vous y pensez...] Sa fille : Mais c'est clair que l'on y pense. Lui : Moi, j'ai déjà mis une heure le samedi soir pour faire porte d'Ivry - l'entrée du parking. Du fait de l'indiscipline des chinois qui se garent en double et triple file. Qui attendent pour rentrer chez Tang. Qui se garent n'importe où, devant les entrées de parking, devant les grilles, etc. Elle : Oui, c'est vrai, le sous-sol, c'est pareil. Ce qui embêtant pour nous, c'est lorsque l'on rentre des courses. Il ne faut pas mettre trop longtemps pour décharger, sinon on prend un p.v. Lui : A l'époque où Jacques Chirac était Maire de Paris, il avait fait une dérogation, on avait le droit à deux minutes pour décharger une voiture. Mais maintenant les gars, ils passent, ce sont les pires, ce ne sont même pas des policiers, ce sont des contractuels. Ils sont quatre dans leur petite voiture, et ils sont les rois des rois. Ils ne cherchent même pas à réfléchir, si vous venez d'arriver, ou pas, vous pouvez mettre un mot ou quoi, rien n'y fait. Ils ne vont pas attendre, faire un deuxième tour, non. C'est boum, systématiquement. Une fois, le temps de monter un carton de flotte, je me suis retrouvée à la fourrière de Bercy. Juste le temps de prendre l'ascenseur, et de redescendre, trois, quatre minutes. Elle : C'est vrai que c'est un embêtement. Lui : Oui, mais c'est dû aussi à l'indiscipline de tout le monde. »

Pour les piétons, le mauvais fonctionnement des escalators le soir et la nuit, ainsi que le manque de lumière est source de difficulté en termes de mobilité, et sources d'insécurité : « Le dommage c'est que les escalators s'arrêtent toujours à 8 heures du soir. Alors quand on arrive avec sa valise la nuit, on n'a pas d'escalators. [Je ne pensais pas qu'ils s'arrêtaient...] Ben je crois bien qu'il s'arrêtent, à chaque fois que j'ai une valise et que je rentre tard, il n'y a pas d'escalators. Je ne sais pas... comme je sais qu'il est facile de trafiquer les escalators et de les arrêter par malveillance, je ne sais jamais si c'est ça. [Peut-être se déclenchent-ils automatiquement en avançant...] Non, non, non » .

En définitive, les accès à la dalle sont les lieux les plus négativement connotés à l'exception de l'accès depuis la rue de Tolbiac. Les trajets sont longs, inquiétants, voire dangereux (cf. séquences n° 4 et n° 9, support vidéo). C'est la raison pour laquelle les résidents développent des nouvelles stratégies du fait de la configuration des lieux et des contextes de déplacement.

LES NOUVELLES STRATÉGIES (PARCOURS D'ÉVITEMENT/CELLULAIRE/ACCOMPAGNEMENT)

Les parcours d'évitement sont fréquents, mais ils sont principalement liés aux horaires de déplacement et au fait d'être seul ou accompagné.

- Le soir, notamment, les accès à la dalle sont sources d'insécurité : « [Est-ce un sentiment ou une réalité cette insécurité ?] Lorsqu'il y a une agression, c'est un état de fait, on ne peut pas le nier. La réalité, c'est qu'il y a un sentiment d'insécurité. C'est un état de fait. Ce sentiment, c'est une réalité pour les gens. Il y a des lieux où l'on n'a pas envie d'y être. Ça, c'est vrai. Le soir, je sais que

je n'ai pas envie de passer par là. [Vous l'évitez ?] Oui, oui. Moi, le soir tard, je ne passe pas par là. Lorsqu'il y a un restaurant d'ouvert, oui ça va. Mais de plus en plus les restaurants n'ouvrent pas le soir, donc le soir on ne passe plus du tout. Le soir j'évite, même si c'est beaucoup plus pratique de traverser par la dalle. Je fais le grand tour. Le soir ici [entrée sous Rome pour aller vers le stadium], il y a vraiment un grand sentiment d'insécurité » .

- Une des stratégies développées lors de ce passage entre la ville et l'habitation, soit par les accès extérieurs (rampes, escaliers), soit par les accès souterrains, est l'utilisation du téléphone portable durant toute la durée du trajet: « [Cet aspect un peu confiné dont vous parliez par rapport à la dalle est-ce pour vous quelque chose de rassurant ou plutôt étouffant ?] Ça va être rassurant dans la journée, et dangereux la nuit. Vous voyez, il n'y a pas que des avantages. Moi, je rentre très souvent tard, j'ai une vie assez tardive, et je gare ma voiture au 5e sous-sol, et il faut que je rentre à pied. Et bien là, lorsqu'il est une heure, 2 heures du matin, ça fait un peu coupe gorge. [Il n'y a pas de lien direct entre votre parking et votre immeuble ?] Non, c'est bien ça le problème. Il faut traverser... Ça c'est très important: vous devez traverser toute la dalle et aller dans la zone des parkings; et le parking de mon immeuble est au 5e sous-sol. Ça, par rapport à ma femme, vous voyez, elle m'appelle au téléphone. Elle rentre aussi tard, parfois, et elle m'appelle au téléphone, je descends, et c'est moi qui vais mener la voiture au parking. Elle s'est fait agressée plusieurs fois, elle s'est fait voler son sac, [...]. [Et ce sont les formes mêmes des bâtiments qui vous...] Et bien ça s'y prête assez. Si vous voulez. Par exemple, ma femme, une fois, est tombée dans un guet-apens, une fois, là comme ça (cf. carte), c'était dans la rampe handicapé, et quelqu'un peut très bien se cacher la nuit. Et vraiment, ça fait embuscade. Vous voyez, quoi. [À part ces endroits de passage, y a-t-il d'autres endroits que vous n'aimez pas et est-ce que vous y allez quand même ?] Oui, ben oui, bien sûr! je vais chercher la voiture, je rentre la voiture... comme il n'y a pas de voitures, je parle pour ma femme, elle vient en voiture, une amie va la déposer en bas, il est une heure du mat, et il faut monter sur la dalle. Un taxi, c'est pareil. Il y a forcément un passage obligé, à un moment... mais maintenant avec les portables c'est plus simple. [Donc à chaque fois que votre femme rentre le soir vous êtes en communication entre le moment où elle est dans la rue et le moment elle rentre chez vous] Oui, oui, oui. Parce qu'elle a été agressée déjà, et puis vous savez, elle rentre assez tard, elle est seule, bon, voyez... »

- L'utilisation du cellulaire est une forme d'accompagnement. Mais le plus fréquent reste l'accompagnement physique des personnes lorsqu'elle arrivent ou qu'elles repartent de chez un interlocuteur, que ce soit à pied ou en voiture: « [Et lorsque vous recevez des personnes chez vous comment est-ce que vous leur indiquez votre adresse ?] Je leur indique qu'ils aillent directement au 66 rue d'Ivry. [Donc comme vous avez fait pour moi]. Oui, rue d'Ivry. Si c'est par la rue du Disque, on ne trouve pas. [Et si ce sont des gens qui viennent en voiture ? Ils se garent dehors ?] Oui, ou sinon je leur demande qu'ils me retrouvent devant le 66 rue d'Ivry, et puis on accède directement dans le parking. Il y a trois accès. [Donc vous descendez, vous les retrouvez en bas, puis vous les conduisez dans le parking]. Oui. Parce qu'il y a au moins deux accès depuis lesquels ils peuvent rentrer dans le parking. En quittant, il y a trois accès. Il y en a un qui se trouve rue Baudricourt. C'est pour ça, il y a trop de sorties. [Et après, vous les accompagnez aussi ?] Oui, je les accompagne pour pas qu'ils se perdent je les fais sortir et je remonte » .

Ce dernier point signifie que l'interlocuteur rentre ensuite seul à pied du point de sortie de la rue souterraine à chez lui.

Il en est de même dans le cas de l'interlocutrice suivante: « [Quand vous avez des invités, qui n'habitent pas ici, comment leur indiquez-vous le moyen de se rendre chez vous ?] Au début c'était assez compliqué mais maintenant tout le monde connaît. [Au début vous leur donniez des explications ?] Ah oui, j'expliquais de long en large, je les amenais, où j'allais les chercher au métro, où j'allais les chercher en voiture. Toute façon, je suis obligée de les accompagner en voiture par contre. [Pourquoi ?] Parce que c'est des femmes seules. Donc elles ont un peu d'appréhension. [À cause de ça surtout, donc ?] Mais oui, mais comme partout dans Paris. [Mais la motivation pour les accompagner ?] Moi, je n'ai pas peur ici, parce que je suis habituée. Mais elles quand elles viennent, elles sont un peu affolées, lorsqu'elles voient les rues souterraines et tout ça. C'est vrai que la première fois, c'est quand même inquiétant » .

D'autres exemples viennent illustrer ces stratégies (cf. en annexe les transcriptions d'entretien). En ce qui concerne les parcours d'évitement proprement dits, nous les abordons plus largement dans la partie suivante.

NUISANCES ET DÉGRADATIONS

Les dégradations et nuisances soulignées par les interlocuteurs sont de différents ordres. Elles peuvent toutefois être synthétisées de la manière suivante. Tout d'abord, elles sont exprimées à travers l'évocation des sens: les interlocuteurs parlent en termes sonore, odorant, tactile, visuel. Dans un second temps, on observe qu'elles induisent des comportements d'évitement.

NUISANCES ET DÉSAGRÈMENTS SENSORIELS

• **Les nuisances sonores** proviennent de divers comportements, lesquels sont mis en exergue par la configuration architecturale et la nature des matériaux de construction. Au phénomène de résonance (amplification sonore) et d'écho (répétition sonore) s'ajoute un phénomène de réverbération (calorique). Les matériaux utilisés sur la dalle conservent la chaleur emmagasinée dans la journée et la diffuse jusque tard dans la nuit. On retrouve donc le plus souvent mentionné par les interlocuteurs les bruits liés aux enfants qui jouent sur la dalle, et au regroupement d'adolescents et des jeunes adultes notamment le soir et la nuit.

Ces comportements inadaptés aux lieux provoquent des nuisances sonores qui ne sont pas régulières dans l'espace, ni dans le temps. On constate un effet de saison entre l'été et l'hiver, une fréquentation distincte entre les périodes de vacances scolaires et le reste de l'année, ainsi qu'entre les week-end, le mercredi et le reste de la semaine, et enfin une alternance entre les présences diurnes et nocturnes.

Les nuits d'été sont « *les plus chaudes* ». Les enfants jouent plus longtemps dehors, les regroupements surtout, sont plus tardifs, plus festifs aussi (barbecue), la consommation d'alcool et de psychotropes divers aidant.

Le bruit et la gêne occasionnés par ces comportements sont perçus et vécus comme de véritables nuisances. C'est notamment en termes d'affects par rapport aux Olympiades que les interlocuteurs le soulignent, c'est-à-dire lorsqu'il est question de définir ce qu'ils détestent sur la dalle: « *[Y a-t-il des endroits que vous n'aimez pas sur la dalle ?] Hé bien, honnêtement, il y a certains endroits, oui. Vers la partie la plus basse de la dalle, la descente du côté Tolbiac. Il y a une partie, vers les grands HLM, en face de la rue du Javelot, c'est la tour de je ne sais plus quoi, il y a un trop de... Sa femme: C'est plus dangereux. [C'est plus dangereux ?] Oui, oui. [Cette partie-ci de la dalle est plus tranquille ?] Oui. Voilà. [Vous savez l'expliquer ?] C'est-à-dire il y a... c'est chaud, un peu, surtout pendant l'été. C'est-à-dire que pendant les vacances scolaires, il y a plus d'enfants qui ne vont pas à l'école, il y a certains adolescents, et ça chahute un peu. Sinon, il y a un moment, il y avait certains petits dealers qui faisaient du commerce et tout ça, mais c'est fini. »*

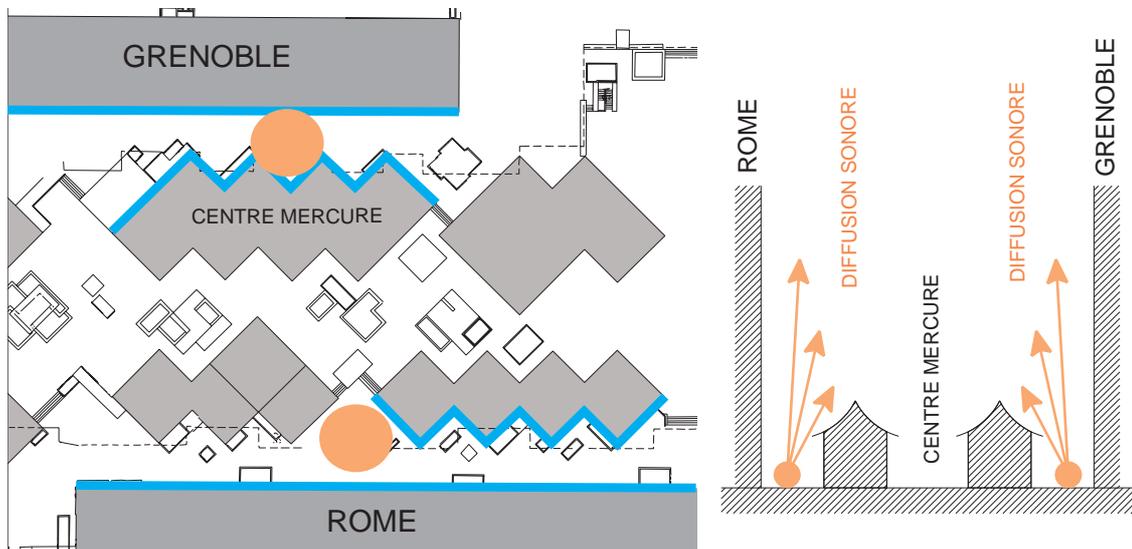
C'est aussi le cas à propos des jeux d'enfants, lesquels sont peu à peu assimilés à des comportements d'incivilité: « *[Est ce qu'il y a quelque chose que vous détestez sur à la dalle ?] Les gosses qui jouent, qui gueulent, qui sont grossiers, qui cassent les portes d'entrée en jouant au ballon, l'incivilité. L'éducation qui ne transmet pas le respect aux enfants. Qu'est ce que vous voulez que je vous dise, c'est terrible... [Mais c'est récent ?] Non, ça fait très longtemps, mais c'est de plus en plus »*.

Nombre d'enfants ne part pas en vacances ou du moins pas durant toute la période. Or si la dalle ne leur offre pas de services de loisirs et d'activités diverses, c'est son infrastructure même qui leur procure un terrain de jeux protégé des dangers de la ville, notamment de la circulation automobile. Les jeux de ballon, vélo, rollers, cache-cache, course, sauts, etc. sont autant d'activités libres de toute surveillance adulte mais au demeurant bruyantes. Or l'évocation du bruit, à propos des enfants, conduit certains à tenir des discours qui dérapent sur le désœuvrement des jeunes: « *Mon fils bien sûr qu'il faisait du bruit, mais une fois qu'il était couché c'était tranquille. Maintenant les gosses, ils leur manquent quelque chose. Ils leur manquent un lieu de rencontre, des gens qui les encouragent pour faire du sport. Regardez le panier de basket, quelqu'un leur a enlevé. Parce qu'il y a ça aussi, le sabotage. Je peux aussi vous parler de mes amis qui sont de l'autre côté de la dalle. Alors là-bas, les gosses cassent les vitres, les ados sont dans l'entrée en train de fumer des joints. C'est gênant »*.

Les emplacements choisis pour les regroupements se situent justement là où la configuration architecturale amplifie les sons. Mais ne voyons pas là de relation directe. Les regroupements se situent généralement au pied des immeubles. Toutefois, les deux emplacements les plus sonores

se situent entre les immeubles et les arrières boutique des commerces de la galerie Mercure. Ces interstices deviennent de véritables caisses de résonance.

Fig. n° 19: Regroupements et espaces de résonance



L'emplacement choisi lors des regroupements dérange les résidents les plus proches. Il n'en demeure pas moins que ces derniers sont nombreux étant donné la densité résidentielle sur la dalle. Seuls ceux qui habitent à une certaine hauteur et assez éloignés horizontalement du lieu de regroupement ne sont pas gênés outre mesure par les voix et autres expressions sonores.

Le fait que les Olympiades soient exemptes de bruits urbains provenant des rues, carrefours et de la circulation automobile présente certes un avantage, mais amplifie également les bruits provenant de la dalle. Les discussions nocturnes et comportements bruyants ne sont pas les seuls évoqués.

Dans la journée et la soirée, ce sont les pétards qui troublent le silence. Ces activités sont comprises et tolérées lorsqu'elles ont lieu en période festive (14 juillet, nouvel an chrétien, nouvel an chinois). Mais elle sont vécues comme de véritables nuisances lorsqu'elles se déroulent aléatoirement le reste de l'année.

Ces nuisances sonores sont souvent mentionnées à propos des jeux des enfants: « C'est à dire qu'il y a énormément de pétards un peu tout le temps sur cette dalle. Et quand il y a des fêtes, alors c'est abominable. Enfin abominable, ça ne l'est pas... [Les fêtes?] Les fêtes de nouvel an ou... alors le sol est jonché de papiers de pétards et tous les enfants, je pense à cet endroit dont vous parlez où il y a ce panier de basket, là, il y a des enfants qui font éclater des pétards; mais beaucoup, alors. [Cela doit résonner?] Ha! ça résonne énormément. Et ça, des pétards, il y en a tout le temps. [Même en dehors des fêtes?] Oui, même en dehors des fêtes. C'est une des choses qui m'a frappée. Je n'entends pas de bruits, alors je n'entends que ça. J'entends pas les voitures ».

Ces jeux sont perçus comme des marques d'incivilité: « Il y a les pétards en plus. Je ne sais même pas où ils se les procurent. Alors, on a les pétards pour le nouvel an, pour le 14 juillet, pour le nouvel an chinois, enfin on les a tout le temps quoi. On les entend même avec les doubles vitrages. [Là vous évoquez l'incivilité, mais vous évoquez surtout un phénomène sonore?] Mais bien sûr. Ils ont même créé un numéro téléphone. Tenez regardez: (Elle sort un petit carton et elle lit) Mairie de Paris, calme et sécurité, pour les nuisances sonores ».

L'impact d'un pétard sur la dalle est particulièrement puissant. Il résonne et fait écho sur tous les immeubles et à tous les étages. C'est sans doute le but recherché par ceux qui les font éclater en dehors des périodes festives. Par ailleurs, les bruits de ballon (foot, basket), moins agressifs que les pétards, exaspèrent toutefois les résidents dans la durée.

À l'exception des regroupements nocturnes et des pétards qui explosent aléatoirement, tous

deux considérés comme des agressions sonores, ces sont des comportements anodins qui, par la nature des lieux, deviennent dérangeant outre mesure. D'anodins, ils deviennent déviant³² du fait de la perception qu'en a une partie non négligeable des résidents. De fait, toute activité sur la dalle, par le bruit qu'elle occasionne, est donc susceptible de devenir une nuisance : « *C'est vrai que c'est une nuisance terrible, c'est une agression* ». *Le bruit est d'ailleurs évoqué à titre de motif d'un départ souhaité* : « *Écoutez, il commence à y avoir vraiment trop de bruit* » .

• **Les nuisances visuelles** sont de deux ordres³³. Elles proviennent principalement des dégradations physiques et du manque de lumière. Les dégradations physiques peuvent être « naturelles c'est-à-dire liées au vieillissement des matériaux (craquelures des peintures et des crépis, fissure et soulèvement des divers revêtements de sol et muraux, avec le risque de chute par le décolllement des dalles de sol, etc). Elles peuvent également être volontaires, soit de manière active lorsqu'elles sont le fruit de vandalisme, soit de manière passive lorsqu'elles relèvent d'un manque d'entretien de la part ce « ceux » sensés les dispenser, à savoir les acteurs des services de gestion et d'entretien des espaces « publics » et « privés » de la dalle.

« *Moi, je trouve que c'est mal entretenu. Collègue: C'est mal aménagé, ça fait vieillissant. Je ne veux pas dire que c'est sale. Ce n'est plus aménagé, les buissons, ne sont plus entretenus. Collègue: Moi, j'ai l'impression que l'on se comporte. Je dis on, parce qu'il est difficile de dire qui exactement. Enfin, que le comportement sur la dalle correspond au laxisme qui pourrait être toléré dans un petit quartier, par exemple. Mais qui, à mon sens, est intolérable dans un endroit où il y a tant de monde. Il y a entre 12 000 et 14 000 personnes, je ne sais pas exactement combien. Mais même s'il n'y a que 12 000 personnes, c'est déjà énorme. Et, il me semble que dans n'importe quelle ville de 12 000 habitants, on prend beaucoup plus le temps d'écouter la population et d'organiser les choses. Ce qui est proposé dans une ville de 12 000 habitants n'existe pas sur cette dalle. Le soin que l'on peut lui apporté en termes d'entretien, en termes de plantations... Collègue: En termes d'animation... Collègue: En termes d'animation. Tout ce qui est proposé dans une ville de 12 000 habitants n'est pas proposé ici. C'est valable, pour l'entretien, et pour tout le reste* » .

C'est souvent à propos de la défaillance d'entretien, que le manque ou l'absence de lumière ainsi que le choix des couleurs peu attrayantes sont considérées par les résidents comme relevant du ressort de ces « ils » : « [qu'est-ce que vous détestez d'autre, sur la dalle ?] *Le mauvais entretien, derrière là (derrière Rome) c'est un coupe-gorge. Il n'y a plus de lumière depuis cinq ans au moins, c'est vraiment un coupe-gorge derrière...* » .

Le choix des couleurs et l'absence de lumière est également constitutive d'un sentiment d'insécurité : « [dans le passage du stadium] *Il y a cette ambiance d'insécurité. Je ne sais pas à quoi c'est dû. Est-ce que c'est les couleurs, est-ce le fait qu'il n'y a pas de vie, ou bien est-ce que les lumières, je ne sais pas, mais le soir je ne passerai pas par là. [Est-ce que vous auriez des idées de changement pour améliorer ce sentiment ?] À mon niveau, j'ai l'impression que rien que le fait de mettre des couleurs; Ces couleurs sont tellement lugubres que ça ne m'inspire pas. Des couleurs plus vives, et un peu plus de lumière. Car vous voyez ces lumières et bien le soir, il n'y en a pas plus* » .

Les actes de vandalisme, quant à eux, portent d'une part, sur la destruction de poubelles, de mobiliers urbains ou encore des portes d'accès entre les halls et les différentes parties communes des immeubles mais, d'autre part et surtout, portent sur diverses revendications et expression murales, par des tags et des graffitis (cf. l'encart n° 4). Ces derniers sont soit écrits/peints sur les murs, soit gravés sur les portes métalliques des entrées d'immeubles et sont constitutifs des nuisances visuelles. « *Les graffiti, ça caractérise la dalle quand même. On est vraiment envahis de graffiti. Mais, j'aurais quand même envie de dire que depuis quelque temps les graffitis sont moins nombreux. Collègue: Oui, parce qu'ils sont systématiquement enlevés depuis quelque temps* » .

Les nuisances visuelles sont également le fait des traces de squat, des traces de regroupement. Les mégots de cigarettes ou autres joints, des sachets vides et débris divers laissés tels quels, dénotent la présence passée d'un groupe d'individu à un endroit donné, durant un temps donné. « *des jeunes désœuvrés, qui fument, et qui laissent des canettes, des papiers sales, n'importe quoi...* » .

32. *C'est d'ailleurs bien là, la définition même de l'acte déviant, notamment celle posées par Howard Becker, dans le courant de la sociologie interactionniste symbolique de la seconde École de Chicago (Outsiders, 1963) : est déviant tout acte jugé comme tel de la part d'un groupe ou d'une société, dans un contexte et un temps donné. L'acte en lui-même n'est pas forcément illégal ou criminel. Il en va de même pour le jugement porté sur un individu : est considéré comme déviant celui qui est « étiqueté » comme tel de la part d'un groupe ou d'une société, qu'il le soit ou non dans les faits. On se rapproche là, du concept de stigmata développé par Erving Goffman.*

33. *Nous ne parlons pas ici du jugement de valeur porté sur l'esthétique architecturale de l'ensemble des Olympiades.*

TAGS ET GRAFFITI

Tag : mot anglais signifiant « insigne ; signature codée formant un dessin d'intention décorative, sur une surface (mur, voiture de métro, etc.).

Dictionnaire le Nouveau Petit Robert

« Il s'agit d'une inscription lettrée, répétée, et qui est la signature artistique ou pas – sous forme de pseudonyme – de celui qui la pose. Sous cette appellation « tag », on met un peu tout et n'importe quoi à savoir tout ce qui s'expose sur un mur, une palissade... le tag est une signature codée posée sur un support quelconque . On peut comparer le tag aux calligraphies : art de former d'une façon élégante et ornée les caractères de l'écriture.

Tag est le terme le plus récent, [...] mais qui en fait correspond à quelque chose de précis. D'origine anglaise dont le sens renvoie à la notion d'«étiquette», identification d'un objet [...].

Par extension, cela correspond aujourd'hui aux diverses inscriptions graphiques qui se portent sur un support mural et qui s'apparentent aux signatures, mais où le plupart du temps il est difficile d'identifier directement l'auteur, sauf parmi les membres d'un groupe social particulier. Cela Pourrait s'assimiler à la volonté de laisser une trace, un indice de son passage et de sa présence, même si elle reste éphémère. Tout comme les signatures

sur les arbres, les monuments pour d'autres occasions. Ce phénomène n'est pas apparu au XXe siècle, puisqu'on en retrouve des traces sur des monuments de l'antiquité. cela dit, le tag est la première étape dans ce mode d'expression graphique urbaine. [...]

En jouant sur le choix du lieu et du support, les tagueurs donnent un surplus de sens à leur message en l'orientant vers un public privilégié. Le tag représente donc un nouveau langage et une nouvelle forme d'écriture, elle demande l'émotion lettrée à saisir dans la rue. À noter que pour certains les tags sont des signatures rapidement déposées sur un mur, demandant peu de technique et dans certains cas associés aux gangs américains et servant de délimitation territoriale [...]. Dans tous les cas, les tags sont perçus comme néfastes et comme appartenant à la marginalité».

Filtner, 2001

Graffitis : mot d'origine italienne, « graffito » (au singulier). Terme technique archéologique : inscriptions, dessins tracés sur les murailles, les monuments des villes antiques. Au sens courant : inscriptions ou dessin griffonnés ou gravés sur les murs, les portes.

Dictionnaire le Nouveau Petit Robert

Ces traces sont la signature d'un comportement jugé déviant puisqu'il s'est déroulé sur un espace de passage et non dans un espace normalement propice à s'installer.

Enfin, un autre désagrément visuel provient d'une autre forme de marquage, dit « sécuritaire » celle-ci, il s'agit des grilles et autres objets de protection installés aux fenêtres des rez-de-chaussée d'immeubles ainsi qu'autour des espaces ouverts de la crèche. La présence même de ces objets sensés protéger évoque au contraire l'omniprésence et la potentialité d'un danger.

Les nuisances olfactives sont de deux ordres. Les premières concernent les restaurants et commerces alimentaires asiatiques, situés dans la galerie Oslo et, dans une moindre mesure, dans la galerie Mercure. Il s'agit en fait des odeurs de nourriture dégagées par la ventilation des différents commerces qui dérangent les résidents coutumiers de ces espaces de passage. Le fait que les odeurs soient exotiques n'est qu'anecdotique. N'importe quel type de dégagement d'odeur alimentaire par ventilation seraient sans doute vécues comme un désagrément. Toutefois, c'est davantage la déception due à la disparition des commerces traditionnels et la surreprésentation des commerces asiatiques qui induisent les remarques négative à l'égard de ces derniers. À propos de la photo représentant la galerie Oslo : « *Je trouve que c'est triste, ça ne me donne pas envie d'y rester. Oui, c'est ça je trouve cet endroit, triste, glauque, sordide. Je trouve que ça sent mauvais. Le bruit et les odeurs me gênent. Mais autrefois, je me souviens, que j'allais plus régulièrement dans cette galerie, car il y avait un maroquinier qui vendait des produits de qualité, qui me plaisaient bien. Collègue : Et il y avait le cordonnier aussi. Collègue : Et il y avait le cordonnier, et le cabinet de radiologie. Le cabinet de radiologie existe toujours. Mais maintenant lorsque j'y vais, je passe de l'autre côté » .*

• **Les nuisances olfactives** sont par ailleurs d'ordre comportemental. Il s'agit d'odeurs nauséabondes provenant d'excréments et autres rejets corporels situés dans les nombreux recoins et interstices divers, à l'écart du regard (tels les escaliers menant de la surface de la dalle aux sous-

sols, les rampes d'accès à la dalle, les passages étroits, les recoins et autres renforcements, ainsi que dans les sous-sol. (cf. support vidéo séquence n° 5). À propos de la rampe de la rue Nationale : « celui qui est derrière la tour Londres, qui va rue Nationale, je le prends, mais je ne vous dis pas les odeurs ! » .

Il s'agit également d'odeurs persistantes de squat laissées par des clochards ou divers types de sans-abri. « Ce sont des gens avec des matelas, qui semblent être d'origine Indo-pakistanaise, c'est sordide. Vous voyez des gamins dans la rue qui dorment sur des bouches d'égout, cela fait un drôle d'effet. On nous a raconté qu'ils sortent à cette heure-ci car il y a une association qui vient leur donner à manger. C'est sordide, il y a des odeurs... C'est sinistre. Les équipes de nettoyage sont très efficaces, nous avons pu nous en apercevoir, mais ils ne peuvent pas se débarrasser des odeurs. Même dans la journée parfois, nous avons les odeurs qui remontent de la rue. Alors que tous les jours c'est nettoyé au karcher. »

Vécues au quotidien, toutes ces nuisances sonores, visuelles et olfactives participent d'une part de la dégradation du cadre de vie et, d'autre part, de la construction d'un sentiment d'insécurité. « [La dalle, pour vous, cela signifie quoi ?] La dalle pour moi, c'est l'insécurité. [Lorsque vous pensez la dalle, est-ce que vous la pensez en termes de quartier ?] Non, c'est un gros morceau de ciment, de briques. Rien que le nom : « la dalle », ça fait penser à ça, un gros tas de ciment et de briques. Qui, en plus, n'est pas très propre, avec des odeurs de pipi franchement désagréables. [Est-ce qu'il y a des bruits qui renforcent ce sentiment d'insécurité ?] Non, je ne crois pas. Il y a des lieux de passage qui sont dégueulasses, qui ne sentent pas bon. Souvent, quand il y a des grands bâtiments comme ça, il y a des lieux de passage. Vous voyez, par exemple à Porte de Choisy, ça bouge, ça passe, on voit les gens. Ici, c'est calme. Avec tout ça, il devrait y avoir plus de monde. [...Qu'est-ce qui a changé dans votre vie quotidienne avec votre arrivée ?] Avant de travailler ici, j'avais une image plutôt positive. Quand, à l'époque, je venais, c'était très propre, il y avait des choses jolies. Ça ne faisait pas dégradé. Je venais là sans appréhension. Pour amener des amis et dîner. Et puis après cela s'est dégradé, propreté, saleté, visu, couleurs. Et des odeurs aussi. [... À votre avis, pourquoi cela a-t-il tellement changé ? Cela a-t-il changé petit à petit ou bien d'un coup ?] Moi, je pense que ce lieu, c'était un grand centre de vie. Vous aviez des restaurants, vous en avez encore quelques-uns, vous aviez la librairie, des choses qui ouvraient tard le soir. Et là, il y a tout de même des restaurants qui ont fermé. On se sent en insécurité le soir, car on a le sentiment que s'il vous arrive quelque chose, personne ne peut entendre, personne ne peut voir. Il suffit qu'il n'y ait pas de lumière. Encore, lorsqu'il y a de la lumière, c'est un peu mieux. Mais quand il n'y en a pas, ça devient terrible. [Cela arrive ?] Oui, de temps en temps, quand il n'y a plus d'ampoules. Alors là, ça devient lugubre, on a la chair de poule » .

Aussi, les lieux les plus marqués par ces nuisances, qu'elles soient réelles, amplifiées ou même parfois fantasmées, font l'objet de dégoût voire d'évitement.

LES COMPORTEMENTS ET PARCOURS D'ÉVITEMENT

Nous avons déjà évoqué précédemment les nouvelles stratégies adoptées dans le cadre des accès à la dalle. Il est question ici de souligner les parcours et les cheminements d'évitement sur la dalle elle-même.

Il importe surtout de distinguer les parcours et cheminements exprimés oralement lors des entretiens, de type : « jamais je ne passe par ici ou par là » , de ceux exprimés graphiquement à propos des trajectoires quotidiennes sur la dalle. On remarque en effet, à la lecture des cheminements présentés dans le chapitre II , très peu d'actes d'évitement systématique. Dans les discours et dans les esprits « on évite » , dans les faits, « on pratique » .

De manière générale, les lieux d'évitement sont les sous-sols et les rues souterraines. Ces évitements ne sont pas propres à la dalle mais à la crainte que suscite ce type d'espaces. « Prenez par exemple la rue du Javelot, déjà c'est un souterrain, en plus c'est moche, ça pu, on n'est pas très réveillé le matin, si on entend un bruit, il y a toujours cette idée que l'on peut être suivi et braqué, mais je pense qu'il ne faut pas être parano » .

Les temps d'évitement correspondent aux périodes nocturnes. Ce point a été développé dans le

cadre des nouvelles stratégies d'accès à la dalle. Enfin, les contextes d'évitement sont relatifs au fait de se déplacer seul, surtout pour les femmes.

De manière générale, donc, ces pratiques d'évitement ne sont pas propres à l'espace de la dalle.

En revanche, plus précisément, les parcours d'évitement effectifs sont fonction des points de regroupements réguliers voire quasi permanents de la part de jeunes adultes, devant certains halls d'immeubles ou à proximité de certains passages (cf. fig. n° 18). Dans un dossier documentaire réalisé en collectif, les auteurs donnent une explication de ce type de regroupement et vont jusqu'à parler de « nationalisme de cage d'escalier ». Leur recherche porte sur les adolescents, mais leur analyse correspond au regroupement des jeunes adultes observés sur la dalle.

En fait, même en l'absence du groupe, les espaces restent connotés de sa présence passée (par la mémoire et par les traces de squat). Même vides, ces espaces nourrissent un sentiment d'insécurité. Dès lors ils sont susceptibles d'être évités. C'est une des raisons pour lesquelles les parcours d'évitement sont plus présents dans les discours que dans les faits.

En outre, c'est plus souvent l'image du groupe et ce qu'elle évoque en connotations et en fantasmes qui effraie, que le groupe en lui-même, car entre résidents et membres du groupe, les individus se connaissent. « *C'est vrai qu'il y a des rassemblements, qui au mieux se rassemblent et discutent et rigolent entre eux, et au pire... Il n'y a pas d'agressivité vraiment flagrante, mais des provocations. Collègue: Pour beaucoup se sont de purs produits de la dalle. Ils ont grandi sur la dalle* » ; « *[Est-ce que vous avez été déjà agressé ?] Ni physiquement ni verbalement, mes enfants non plus. [...] Mais évidemment un paramètre dont il faut tenir compte c'est que les jeunes dont on parle... enfin, les jeunes entre guillemets parce qu'ils ont des noms, mais bon, tous ceux-là qui traînent, ils savent qui ils sont. Et ça, ça joue beaucoup. Parce que moi, je les vois tous les midis. Et tous les midis, je leur dis bonjour [...]* ».

Il faut en effet distinguer les discours préconstruits tenus par les interlocuteurs sur les jeunes et les regroupements considérés d'emblée comme déviants, des positions que ces mêmes interlocuteurs adoptent réellement à leur égard. « *La cage 4, je pense ce sont des gens qui effectivement ont un look « nique ta mère », qui sont désœuvrés parce qu'ils ont un certain âge et ne travaillent pas. Ils écoutent du rap. Mais vis-à-vis de nous, en tout cas, ils ne sont pas du tout agressifs. [Pour vous cela relève plus de la représentation ?] Oui, je pense qu'ils ont look agressif mais qu'ils ne le sont pas. Alors il paraît qu'ils dealent, mais ça nous on ne le sait pas* » .

« *Le problème c'est qu'ils sont omniprésents. Mais c'est marrant, parce qu'ils sont là, ils ne vont pas ailleurs, ils ne vont pas dans d'autres quartiers de Paris. Ils sont là, du matin au soir. L'autre jour lorsqu'il faisait beau, nous sommes sortis, nous les avons vu faire des brochettes. Bon, c'est vrai qu'ils font un peu de bruit et que cela contrarie, peut-être, le voisinage proche. Mais pour nous, ils ne nous posent pas de problème. Lorsqu'on leur dit bonjour, ils nous répondent* » .

« *Cela m'effraie, parce que je me dis quel avenir promet ton à ces moufflets. Mais bon, il y a un contact toujours poli. Jamais, jamais je n'ai été prise à partie, par les uns ou par les autres. Ceux que je ne connais ne mouffent pas. [...] Et il y a une certaine politesse. Lorsque je rentre si on me met un coup de coude, ça s'excuse. Alors effectivement, ils traînent, ils ne fichent rien, ça rigole, ça fait du bruit... Collègue: Cela dit, quand ils m'emboîtent le pas et qu'ils rentrent dans la boulangerie avec moi, la boulangère elle devient verdâtre. Et les gens filent. Mais ils font peur aux gens. Ils en jouent aussi de ça. Ce sont des gamins désœuvrés. Déjà petits, ils nous inquiétaient* » .

L'image d'un groupe supposé représenter tous les dangers se construit aussi par ces « ils » et les « on dit ». Ces « ils » indéfinis sont une accroche aux fantasmes : « *Alors on dit que la tour Rome est mal fréquentée [... Vous dites « on dit », mais vous, vous le ressentez ?] Oui, en ce sens que je ne passe pas dans la tour Rome après 8 heures du soir. Parce que je sais qu'il y a toujours des attroupements de jeunes désœuvrés, qui fument, et qui laissent des canettes, des papiers sales, n'importe quoi, qui jouent au ballon, qui cassent les portes, qui... les portes de la Tour Rome sont toujours cassées. Il y a une « dégradation » [...] terrible dans cette tour et je crois que c'est une tour où les choses sont en location... [...] Enfin, on me dit partout, j'entends dire dans mon quartier, qu'elle est très mal fréquentée. Et quand j'y passe, je vois toujours des jeunes qui sont désœuvrés à ne rien faire et forcément à l'affût d'une sottise » . [Et c'est plutôt le voisinage ? les gardiens ? Qui est ce « on » ?] *Des gens qui travaillent à la caisse d'allocation familiale, par exem-**

LE « NATIONALISME DE CAGE D'ESCALIER »

« La société toute entière pousse au regroupement collectif des adolescents la différence viendrait de ce que les groupes de jeunes, organisés de manière thématique (clubs, bar,) dans les couches moyennes et supérieures de la population – plus mobile socialement – prennent une forme territorialisée chez ceux issus des milieux populaires. Le trait méditerranéen d'une sociabilité déployée à même la rue, sur le seuil de la demeure, explique pour une large part l'investissement des « pieds d'immeubles par les jeunes. Les enfants sont autorisés à y jouer non loin du regard parental : souvent depuis leur plus jeune âge, les jeunes se sont ainsi accaparés le bout de l'espace public attenant à leur domicile. La sur-occupation des logement tend, en outre, à faire refluer plus d'un à l'extérieur de la maison, dans le hall ou alentours. En quelque sorte, l'espace public est aujourd'hui dominé par la présence de cette classe d'âge. Il est de plus en plus perçu comme incivil par ceux parmi les adultes, qui se tiennent cloîtrés dans leur logement. L'espace public n'assurerait plus, au dire des acteurs de la réhabilitation, la coexistence et la diversité des populations, caractéristique attribuée aux lieux centraux de la ville souvent cités en référence.

[...] L'ancrage local du groupe, au niveau le plus fin, peut donner lieu à une sorte de « nationalisme ³⁴ » de cage d'escalier, mais, très souvent, la sphère d'appartenance reste le grand ensemble. La conscience de groupe

est susceptible d'exister au-delà de l'échelle de la bande des pairs pour s'étendre à tous les jeunes du grand ensemble. Pour parler d'eux, les jeunes emploient la première personne du pluriel : « nous les jeunes des 4000 », « nous les à la cité » – ainsi que le rapportent les ethnologue et sociologues – ce qui révèle l'importance du sentiment d'appartenance à la communauté des jeunes et à l'espace, aujourd'hui décrié, des quartiers hérités des Trente glorieuses. En fait, le stigmate « habiter un quartier relégué » est renversé. Résider aux Pyramides d'Évry confère une identité, génère une sous-culture où, selon Lagrange, ce qui importe est la « reconnaissance sociale », la « réputation locale », le « plaisir d'être ensemble ³⁵ ». Le territoire, fait récent, se substitue au milieu social en devenant le nouveau vecteur d'intégration. Les jeunes se détachent des normes de la grande société pour mieux se reconnaître dans une appartenance à la bande et au quartier. Ce faisant, la configuration de ce dernier s'en trouve transformée. Le quartier ouvrier d'antan faisait prévaloir le dedans, la vie de familiale et le travail. Aujourd'hui, la crise et la désindustrialisation aidant, le dehors acquiert en importance. Surtout, le quartier d'habitat social pose aujourd'hui problème dans la mesure où il semble traduire une rupture avec la société ³⁶ ».

Lefrançois, Porchet, Frenais, octobre 2000.

ple, et qui connaissent bien le milieu, et qui savent que c'est des gens qui sont souvent au RMI, ou qui... qui ne cherchent pas vraiment du boulot, qui cherchent à vivre comme ça, sans chercher vraiment du travail, sans faire d'études, et qui dès 25 ans n'ont qu'une idée c'est de ne pas travailler mais de vivre du RMI. C'est les allocations familiales qui me le disent. [Donc des gens qui travaillent aux allocations familiales ³⁷.] Ho oui. Et ça se concrétise avec ces jeunes désœuvrés qu'on voit là tout le temps, tout le temps. En particulier une ou deux portes. [...] Une ou deux portes de la tour Rome. C'est toujours le même endroit. Et à un moment il y avait de la drogue, c'était net, moi je m'en suis même rendue compte il fallait que ce soit vraiment outrancier pour que je m'en rende compte ! et il y a eu la police, la descente de police, et depuis j'ai l'impression qu'il n'y en a plus. L'impression. mais enfin, je ne fais pas suffisamment attention tout le temps. » .

Toutefois, lorsqu'on dépasse les premiers discours et face aux réalités objectives des faits, l'accroche ne tient plus et les fantasmes s'effondrent d'eux-mêmes. « [Est-ce qu'il y a des endroits que vous détestez ?] Ben, je vous dis, c'est ce passage de la tour Rome qui me paraît difficile à fréquenter un peu tout le temps. Mais à part ça c'est tout. Mais moi, personnellement, j'ai jamais été agressée. J'ai entendu dire que... mais... » ; « (dans la rue d'Ivry) il y a de l'animation. Tandis que là, sur la dalle, c'est beaucoup plus désert. Alors comme « on dit » que ça n'est pas très sûr, je n'essaie pas. Mais je n'ai jamais eu d'ennuis personnellement. j'ai souvent rencontré une dame que je ne connaissais pas ou autre qui vient me dire : « on vient de me voler mon sac à main » , ou : « on vient de me jeter par terre » , ça, j'en ai rencontré. [Mais ça n'est pas propre à la dalle, ça peut arriver partout ailleurs dans Paris ?] Oui, exactement.

[Ce n'est pas quelque chose que vous ressentez particulièrement plus ici qu'ailleurs ?] Non, non. Pour moi, le quartier est calme » .

Pour certains la présence du groupe est rassurante. C'est le cas d'une jeune femme qui réside

34. Lepoutre, 1997.

35. Lagrange, 1998.

36. Donzelot, 1999.

37. La personne qui colporte ce type de discours ne réside pas sur la dalle mais dans les tours proches des grands boulevards. Elle projette sur la dalle des olympiades une « réalité » (?) vécue ou perçue ailleurs.

dans Rome : parce qu'elle connaît les membres du groupe et qu'eux la considèrent comme faisant partie du « décor » , elle apprécie leur présence lorsqu'elle rentre tard chez elle et eux ne l'ennuient pas. *« Oui, c'est sécurisant à la limite. On sait qu'ils sont là. Il n'arrivera rien. Lui: Ils attendent leurs acheteurs. Leur fille: Pour moi, c'était hyper sécurisant quand je rentrais tard le soir le fait qu'ils soient là, je savais qu'il ne pouvait rien m'arriver. Parce que je les connaissais, et donc je n'avais pas peur de rentrer. Même s'ils avaient bu et tout, je savais qu'ils resteraient corrects vis-à-vis de moi. [...] Mais ces gars, c'est vraiment l'exception, ils ne sont pas agressifs, rien. Le problème de l'insécurité, il est autre part. C'est vrai, c'est tous les petits recoins, tous les petits passages qui sont mal éclairés »* .

Le groupe « surveille » les allers-et-venues et « veille » sur les résidents de « leur » hall. Il ressort en effet qu'une forme de négociation tacite s'opère entre les résidents et le groupe. Comment s'opère cette négociation ?

D'une part, si le groupe souhaite continuer à squatter cet espace, il n'a pas intérêt à trop ennuyer (agression verbale ou physique) les résidents car ces derniers sont dans leurs droits. D'autre part, les résidents n'ont pas trop intérêt non plus à invectiver personnellement les membres du groupe du fait de représailles individuelles possibles. Mais surtout, si ce groupe dont les membres sont connus de longue date par les résidents quitte les lieux, les résidents risquent d'être alors confrontés à l'installation d'un autre groupe constitué, lui, d'inconnus. Toutes les relations et régulations tacites entre résidents et groupe de squatters seront alors à reconstruire.

Du point de vue extérieur, c'est donc bien un sentiment d'insécurité qui émane de la présence du groupe dans un espace donné, parce que viennent s'y greffer nombre de fantasmes. Mais du point de vue de l'intérieur, de ceux qui les connaissent, il émane de la présence du groupe une certaine forme de sécurisation.

Pour conclure sur les désagréments causés par la présence des groupes de jeunes nous souhaitons souligner à nouveau le processus à l'œuvre à propos des regroupements à savoir le passage d'un discours préconstruit péjoratif à leur égard assez rapidement relativisé dans les faits et les pratiques.

Ce n'est en revanche pas le cas à propos de la présence des médiateurs. Le processus serait même presque contraire: les propos glisseraient du simple constat de leur présence vers des critiques de plus en plus acerbes sur leurs actes et comportements, ou vers des silences éloquentes. *« Ils sont plutôt vers cette partie là, vers Rome et vers ce quartier là. C'est, comment dire, la tendance, on dirait que ce ne sont pas des médiateurs mais que c'est leur copains à eux. Pour moi, un médiateur, il faut être neutre. Ils sont plutôt vers ce côté là et puis on ne sait pas si ce sont vraiment des médiateurs ou... »* .

Les médiateurs sont confondus avec les jeunes supposés déviants: *« Les médiateurs, on dirait que ce sont leurs copains à eux, directement, on ne voit plus si c'est des médiateurs. »* .

Ils ont peu de crédibilité car ils commettent également des actes déviants voire répréhensibles: *« Ils ont mis des médiateurs, on se demande à quoi ils servent, parce qu'ils font partie des groupes qui traînent en-bas. Alors ils sont médiateurs en quoi... Ils ne font rien, ils font leurs joints avec les autres. Moi, ce que j'ai vu, c'est ça »* .

« Je vais vous dire, le problème ici, c'est que l'on paye beaucoup de gars à ne rien faire. Tous ces agents-là, ces maîtres chien, tout ça, c'est zéro. Les médiateurs n'en parlons pas... Parmi eux: il y a des mafias, des Arabes et des Chinois. Les Chinois, c'est pour le business, les Arabes pour foutre la merde. Je le sais très bien. Les médiateurs chinois ce sont tous des truands. Ce sont des trafiquants. C'est pour cette raison que je ne veux pas trop parler » .

Ils ne réduisent pas les problèmes d'insécurité: *« [avez-vous eu l'occasion de constater des changements depuis la mise place des médiateurs?] Les bonshommes verts? Collègue: Oui, c'est ça. Ils ont un blouson avec écrits médiateurs. Collègue: Moi j'avais assisté à une réunion de quartier avec des locataires qui s'étaient montés en association. Étaient présents, des dames d'un âge avancé déjà, des gens d'un peu partout, des associations de quartier, et où les propos à l'égard des bonshommes verts n'étaient pas très heureux. Ils avaient le sentiment que ces bonshommes développaient des relations de copinages avec eux et que ce n'était pas du meilleur effet. Moi,*

je n'en sais rien, je ne les vois pas. Collègue: Si moi, je les vois. Mais je ne rends pas compte. En tout cas, je n'ai pas noté de changement. » ; « [Donc je suppose que vous envisagez aussi, plus de mesures sécuritaires, c'est-à-dire plus de vigiles, etc.] Non, non pas du tout. Les vigiles que ce soit NS2, les médiateurs ou quoi. Ça sert à rien. Elle: Il n'y a pas de résultat. Lui: Aucun résultat, aucun. Quand vous prenez un voyou d'une cité, vous le mettez médiateur dans une autre cité... Il y en a qui sont bien, je reconnais. Il ne faut pas tous mettre dans le même sac. Mais la plupart c'est ça. Elle: ça génère d'autres soucis ou les mêmes. Et cela ne règle en rien le problème. « ; « Je ne pense pas que ce système soit viable. Aujourd'hui, le problème avec les médiateurs est que les gens, lorsqu'ils sont agressés au lieu d'aller au commissariat, vont voir les médiateurs pensant que cela va s'arranger. Et au final, je pense réellement qu'ils sont inefficaces. Inefficaces pourquoi? Tout d'abord parce qu'on les sous-paye. Et moi, j'ai été témoin, lorsque j'ai viré les petits, le médiateur était là. Je n'avais pas vu qu'il était présent. C'est uniquement lorsqu'il s'est retourné que j'ai vu sur son blouson l'inscription « médiateur ». Et il m'a dit effectivement: « trop, c'est trop ». Mais il n'a rien fait, alors que visiblement il assistait à la scène » .

« Et les gens sur la dalle, mais là ce sont leurs propos, ce ne sont pas les miens, me disait qu'ils avaient énormément de problèmes. Car lorsqu'ils veulent intervenir auprès de la mairie de Paris, les gens leur répondent: « mais qu'est ce que vous racontez, il y a moins de violence, d'agressions etc. » . Effectivement puisque les gens vont voir les médiateurs et ne vont plus voir la police et porter plainte (donc les agressions ne sont plus comptabilisées) » .

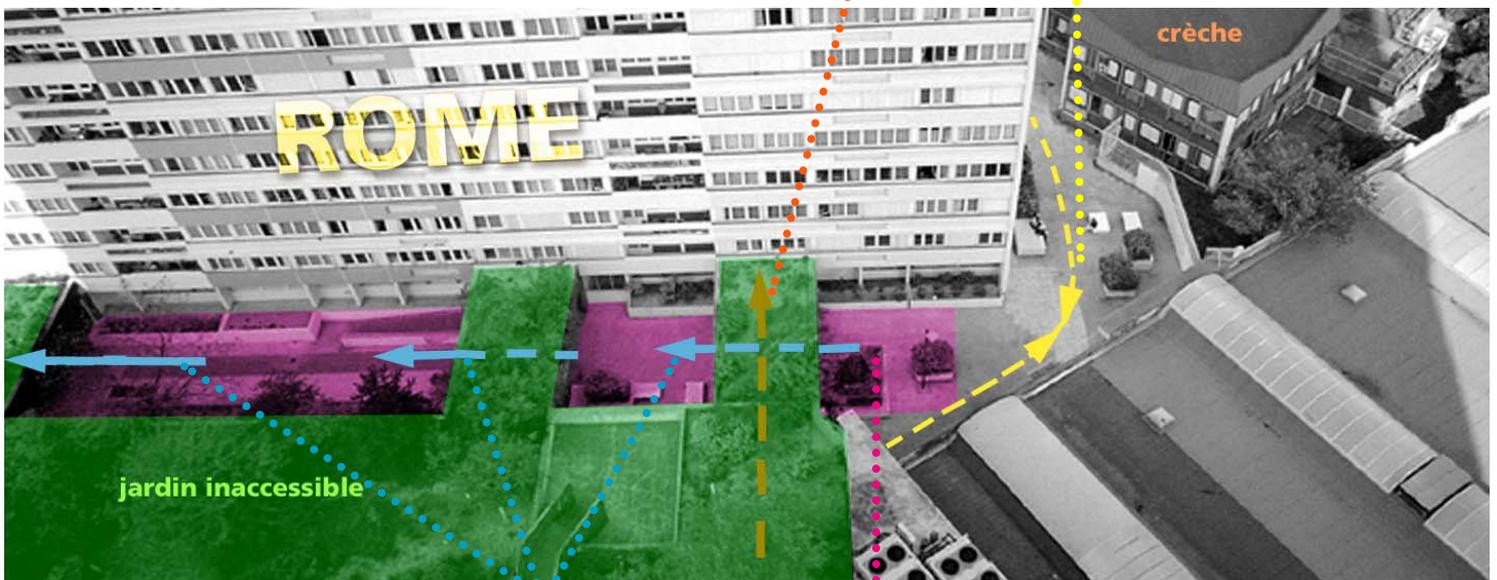
Les médiateurs n'amoindrissent pas le sentiment d'insécurité, voire au contraire: à l'instar des « objets sécuritaires » telles les grilles métalliques, la présence même des médiateurs rappelle la présence d'un danger potentiel et latent.

Enfin, il va sans dire qu'ils ne remplacent en rien le service public des îlotiers, et autres représentants de la force de l'ordre, voire pour certains, que seule une antenne de police semblerait combler. *« L'antenne de police dont on nous a parlé, elle n'est toujours pas installée. C'est une antenne qui devait arriver sur la Dalle. Et voilà peut-être une chose qui pourrait contribuer au retour d'un sentiment de sécurité. S'il y avait... Collègue: La dalle c'est privée, et la police c'est public. Collègue: Et moi, il y a une question que je me pose c'est: Est ce qu'un jour cette dalle sera municipalisée? »*

fig 20 et 21 les espaces évités

Passage couvert évité :
sensation d'écrasement ;
possibilité ressentie de guet-apens.

Trajectoires d'évitement : cheminement ex-
térieur, espace plus large, plus ouvert.



Absence de lisibilité et mécon-
naissance des lieux.

• Zone dangereuse physiquement : sensation d'é-
crasement ; jets d'objets éventuels depuis les
étages ; possibilité ressentie de guet-apens.

UN ESPACE DE CONVIVIALITÉ

Pour nombre de résidents, la dalle des Olympiades conserve une connotation positive. Les entretiens révèlent en effet un fort attachement au lieu, même lorsque la majorité de leurs discours porte sur les multiples problèmes, nuisances et désagréments.

En cela le processus discursif se rapproche de celui porté sur les jeunes : tout d'abord très critique et négatif, le discours préconstruit est peu à peu nuancé pour faire place à une autre réalité.

« *[Souhaiteriez-vous quitter cet espace de vie ?] S'il y avait quelque chose ailleurs, j'irais dans un truc moins immense, moins grand. Pour une raison simple : la pollution. J'estime que c'est un lieu extrêmement pollué. Mon fils fait de l'asthme, il n'en avait jamais fait, même moi j'en fais maintenant et là, je le sens le vendredi soir notamment le problème de respiration. Et puis, on le sait place d'Italie c'est l'un des lieux les plus pollués de Paris. C'est l'une des choses qui fait que j'ai envie de dire, je pars de là. Mais sinon, le quartier en général c'est un quartier très sympathique en termes de commerces, de lieu de vie. Samedi, dimanche, on va chez Tang & Frère, on fait les courses, on va chez les petits arabes à côté, on fait les courses, il y a une cohabitation qui est très intéressante. [Le métissage est important ?] Le métissage est important, quoiqu'au début, on avait l'impression que les communautés vivaient chacune repliée sur elle-même, surtout les communautés asiatiques. Mais c'est peut-être faux. Maintenant que je travaille dans le social, je travaille avec des associations chinoises et vietnamiennes et je comprends mieux les difficultés qu'elles ont. C'est-à-dire que ce sont des personnes qui sont extrêmement timides pas communicantes, et beaucoup d'entre elles ne maîtrisent pas la langue. Lorsqu'elles sont comme ça, généralement elles vivent en autarcie entre elles. À ce sujet, on travaille la médiation, on cherche à faire des choses ensemble avec d'autres associations. Dernièrement, au centre social, on a fait le nouvel an chinois, des femmes sont venues faire la cuisine. On a cuisiné ensemble c'était extraordinaire. Il y a eu un exposé sur les significations du nouvel an chinois, la philosophie. On a beaucoup appris. Je l'aurai peut-être pas fait avant... Je veux dire que c'est peut-être parce que je suis en activité dans ce domaine (associatif) que j'ai du plaisir à découvrir une immense culture que je ne connaissais pas. Alors que si je n'avais pas eu cette vie-là, je ne l'aurai peut-être pas fait. À cause de cette perception des uns et des autres, où l'on considère les autres comme renfermés, donc il y a des préjugés. Je sais lorsque mon fils était plus petit et que l'on faisait les anniversaires. Les gens m'ont dit : « les chinois si vous les invitez, ils ne viendront jamais ». Ce qui est vrai. Ils peuvent vous dire d'accord, mais ils ne viendront pas. Mais en fait c'est la peur d'aller vers les gens, parce qu'ils ne savent pas comment être et comment faire, comment parler. Et nous, lorsqu'on fait nos débats, nos conférences, on insiste sur cet aspect qui est que la connaissance de son environnement, c'est aussi ça. C'est-à-dire aller chez les uns chez les autres, laisser son enfant, accueillir les enfants chez soi. Alors qu'ils avaient très peur de ça. Donc en termes de préjugés, faire des choses ensemble c'est très riche. [Donc vous diriez qu'il y a cette ambiguïté, d'un lieu qui n'est pas à dimension humaine, dégradé, avec des gens qui sont repliés sur eux-mêmes et en même temps cette richesse de métissage]. Il y a eu une dégradation, on ne sait pas pourquoi. Et en même temps c'est un lieu, avec ces restaurants chinois, qui accueille des activités. Mais tout autour de cette dalle, il y a de la vie. Donc c'est autour de la dalle, qu'il y a de la vie ?] Oui, moi j'ai l'impression que c'est autour de la dalle, qu'il y a de la vie » .*

La connotation positive de la dalle demeure assez prégnante, mais se décline toutefois dans le temps. Selon les interlocuteurs, la convivialité et la qualité de vie sur la dalle :

- ne sont que le souvenir d'un passé radieux où la mémoire d'un vécu quasiment idyllique se heurte à la réalité actuelle ;
- sont toujours présentes et vécues comme telles malgré les dégradations diverses ;
- sont perçues comme un idéal à atteindre : elles font partie de l'espoir d'un lendemain meilleur, soit en retrouvant ce que la dalle a été autrefois, soit en accédant enfin à ce qu'elle n'a jamais véritablement été (en référence à la promesse jamais réalisée du mode de vie proposé dans la brochure conceptuelle).

Certains de ces points ont déjà été évoqués dans le premier chapitre.

Les discours positifs sur la dalle se greffent principalement sur les thématiques telles que les commerces de restauration et de proximité, sur l'aspect familial et sur l'infrastructure même des Olympiades.

SUR LES ESPACES ET LIEUX DE CONVIVIALITÉ TELS LES RESTAURANTS, BRASSERIES, ET LES TERRASSES EN ÉTÉ.

Ces lieux de rencontre et de détente font aussi l'objet d'une distinction entre l'avant, le présent et le devenir que l'on espère forcément meilleur.

« Moi, je pense que ce lieu c'était un grand centre de vie. Vous aviez des restaurants, vous en avez encore quelques-uns, vous aviez la librairie, des choses qui ouvraient tard le soir. Et là, il y a tout de même des restaurants qui ont fermé. Avant il y avait un restau, maintenant il a fermé, un bon restaurant chinois, très convivial, où l'on pouvait aller manger en groupe à 10, 20 ou 30 personnes. Il était vraiment très bon. Il y a dix ans lorsque je voulais amener des gens à manger et à bien manger dans un restaurant chinois, je les invitais ici. Il y avait quand même des restaurants de qualité et reconnus comme tel. Aujourd'hui, je n'amènerai plus les gens là » .

« Avant c'était un lieu où l'on venait faire les courses, un lieu avec des magasins. Et puis c'était réputé en termes de restauration chinoise. [Depuis que vous travaillez sur la dalle, votre vision de la dalle a changé ?] J'avais un a priori positif de la dalle. C'était propre, il y avait des choses jolies, c'était un lieu de vie. Ce n'était pas dégradé. Je venais là sans appréhension. Je venais avec des amis. Puis ça c'est dégradé. [À tous les niveaux ?] À tous les niveaux, saleté, et puis au niveau visu, les couleurs et les odeurs » .

« [Y a-t-il des endroits en particulier que vous aimez ?] Un lieu ? Aller boire un café au Pyrénéen. Mais là aussi ça a changé. Avant c'était super sympa. Quand j'en avais assez d'être ici, toute seule, je me disais : « allez ! Habilles-toi et sors, tu vas rigoler ! » . L'ancien gérant avait un humour fou, il préparait des plats du jour qui étaient extraordinaires. Le gérant a loué à deux maghrébins. D'ailleurs, les serveurs n'étaient pas d'accord. Ils disaient : « maintenant, cela va être couscous » . Et ils disaient aux clients asiatiques : « vous aimez le couscous ? » . Et moi, je disais : « Mais c'est bien le couscous, cela manque ici » . Mais, ils n'ont pas su faire un plat du jour et des choses comme ça. Le Pyrénéen, avant, c'était l'annexe de ma maison. Quand j'avais envie de profiter de mes gosses, lorsque je rentrais le soir et que je ne voulais pas faire la cuisine mais d'être avec eux. Et bien, on allait en bas, et l'on pouvait dîner. Et lorsque j'étais seule, et que j'en avais assez, c'était pareil. Mais ça, c'était du temps de Monique et de son mari (les anciens patrons). Et puis, c'était important cette présence de femme dans le commerce. [Si vous deviez préciser ce qui vous manque le plus c'est ce côté « lieu de vie » ?] Ah oui, ah oui ! Quand j'allais au Pyrénéen avec mon fils, on rencontrait les mamans du copain de mon fils, c'était super sympa. Il manque un lieu de rencontre convivial. [C'est ce qui manque ?] Complètement » .

« [Y a-t-il des endroits en particulier que vous aimez ?] L'été quand il fait beau, on mange dehors à la terrasse et c'est très agréable » .

« [Est-ce que j'ai oublié d'aborder une chose très importante ?] Non, je vous ai dit l'essentiel. Cela va peut-être me revenir demain. Si, ce que je peux vous dire, c'est que l'été, c'est très agréable, dehors à la terrasse, on se croirait dans notre jardin. C'est pour cette raison que c'est vraiment dommage de se laisser envahir. Avec les enfants, on descend prendre un café. Là c'est pareil, on ne peut plus laisser les petits, à cause des grands. Je parle même des grands de 12-13 ans, il y a une sacré racaille maintenant... On pourrait faire quelque chose pour les gosses quand même » .

« Il y a cet énorme avantage d'avoir, à 1h du matin, moi, j'aime bien descendre à 1h du matin manger, ici, chez le chinois. C'est très important. [C'est encore ouvert à cette heure là ?] Oui, très très tard. C'est l'avantage aussi. Par exemple je vis beaucoup en Bretagne, alors là, tout est verrouillé, tout est fermé. J'arrive ici, je revis. Je dessine jusqu'à 10h et demi, 11h, je descends manger, il y a aussi un italien excellent. C'est ça la dalle » .

« [Y a-t-il des endroits que vous affectionnez particulièrement ?] Oui, moi j'aime bien les terrasses des cafés et restaurants. Dès que le temps s'améliore, c'est une question de temps, car quand

il y a du vent, entre les tours... Autrement, c'est bien » .

Les commerces de proximité sont vécus tour à tour comme un lieu de rencontre entre résidents et comme un moment relationnel avec les commerçants. Des derniers, en tant qu'acteurs économiques de la dalle, créent un lien : le commerce devient un lieu et un moment entre soi et les autres, entre l'individu et la population de la dalle.

« Et puis je vais chez le coiffeur aussi. C'est le même depuis 25 ans, c'est Yvan qui est à côté du stadium » .

« [Qu'est-ce que vous affectionnez particulièrement par rapport à la Dalle ?] Non, il faut dire : « Ce que j'affectionnais » . C'était tous les commerçants qu'il y avait avant : le boucher, la belle poissonnerie, les superbes marchands de légumes et de fruits, le pressing. C'était super sympa lorsque je suis arrivée ici, il y a 25 ans. J'ai inauguré la crèche avec mon fils. [À quel moment, la dalle a-t-elle changé ? Est-ce qu'il y a un événement, qui marque le début de ce changement ?] Je pense à l'arrivée des asiatiques. Lorsque je me suis installée ici, il y avait déjà des restaurants chinois et vietnamiens. « China town » existait déjà, j'y allais avec ma belle-mère et mon fils, c'était sympa. Mais ils ont tout racheté. Ils ont racheté tout ce qui était merveilleux comme commerçants. Tout ce qui était français est parti. Ce n'est pas le problème de vouloir du « français français » . Mais un petit peu quand même, parce que l'on pouvait discuter avec le boucher ou un autre commerçant. La difficulté désormais est de réussir à faire ses achats quotidiens, ou pour recevoir. Je me rappelle avoir, dans le temps, acheté un lapin à la boucherie, de l'avoir apporté à la poissonnerie qui faisait des paellas et de leur avoir demandé de me préparer une « paella valencienne c'est-à-dire avec de la viande aussi, car je recevais » .

« [Y a-t-il d'autres choses que vous souhaiteriez dire auxquelles je n'aurais pas pensé ?] Non, je ne vois pas, non. La teinturerie manque un peu (elle rit). [Ce sont des commerces de ce type qui manquent un peu ?] Ben on a attendu des années et des années avant d'avoir magasin d'alimentation et ça, ça manquait beaucoup » .

« [Vous faites également vos achats ailleurs ?] Oui, parfois, oui. Mais pour des choses qu'il y avait avant. La dalle s'est dégradée, vous savez. Il y avait plein de choses. Par exemple, il y avait, ma femme le sait mieux, moi j'y vais surtout pour les grosses courses on va chez « Big-Gel (?) » acheter des trucs pour le congélateur, au Prisunic aussi, mais quand même, on essaie d'acheter des choses là. Et on tient à faire fonctionner le commerce ici, on ne tient pas du tout à ce qu'il dépérisse. [C'est donc aussi une des raisons pour lesquelles vous faites vos achats ici ?] Ha ! oui ! Evidemment, bien sûr. [?] Le Franprix, là-bas, il n'y a pas longtemps qu'il est ouvert, et c'est très agréable. [Qu'est ce qui manquerait comme type de commerces ?] Pour moi, déjà, si j'avais une vraie banque, avec tout bien approvisionné, ce serait bien. Je suis obligé d'aller à Place d'Italie. Donc qu'elle soit mieux. Et puis question habillement, d'autres choses. Il y a trop de nourriture. J'aimerais bien qu'il y ait d'autres choses. Quand je dis trop de nourriture je veux dire il y avait : il y avait une très belle poissonnerie, on y allait beaucoup, j'aime beaucoup le poisson. Il y avait donc une belle poissonnerie. S'il y en avait une, j'irais acheter du poisson. Je pense aussi donc, dans le domaine de l'habillement, des chaussures, des choses comme ça, au lieu de... Il n'y a même pas un cinéma par exemple. Moi, j'aimerais bien qu'il y ait un cinéma. Pas de cinéma » .

« C'est mon petit village, j'ai passé 27 ans de ma vie ici. J'aime bien venir ici. J'aime bien faire travailler les petits commerçants, je n'ai pas besoin d'aller ailleurs. Je vais chez les petits commerçants, pour les faire travailler, c'est normal. Et il faudrait que tout le monde fasse comme moi, et ça pourra repartir » .

SUR L'ASPECT TRÈS FAMILIAL DE LA DALLE.

Nombre de ménages sont des familles avec enfants, ces derniers étant vecteurs de rencontres. Les lieux et les moments tels que la sortie de la crèche sont vécus comme des temps de convivialité. De plus, on remarque la construction d'une histoire de vie d'une mémoire familiale et collective : beaucoup de résidents sont installés sur la dalle depuis de nombreuses années et y ont fondé une famille. La mémoire des lieux se transmet à la nouvelle génération (cf. annexes).

« [Si je vous dis la dalle cela vous évoque quoi ?] Un espace de vie, au départ, à sa conception, où l'on était sensé trouver tout le nécessaire pour la vie des familles. Collègue : Et c'était le cas. Collègue : C'était le cas et au fur et à mesure, je trouve que ça n'évolue pas spécialement dans le bon sens [...] Parce que je suis là depuis 1981 et que mes enfants ont grandi. Je me sens chez moi. J'ai vécu depuis ma naissance rue de Tolbiac, après la bibliothèque. Donc c'est mon quartier. Cette dalle, je l'ai vu poussée, j'étais gamine quand elle est sortie de terre. Mais j'y ai quand même des attaches. C'est mon quartier. Je suis attachée au 13ème arrondissement. Si je sors, je ne vais pas manger sur la dalle ; Au niveau loisirs, je ne fais rien sur la dalle. Je vais dans le 13ème, mais ailleurs. Mais c'est quand même un endroit où j'ai plein de souvenirs, professionnels, personnels aussi » .

SUR LA DALLE ELLE-MÊME

Le fait que la dalle soit « coupée » du reste de la ville en fait un espace à soi, à part entière.

D'une part, on y retrouve les connotations du quartier, du village et de la petite ville de province. C'est un espace privilégié sécurisant pour les enfants car situés hors des dangers de la circulation, et sous le regard, même éloigné, des parents.

D'autre part, le rapport qualité/prix des logements, l'espace la lumière et les vues panoramiques, sont fortement appréciés.

Enfin, la renommée et le prestige (même perdu) des Olympiades constituent encore une accroche affective et participent d'une mémoire positive des lieux.

« Effectivement au début en 1975, c'était un endroit très à la mode, c'était même l'endroit où il fallait vivre, c'était bien plus coté que l'ensemble de tours qui se trouve porte d'Ivry, Bd Massena, parce qu'il y avait des tours là aussi, et ce n'était pas très coûteux, alors que vivre sur la Dalle, c'était vraiment le plus. Et moi, je me souviens des familles qui arrivaient pour vivre sur cette dalle, c'était vraiment des gens qui avaient fait un choix de vie et qui avaient les moyens de ce choix. [C'était quoi comme choix de vie ?] Collègue : Je crois que c'était quitter des logements petits, exigus, peu lumineux, voire insalubres parce que le quartier était ceinturé de bidonvilles. Et d'un seul coup, on voyait sortir du sol d'immenses bâtiments propres avec de larges baies vitrées avec un confort que l'on ne connaissait pas ailleurs, et puis des commerces de proximité, enfin tout était là. Collègue : tout était là, pour les enfants, pour la ménagère, c'était un peu une sorte de village, au sein d'un arrondissement, où l'on était supposé quand même tout trouver.

[Et aujourd'hui, quand vous dites que cela n'évolue pas dans le bon sens, vous caractériseriez cette évolution de quelle manière ?] Moi, je dis que l'on assiste à une paupérisation de la dalle. Un renouvellement partiel de la population. À mon sens, dans les tours de copropriétaires, les gens sont restés pour beaucoup. C'étaient des gens qui étaient de jeunes couples avec ou sans enfant, pour beaucoup avec des enfants, qu'ils ont scolarisé ici, les enfants ont grandi, ils sont partis, les couples demeurent pour beaucoup. [Donc c'est une population vieillissante] Voilà, sauf dans les bâtiments qui sont HLM. [Donc dans les bâtiments HLM, là il y a un renouveau de la population] Collègue : Oui, mais sur les deux barres que je connais un peu plus, c'est-à-dire Rome et son pendant, Grenoble, la population n'a pas évolué de la même manière. Car je crois que sur Grenoble, il y a beaucoup de logements de type social avec des familles, jeunes enfants, précarité perte d'emploi, des gens qui vivent dans la pauvreté, alors que dans la tour Rome, il y a également ces familles-là, mais je crois qu'il y a un parc de logement qui est réservé aux agents RATP ou SNCF. Collègue : Même Anvers et Londres, il y a un contingent SCNF. Car le terrain appartient à la SNCF. Je pense que la SNCF a dû réserver des bâtiments pour un contingent d'appartement. Collègue : Et donc ça modifie énormément la population » .

CONCLUSION - PROPOSITION

Pour conclure, en termes de projet urbain visant l'amélioration de la qualité de la vie sur la dalle des Olympiades, il importe de souligner les revendications, souhaits et autres propositions suivantes qui émanent des résidents et usagers.

PROPOSITION POUR L'INFRASTRUCTURE MÊME DE LA DALLE

- amélioration des accès entre les rues extérieures et la dalle : matières, couleurs, formes, modernisation des rampes (ascenseurs).
- amélioration des accès entre les espaces souterrains et la dalle : accès aux parkings et aux caves, accès aux rues souterraines.
- amélioration de l'éclairage voire création de nouvelles ambiances lumineuses (matière, couleurs, et sources de lumière) dans les espaces souterrains, dans les espace d'accès à la dalle et sur l'ensemble de la surface de la dalle.
- installation de mobilier urbain sur la dalle, notamment des bancs, des poubelles, des espaces canins, etc.
De manière générale, l'éclairage et le mobilier urbain dans son ensemble devrait faire l'objet d'une réflexion en termes de design et de fonctionnalité afin d'avoir une cohérence à l'échelle de la dalle et de créer une identité propre au Olympiades.
- amélioration, voire réaménagement complet des bacs à plantes en « véritables » espaces verts : diversification des matériaux trop minéraux, « trop béton béton ».
- révision de l'attribution des espaces d'arrière boutiques et de commerces de la galerie Mercure : ce ne sont que des interstices supposés fonctionnels (ventilation) mais qui sont devenus des espaces peu sécurisants, et des recoins perdus.

PROPOSITION POUR LES ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES ET CULTURELLES

- diversification des commerces de proximité, notamment en direction de commerces traditionnels, et des commerces de restauration : si le côté « quartier chinois » apporte un certain exotisme et procure une certaine identité à la dalle, et au quartier environnant, cette dernière ne doit pas l'être au détriment de la diversité souhaitée. En cela, la diversité des produits proposés chez Franprix est une amorce de possibilités de choix répondant à la grande diversité culturelle et culturelle des résidents de la dalle.

« Il y avait une petite supérette qui est restée fermée très très longtemps et c'est une autre chaîne qui a repris un autre local. Et je crois que ça, c'était la traduction de cette amorce de reprise. À mon sens. En tout cas, moi je l'ai pris comme ça, à partir du moment où ce petit Franprix a ouvert ses portes, j'ai eu le sentiment qu'il se passait quelque chose. Collègue : Ah oui, le Franprix il a été salué. Et il ne désemplit pas. Collègue : Et alors là, on voit une population tout à fait mélangée. Tout le monde va dans ce Franprix, tout le monde. Moi aussi, je m'y suis précipitée, c'est devenu notre fournisseur de goûters. C'est vraiment un commerce de proximité dont nous avons vraiment besoin. Collègue : Oui, on en avait vraiment besoin. La fermeture du précédent a été un gros choc pour nous. Bien qu'il était terriblement cher. Collègue : Ça été vraiment bien organisé. Car il y a des produits à tous les prix, dans toutes les gammes, du moins coûteux, aux produits pas de luxes, mais plus raffinés si je puis dire. Collègue : Des produits cascher. Collègue : Tout à fait, absolument. Collègue : Là, je pense qu'ils ont fait une bonne étude. Collègue : Tout à fait, ça été bien fait. Et cela correspond vraiment à un besoin. Et ce qui est amusant, c'est que l'on a plaisir à si retrouver. Faire les courses généralement, c'est plutôt une corvée et l'on retrouve ce dont on parlait tout à l'heure, cet aspect village, on le retrouve dans ce petit magasin, parce que par

exemple, je retrouve des parents d'élèves que j'ai connus... Et je pense que ça c'est vraiment quelque chose. [Il n'y avait un autre lieu, avant l'ouverture du Franprix, qui ces derniers temps remplissait un peu le même rôle?] Non, Cela avait complètement disparu » .

- création de véritables infrastructures culturelles et sportives notamment pour les enfants et adolescent.
- organisation d'animations ponctuelles sur la dalle (hors périodes festives) type vide grenier, spectacles pour enfants et adultes, animations sportives, etc.

De manière générale, les activités économiques et culturelles sont pensées en référence aux politiques culturelles existantes à l'échelle des petites villes.

« [Pour quelles raisons fréquentez-vous la Dalle ?] Je vais boire un café, je vais acheter mes journaux, acheter le pain, je vais à « franprix » faire les courses. Enfin tout quoi. [C'est essentiellement pour les achats donc, pas pour des loisirs ?] Il n'y a pas de loisirs. Que voulez-vous que je fasse seule ? »

« [Est-ce que vous diriez que votre réseau de fréquentation se situe plus à l'extérieur de la dalle que sur la dalle ?] Plus à l'extérieur. [Pourquoi ?] Moi j'ai l'impression que c'est difficile déjà de rencontrer des gens ne serait-ce qu'à la vue de l'architecture. Les entrées sont barricadées, c'est difficile de rencontrer des gens. Il faut des hasards pour qu'il y ait des rencontres, il faut des lieux d'activités. Ici des activités, il n'y en a pas beaucoup, en fait. Des lieux d'activités par exemple culturels, qui feraient que les gens du quartier viendraient, ça n'existe pas. Les habitants, ils sont chacun dans leurs maisons. Il faut rencontrer quelqu'un par hasard, car on n'a pas de lieu de vie, genre une piscine, un lieu commun où les gens puissent se rencontrer, ça, ça manque » .

« Par contre j'y vais quand même sur la dalle, pour poster des lettres, alors ça aussi, vous pouvez le noter (elle rit) je croyais que je n'avais rien à dire en fait j'ai plein de choses à dire. Je trouve que pour l'ensemble, parce qu'on est quand même beaucoup, il y a qu'une boîte aux lettres, pour l'autre dalle, et nous, sur cette dalle, en plus on n'a même pas de poubelles. Avant il y en avait, mais maintenant il n'y en a plus. [Depuis le plan Vigipirate ?] Non, peut-être, mais alors déjà que les gens ne sont pas tellement portés à mettre dans les poubelles, quand il n'y en a pas c'est encore pire » .

« [Qu'est-ce que vous auriez envie de dire encore sur la dalle, il y a des questions...] Oui, j'aimerais bien dire que s'il y avait plusieurs endroit où il y aurait la possibilité de faire des terrains de jeux (cf. carte), comme ici, il y a plusieurs terrains vagues, ce serait bien de faire des terrains de jeux. [Donc pour vous, il manque principalement des infrastructures pour les enfants ?] Oui des jeux, et des jardins, des espaces verts. Pour les familles, pour que les petits enfants puissent se promener directement et pourquoi pas reboucher cette partie là (voies de chemin de fer) et puis créer un peu plus de choses comme ça. [...]

« [Qu'est-ce que vous auriez envie de dire encore sur la dalle, il y a des questions...] Oui, j'aimerais bien dire que s'il y avait plusieurs endroit où il y aurait la possibilité de faire des terrains de jeux, comme ici, il y a plusieurs terrains vagues, ce serait bien de faire des terrains de jeux. [Donc pour vous, il manque principalement des infrastructures pour les enfants ?] Oui des jeux, et des jardins, des espaces verts. Pour les familles, pour que les petits enfants puissent se promener directement et pourquoi pas reboucher cette partie là (voies de chemin de fer) et puis créer un peu plus de choses comme ça [...] Vous voyez, là il y a comme une grande descente, ici. Comme les enfants ont beaucoup de jeux avec des rollers et tout ça, ils peuvent faire un jeu assuré avec un médiateur ou une association sportive, ce serait pas mal, par la ville de Paris. C'est pas les gamins qui courent en vélo, c'est les adolescents qui prennent les vélos, c'est encore plus dangereux pendant l'été. Il y a du monde. Surtout le samedi et dimanche, c'est plein ici. [S'il y avait des espaces de jeux comme ça, vous laisseriez vos enfants y aller seuls ?] Bien sur. Oui, puisque là, ce ne serait plus la peine qu'ils aillent là-bas dans les jardins faire du rollers. [Ils n'auraient donc plus la rue à traverser, ils seraient dans un endroit plus sûr ?] Oui, bien sur » .

PROPOSITION POUR LA GESTION

- clarification du « qui fait quoi », « qui est responsable de quoi » : notamment à propos des espaces intermédiaires tels les accès entre la dalle et le reste de la ville, et à propos des services urbains tels le ramassage des ordures, le nettoyage et l'éclairage public.

- entretien des espaces « *publics* », « *verts* », « *semi-publics* » : faire face aux dégradations diverses : décollement des dalles de sol, modification des matériaux trop minéraux, de choix des couleurs (peu réjouissantes voire peu rassurantes), surtout améliorer l'éclairage public sur la dalle, sous la dalle et aux accès.

De manière générale, on ressent la volonté d'une municipalisation de la gestion de la dalle afin de vivre comme tout le monde et d'avoir accès aux mêmes services urbains, mais, il est vrai, tout en demeurant un espace privilégié du fait de la nature des lieux. C'est également dans cet esprit que les résidents revendiquent, pour la plupart, les mêmes services publics et infrastructures urbaines : antenne de police, banque, poste, etc.

Il semble en définitive important de penser le projet d'amélioration de la qualité de vie des Olympiades non pas comme une restauration ou une réparation, mais bien comme un nouveau projet urbain à concevoir aujourd'hui, avec les concepts, la poésie, les techniques et les matériaux actuels et à venir, et avec comme contrainte, comme tout projet urbain respectueux d'un patrimoine, le respect de la configuration de l'infrastructure existante.

BIBLIOGRAPHIE

- Ambrosiano M.- « Urbanisme : les présidents bétonneurs ».- Rubrique « Sortir » n°105, in *Télérama*, 1er -7 mai 2002.
- Avenel C., « Rapports sociaux et «quartiers sensibles» », in *Les Enjeux de la sociologie urbaine*, sous la direction de M. Bassand, V. Kauffmann et D. Joye, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001.
- Baglan J.Y.- *Les Lieux publics de la survie quotidienne. Recherche exploratoire : parcours urbains et suivis de personnes sans domicile dans deux quartiers parisiens*, INED, Plan Urbain MELTT, rapport interne, novembre 1996.
- Becker, H. – *Outsiders : étude en sociologie de la déviance*.- AM Métaillé, Paris, 1985 (1963).
- Bordreuil J.S.- « Les gens des cités n'ont rien d'exceptionnel », in *En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle*, collectif, Éditions de l'Aube, Paris, 1997.
- Chamboredon JC, Lemaire M.- « Proximité spatiale, distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », in *Revue Française de Sociologie*, XI-1, 1970 (pp.3-33).
- Choay, Fr.- *Urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*.- Le Seuil, Paris, 1965.
- Chombart de Lauwe, PH.- *Paris et l'agglomération parisienne*.- 2 vol., Paris, PUF 1951-1952.
- Chombart de Lauwe, PH.- *Famille et habitation*,.- 2 vol., Éditions du CNRS, Paris, 1959 et 1960.
- Donzelot J.- « La nouvelle question urbaine », in *Esprit*, novembre 1999.
- Filtner C.- « À la recherche de formes d'expressions graphiques urbaines ».- mémoire universitaire, Université de Metz, Département Information et Communication, 2001.
- Flamand JP.- *Loger le peuple. Essai sur l'histoire du logement social*.- La Découverte, Paris, 1989.
- Goffman, I.- *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*.- Les Editions de Minuit, Paris, 1975.
- Grafmeyer Y., *Sociologie urbaine*, Nathan, Coll. « 128 », Paris, 1995.
- Joseph I. (dir.).- *Villes en gares*.- Editions de l'aube, Paris, 1999.
- Joseph I., Boullier D., Guillaudeux Vincent et al.- *Gare du Nord : mode d'emploi*.- RATP/Éditions recherches, Paris, 1995.
- Lagrange H.- « La peur à la recherche du crime », in *Déviante et société*, n°4, 1993.
- Lagrange H.- « La délinquance des mineurs et la délinquance », in *Regards sur l'actualité*, n° 243, juillet-août 1998.
- Lefrançois D., Porchet F., Frenais J.- « Ville et violence, la délinquance juvénile au cœur des pré-occupations », dossier documentaire, CDU/ PUCA, octobre 2000.
- Lepoutre D.- « Le territoire, la défense de sa renommée comme nouveau mode d'intégration », in *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Odile Jacob, Paris, 1997.
- Merlin P., Choay F. (dir.).- *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, PUF, 1996.
- Mucchielli L.- *Violences et Insécurité. Fantômes et réalités dans le débat français*, La Découverte et Syros, Paris, 2001.
- Roché S.- *Le sentiment d'insécurité*.- PUF, Paris, 1993.